Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES

3e Année. — N° 18. Mai 1955.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Le « Psautier de Mayence »

par JEAN RAY

En vous présentant au mois d'août dernier « La ruelle ténébreuse », *première nouvelle de Jean Ray à paraître dans notre revue, nous déplorions — avec insistance! — que l'œuvre de cet auteur, un des plus grands de notre époque dans le genre fantastique, soit pratiquement inconnue en France, sinon des initiés, et que nul éditeur de notre pays n'ait encore songé à la publier. Et nous terminions en disant : « Puisse notre parole être entendue! » Vous comprendrez donc notre satisfaction de voir enfin mis un terme à cet état de choses. En effet, un roman de Jean Ray,* « Malpertuis », *vient de sortir chez Denoël dans la collection* « Présence du Futur », *qui semble décidément s'axer tout autant vers le « fantastique » que vers la « science-fiction » (1). Il ne nous reste plus qu'à souhaiter, encore une fois, que pareille justice soit aussi rendue à Thomas Owen, compatriote et disciple de Jean Ray, et écrivain de sa classe (dont nous avons donné dans notre numéro 12 la nouvelle* « Le péril »).

Vous allez retrouver dans « Le Psautier de Mayence » *le meilleur de la « manière » de Jean Ray, cette évocation des forces maléfiques et secrètes, cette « fascination de l'effroi » qui n'appartiennent qu'à lui. Et, en lisant ce récit d'une navigation fantastique, vous vous souviendrez que l'écrivain a derrière lui tout un passé de marin au long cours, ce qui donne à ses évocations un réalisme particulier.*



Les gens qui vont mourir mettent, en général, peu de formes à leurs mots ultimes ; pressés de résumer toute leur vie, ils soumettent leurs paroles à une rigoureuse concision.

Pourtant, dans le poste du chalutier « *Nord-Caper* » de Grimsby, Ballister allait mourir.

On avait, en vain, tâché d'aveugler les voies rouges par où sa vie s'échappait. Il n'avait pas de fièvre, son parler était égal et rapide. Il ne semblait voir ni les linges ni la cuvette sanglants : son regard suivait des images lointaines et redoutables.

Reines, le marconiste, prenait des notes.

Reines occupe ses moindres minutes de loisir à écrire des contes et des essais pour d'éphémères revues littéraires ; sitôt qu'une d'elles naît dans Paternoster Row, on est certain de lire le nom d'Archie Reines parmi ceux des collaborateurs.

---

(1) Vous trouverez le compte rendu de ce roman dans le présent numéro.

Il ne faut donc pas s'étonner de la tournure un peu spéciale donnée à ce monologue final d'un marin blessé à mort. La faute en est à Reines, littérateur sans gloire, qui l'a transcrit. Mais ce que je certifie, c'est que les faits sont tels que Ballister les raconta devant quatre membres de l'équipage du « *Nord-Caper* » : le patron Benjamin Cormon, moi, John Copeland, second du bord et maître de pêche, Ephraïm Rose, mécanicien et Archibald Reines, déjà nommé.

Ainsi parla Ballister...

⁂

C'est à la taverne du « *Cœur Joyeux* », que je rencontrai le maître d'école, que l'affaire fut débattue et qu'il me donna des ordres.

Le « *Cœur Joyeux* » est plutôt une auberge pour bateliers qu'une taverne pour marins. Sa misérable façade se reflète dans un arrière-dock de Liverpool où s'amarrent les péniches des eaux intérieures.

Je regardais le plan fort bien dessiné d'un petit schooner que mon interlocuteur m'avait montré.

— « C'est presque un yacht, » dis-je, « qui par gros temps doit pouvoir marcher au plus près ; et cette poupe assez large, par vent debout, nous permettra de bien manœuvrer. »

— « On a encore le moteur auxiliaire, » dit-il.

Je fis la moue, ayant toujours préféré la navigation à voile par sport et par grand amour de la mer.

— « Chantiers Halett and Halett, Glasgow, » dis-je, « année de construction 1909. Un gréement admirable ; avec six hommes, ces soixante tonneaux tiendront mieux la mer qu'un paquebot. »

Il prit une mine très satisfaite et commanda des boissons choisies.

« Pourquoi, » ajoutai-je, « lui enlevez-vous le nom de « *Hen-Parrot* »? C'est un nom agréable ; une perruche est un volatile qui m'a toujours plu. »

— « Cela, » dit-il avec un peu d'hésitation, « est une affaire de cœur, de gratitude si vous aimez mieux. »

— « Ainsi le bateau s'appellera le « *Psautier de Mayence* », très drôle... Mais au fond, c'est original. »

L'alcool le rendit un peu plus loquace.

— « Ce n'est pas cela, » dit-il. « Il y a un an, un grand-oncle mourut et me laissa en héritage une malle bourrée de vieux livres. »

— « Peuh ! »

— « Attendez ! Je les remuai sans grande joie, quand l'un d'eux attira mon attention : c'était un incunable... »

— « Vous dites ? »

— « Cela, » fit-il avec un peu de supériorité, « se dit d'un livre qui date des premiers temps de l'imprimerie; et quelle ne fut pas ma stupeur en croyant reconnaître la marque quasi héraldique de Fust et de Schaeffer ! Ces noms ne vous disent pas grand-chose sans doute : ce furent les associés de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, et le livre

que j'avais entre les mains n'était autre qu'un exemplaire rarissime et splendide du fameux « *Psautier de Mayence* », imprimé vers la fin du xvᵉ siècle. »

Je pris un air poli d'attention et de fausse compréhension.

« Ce qui vous fera plus d'impression, Ballister, » continua-t-il, « c'est qu'un tel bouquin valait une fortune. »

— « Oh ! Oh ! » fis-je, soudain intéressé.

— « Oui, un beau paquet de livres sterling assez important pour acquérir l'ancien « *Hen-Parrot* » et pour payer largement l'équipage de six hommes pour la croisière que je désire faire. Comprenez-vous pourquoi je veux donner un nom si peu maritime à notre petit navire? »

Je le comprenais parfaitement et le félicitai pour sa grandeur d'âme « Pourtant, » dis-je, « je trouverais plus logique de lui donner le nom de ce cher oncle à héritage... »

Il éclata d'un rire déplaisant et je me tus, décontenancé par cette inconvenance de la part d'un homme instruit.

— « Vous partirez de Glasgow, » dit-il, « et vous conduirez le bateau par le North-Minch, jusqu'au cap Wrath. »

— « Damnés parages, » dis-je.

— « C'est parce que vous les connaissez, Ballister, que je vous ai choisi. »

Dire d'un marin qu'il connaît cet horrible corridor d'eau qu'est le détroit de Minch, est la plus belle louange qu'on puisse lui chanter. Mon cœur en frémit de joie orgueilleuse.

— « Ça, » dis-je, « c'est vrai. J'ai même failli laisser ma peau entre le Chicken et le Tiumpan Head. »

— « Il y a, » continua-t-il, « au sud du Wrath, une petite baie bien abritée que seuls quelques hardis compagnons connaissent, sous un nom qui ne figure pas sur les cartes : le Big-Toe. »

Je lui jetai un regard admiratif et étonné.

— « Vous connaissez cela? » dis-je. « Diable... Voilà quelque chose qui vous vaudrait une grande considération parmi les gens de la douane et, probablement, des coups de couteau de certains garçons de la côte. »

Il eut un geste d'insouciance.

— « Je rejoindrai le bord au Big-Toe. »

— « Et de là? »

Il m'indiqua une direction précise.

— « Hum, » fis-je, « un vilain coin, un véritable désert d'eau semé de pitons rocheux. Nous ne verrons pas beaucoup de fumées sur l'horizon. »

— « C'est bien cela, » dit-il.

Je clignai de l'œil, croyant comprendre.

— « Pour moi, » dis-je, « vos affaires ne me regardent pas du moment que vous payez comme vous l'avez dit. »

— « Je crois que vous vous trompez quant à mes affaires, Ballister, elles ont un caractère... euh... plutôt scientifique, mais de telle façon

que je ne tiens pas à me faire voler une découverte par l'un ou l'autre envieux. Peu importe du reste, je paye comme je l'ai dit, très bien. »

Quelques minutes se passèrent à boire.

Je me sentais un peu blessé dans ma dignité d'homme de la mer de devoir reconnaître qu'un méchant bar de barboteurs d'eau douce, comme le « *Cœur Joyeux* », servait des boissons si confortables, et puis, comme nous abordions la question de l'équipage, il dit avec brusquerie :

— « Je ne suis pas un marin, ne comptez donc en rien sur moi pour la manœuvre, bien que je me réserve de faire le point : je suis maître d'école. »

— « Je respecte beaucoup le savoir, » affirmai-je, « et n'en suis pas du tout dépourvu. Maître d'école? Parfait, parfait !

» Venons-en à l'équipage. Voyons, il y a Turnip. C'est un drôle de nom, mais celui qui le porte est un bon garçon et un bon marin. Il y a aussi le flamand Steevens ; il ne parle jamais, mais il lui est aussi aisé de briser une chaîne d'amarrage qu'à vous de mordre un morceau de tuyau d'une pipe de Hollande. Il sera votre esclave. Je pourrais vous proposer maintenant Walker. »

— « Et avec ça? »

— « Deux excellents garçons encore : Jellewyn et Friar Tuck. Ils ne se séparent jamais ; qui voit l'un voit l'autre et qui engage l'un engage son compagnon en même temps : ce sont des êtres complémentaires. »

Je me penchai vers lui comme pour une confidence : « Gens un peu mystérieux, on dit que Jellewyn a du sang de roi dans les veines et que Friar Tuck serait un valet dévoué qui le suit dans le malheur. »

C'est à ce moment que se passa un petit intermède assez incohérent à la marche des choses de ce récit, mais que je me rappelle avec un certain malaise.

Un pauvre diable venait d'entrer dans le bar, poussé aux épaules par la rafale nocturne. C'était une sorte de pitre efflanqué, noyé comme un chien par l'averse, un véritable *hooligan,* lavé et déteint par toutes les misères de la mer et des ports.

Il demanda un verre de gin et y porta les lèvres avec gourmandise. Soudain, j'entendis un bruit de verre cassé et je vis le *hooligan,* les mains en l'air, fixer mon compagnon avec une terreur indicible, puis d'un bond regagner la bourrasque du dehors sans ramasser la monnaie de la demi-couronne qu'il avait déposée sur le comptoir. Je ne crois pas que le maître d'école remarqua l'incident, du moins il n'en eut pas l'air, mais je me demande encore quelle raison formidable avait poussé ce pauvre parmi les pauvres à perdre son argent, à arroser le sol de bon gin et à s'enfuir dans la rue glaciale, alors que le bar était capitonné d'exquise chaleur.

*
* *

Nous étions partis par les premiers jours d'un printemps extrêmement doux. Depuis huit jours, nous étions à l'ancre dans la petite baie de Toe, plus calme qu'une mare à canards. La vie nous était agréable.

— « Nous sommes ici en eau peu hospitalière, » avais-je confié à mes hommes. « Si les garçons de la côte nous y trouvent, nous aurons à fournir des explications, et comme avant d'avoir compris, ils tâcheront de nous faire filer, il sera bon de nous faire aider par des armes convenables. »

L'approvisionnement du bateau en comestibles et en boisson était digne d'un yacht de renom.

En douze brasses de nage ou en sept coups d'aviron de la yole, on abordait une minuscule plage de sable rouge où s'égouttait un ruisselet d'eau douce, glacée comme un vrai Schweppes.

Turnip prenait à la ligne des petits flétans ; Steevens partait dans le hinterland constitué par des landes sauvages et désertes ; parfois, suivant les caprices du vent, on entendait les coups de fouet de son fusil.

Il rapportait des perdrix, des coqs de bruyère, parfois un lièvre puissamment pattu et toujours de ces délicieux lapins des brandes à la chair parfumée.

Le maître d'école ne paraissait pas.

On s'en souciait fort peu ; une paye de six semaines avait été réglée d'avance en bons billets d'une livre et de dix shillings, et Turnip affirmait qu'il ne disparaîtrait qu'avec la dernière goutte de rhum du bord.

Un matin, les choses se gâtèrent.

Steevens venait de remplir un tonnelet d'eau fraîche quand un son aigu vibra au-dessus de sa tête et qu'à un pied de son visage un bout de roche sauta en poussière. C'était un homme flegmatique ; sans hâte il pénétra dans la crique, repéra un filet de fumée bleue qui montait hors d'une fissure de roche, dédaigna des petites gifles hargneuses qui frappaient la surface à ses côtés et regagna paisiblement le bord à la nage. Il entra dans le poste où l'équipage s'éveillait et dit :

— « On est en train de tirer sur nous. »

Deux, trois coups secs sur les flancs de notre voilier ponctuèrent sa phrase.

Je décrochai un mousqueton du râtelier et montai sur le pont.

Je fis un salut instinctif à la balle qui passait en un furieux coup d'archet ; une fraction de seconde plus tard une poignée d'éclats de bois sauta en l'air et le rouleau de bronze du gui sonna sous l'écrasement d'un lingot de plomb.

Je levai mon fusil vers la fissure de la roche que Steevens m'indiquait et d'où montaient les copieuses fumées d'une vieille poudre noire, quand la fusillade cessa soudain et fut remplacée par des vociférations et des appels de frayeur.

Un coup sourd sonna lugubrement sur la plage brune. Je chancelai d'horreur : un homme venait de s'y aplatir, tombant de trois cents pieds, du haut de la falaise à pic. Son corps brisé s'enfonça presque

entièrement dans le sable. Je lui reconnus le rude costume de cuir des naufrageurs du Wrath.

Mon regard se détachait à peine de la masse immobile et flétrie quand Steevens me toucha l'épaule.

— « Il en arrive un second, » dit-il.

Une forme déhanchée et ridicule fondait du haut du ciel vers le sol, cela ressemblait à la chute désarticulée et loqueteuse des énormes oiseaux voiliers que le plomb a frappés à grande hauteur, et qui, vaincus par le poids et trahis par l'air, dégringolent sans prestige.

Pour la seconde fois le sable sonna avec un bruit atroce et blet. Cette fois-ci une patibulaire figure frissonna quelques secondes à gros bouillons pourpres, face au soleil. Steevens leva lentement la main vers la crête de la falaise.

— « Encore un, » fit-il, d'une voix légèrement altérée.

Des hurlements sauvages retentissaient au haut des roches ; nous vîmes tout à coup le buste d'un homme se dessiner sur le ciel, se débattre contre quelque chose d'invisible, faire un geste désespéré, puis voler en l'air comme au sortir d'une catapulte. Son corps s'écrasait déjà à côté des deux autres, que son cri planait encore, descendant vers nous en une lente vrille de désespoir.

Nous restions immobiles.

— « C'est égal, » dit Jellewyn, « ils en voulaient à notre peau et pourtant je voudrais venger ces pauvres diables. Voulez-vous me donner votre mousqueton, Mr. Ballister? Friar Tuck, viens ici ! »

La tête rasée de l'interpellé émergea des profondeurs du bateau.

« Friar Tuck, » expliqua Jellewyn, avec un peu de condescendance, « vaut un chien de chasse ou plutôt il en vaut dix : il sent le gibier de très loin. C'est un phénomène.

» Que penses-tu de ce gibier, mon vieux ? »

Friar Tuck dégagea sa ronde et massive silhouette et roula plutôt qu'il ne marcha vers la lisse.

Son regard aigu scruta les cadavres aplatis, trahit un étonnement profond, puis une teinte terreuse glissa sur sa face.

« Friar, » dit Jellewyn avec un rire nerveux, « tu en as vu bien d'autres et pourtant tu pâlis comme une jeune chambrière. »

— « Eh ! non, » répondit sourdement le matelot, « ce n'est pas ça... Il y a du vilain là-dessous. Il y a...

» Tirez sur la brèche, Monseigneur, » cria-t-il tout à coup, « là, là, vite ! »

Jellewyn se retourna, furieux :

— « Tuck, je t'y reprends à me coller ce damné nom ! »

L'homme grondé ne répondit pas, il secoua la tête.

— « Trop tard, c'est passé, » murmura-t-il.

— « Quoi? » demandai-je.

— « Ben, la chose qui guettait dans la brèche, » dit-il niaisement.

— « Qu'était-ce ? »

Friar Tuck me jeta un regard sournois.

— « Je ne sais pas, et puis c'est passé. »

Je ne poussai pas mon interrogatoire plus loin ; deux coups de sifflets stridents retentirent au haut des roches ; puis une ombre s'agita sur le pan de ciel de la brèche.

Jellewyn leva son arme ; je l'écartai.

Du haut de la brèche par une sorte de sentier que nous n'avions pas aperçu, le maître d'école descendait vers la plage.

*
* *

On avait réservé au maître d'école une belle cabine à l'arrière, et transformé pour moi le salon contigu en un confortable room à deux couchettes.

Dès son arrivée à bord, il se cloîtra dans sa cabine, passant le temps à compulser un tas de livres ; úne ou deux fois par jour il montait sur le pont, se faisait apporter le sextant et minutieusement faisait une observation.

Nous marchions au nord-ouest.

— « C'est le cap sur l'Islande, » avais-je dit à Jellewyn.

Il avait regardé attentivement une carte marine et griffonné une indication et un chiffre.

— « Pas tout à fait, plutôt vers le Groenland. »

— « Bah ! » avais-je répondu, « l'un ou l'autre... »

Et avec la même insouciance, il avait approuvé.

Nous avions quitté le Big-Toe par beau temps, laissant derrière nous les monts de Ross se chauffer les bosses au soleil levant.

Nous croisâmes ce jour-là un bateau des Hébrides monté par des gueules plates (1) que nous injuriâmes copieusement ; vers le soir, une dundee, toutes voiles dehors, se profila sur l'horizon .

Le lendemain, la mer avait grossi ; nous vîmes à tribord sous le vent un vapeur danois luttant contre les vagues. Il s'entourait d'une telle fumée que nous ne pûmes lire son nom.

Ce fut le dernier bateau à être aperçu..

Il est vrai qu'à l'aube du troisième jour, deux fumées étaient au sud, et Walker prétendait que c'était un aviso de la marine britannique, mais ce fut tout.

Le même jour, nous vîmes souffler au loin un orque, et sa basse grave vibra jusqu'à nous : ce fut là la dernière manifestation de la vie autour de notre bord.

Le maître d'école m'invitait le soir à venir prendre un verre chez lui.

Lui-même ne buvait pas ; ce n'était plus le loquace compagnon de l'auberge du « *Cœur Joyeux* », mais il était resté un homme convenable et bien élevé, car jamais il ne laissait mon verre vide, et, pendant que je buvais, il tenait son front penché sur ses livres.

---

(1) Les habitants des Hébrides ont en général une désagréable figure plate. (N. D. A.)

Je dois avouer que je ne garde que peu de souvenirs de ces journées. La vie était monotone, pourtant l'équipage me sembla soucieux, peut-être à cause d'un intermède un peu brusque qui arriva un soir.

Nous fûmes tous, et pour ainsi dire en même temps, pris de nausées violentes et Turnip cria que nous étions empoisonnés.

Je lui ordonnai sévèrement de se taire.

Il faut dire que ce malaise passa vite ; une saute de vent nous obligea à une rude manœuvre qui nous fit tout oublier.

L'aube se leva sur le huitième jour de voyage.

***

Je trouvai des figures soucieuses et fermées.

Je connaissais ces têtes-là ; sur mer, elles ne présagent rien qui vaille.

Elles dénotent un tout, grégaire et hostile, un seul sentiment inquiet qui groupe les hommes, les fait fondre ensemble en une même haine ; une force mauvaise leur sert d'ambiance et empoisonne l'atmosphère du bateau. Ce fut Jellewyn qui prit la parole :

— « Mr. Ballister, » dit-il, « nous voulons vous parler, et nous voulons surtout parler à l'ami, au grand camarade de bourlingue que vous êtes pour chacun de nous, plutôt qu'un capitaine. »

— « Voilà un beau préambule, » dis-je en ricanant.

— « C'est bien parce que vous êtes un ami qu'on y met des formes, » gronda Walker, et son affreuse figure difforme se tordit.

— « Racontez, » dis-je brièvement.

— « Eh bien, » continua Jellewyn, « il y a quelque chose qui ne va pas autour de nous, et le pire, c'est que personne de nous ne peut l'expliquer. »

Je jetai un regard sombre autour de moi et brusquement je lui tendis la main.

— « C'est vrai, Jellewyn, je le sens comme vous. »

Les figures se rassérénèrent ; les hommes trouvaient un allié dans leur chef.

— « Regardez la mer, Mr. Ballister. »

— « Je l'ai vue comme vous, » dis-je en baissant la tête.

Eh oui, depuis deux jours je voyais...

La mer avait pris un aspect insolite que, malgré mes vingt ans de navigation, je ne me rappelais pas avoir vu sous aucune latitude.

Des stries étrangement colorées la traversaient, des bouillonnements soudains et bruyants l'agitaient parfois ; des bruits inconnus, comme des rires, partaient tout à coup d'une houle brusquement accourue et faisaient se retourner les hommes avec des mouvements d'effroi.

— « Il n'y a aucun oiseau qui nous suit, » murmura Friar Tuck.

C'était vrai.

« Hier soir, » dit-il de sa voix grave et lente, « un petit troupeau de rats, qui nichaient dans la soute aux vivres, s'est rué sur le pont, puis, en bloc, s'est jeté à l'eau. Je n'ai jamais vu chose pareille. »

— « Jamais, » firent-ils tous, en un écho sombre.

— « J'ai plus d'une fois fait route de ces côtés-ci, » dit Walker, « et vers la même époque. Cela devrait être noir de macreuses et des bandes de marsouins devraient nous suivre du matin au soir. En voyez-vous? »

— « Avez-vous regardé le ciel hier soir, Mr. Ballister? » me demanda Jellewyn à voix basse.

— « Non, » avouai-je, et je dus rougir un peu. J'avais bu énormément en compagnie du maître d'école silencieux, et je n'étais pas remonté sur le pont, terrassé par une puissante ivresse qui me tenaillait encore les tempes d'un restant de migraine.

— « Où ce diable d'homme nous mène-t-il? » demanda Turnip.

— « Diable, oui, » affirma Steevens le taciturne.

Chacun avait dit son mot.

Je pris une résolution soudaine.

— « Jellewyn, » dis-je, « écoutez-moi : je suis le patron ici, c'est vrai, mais je n'ai aucune honte d'avouer devant tous que vous êtes le plus intelligent du bord, je sais aussi que vous êtes un marin peu ordinaire. »

Il eut un sourire navré.

— « Soit, » dit-il.

— « Je pense que vous en savez plus que nous. »

— « Non, » répondit-il avec franchise. « Mais Friar Tuck est un phénomène assez... curieux. Comme je vous l'ai déjà dit, il pressent certaines choses sans pouvoir les expliquer. Il a comme qui dirait un sens de plus que nous, le sens du danger. Friar Tuck, parle ! »

— « Je sais peu, » dit la voix grave, « presque rien, si ce n'est que quelque chose est autour de nous, pire que tout, pire que la mort ! »

Nous nous regardâmes avec terreur.

« Le maître d'école, » continua Friar Tuck, en semblant chercher péniblement ses mots, « n'est pas étranger à cela. »

— « Jellewyn, » criai-je, « je n'en ai pas le courage, mais allez le lui dire, vous ! »

— « Bien, » dit-il.

Il descendit. Nous l'entendîmes frapper à la cabine du maître d'école, frapper et frapper encore, puis ouvrir la porte.

Des minutes de silence passèrent.

Jellewyn remonta ; il était pâle.

— « Il n'y est pas, » dit-il, « cherchez par tout le bateau ; il n'y a pas de cachette qui puisse retenir longtemps un homme. »

Nous cherchâmes, puis, un à un, remontâmes sur le pont, nous regardant mutuellement avec appréhension. Le maître d'école avait disparu.

***

A la nuit tombante, Jellewyn me fit signe de venir sur le deck et me montra la flèche du grand mât.

Je crois que je suis tombé à genoux.

Un ciel inconnu se voûtait sur la mer grondante ; les constellations familières n'y étaient plus ; des astres inconnus, aux groupements géométriques nouveaux, brillaient faiblement dans un abîme sidéral d'un noir effrayant.

— « Jésus ! » dis-je. « Dieu, où sommes-nous ? »

De lourds nuages envahissaient le ciel.

— « Cela vaut mieux, » dit Jellewyn, calmement, « ils auraient pu s'en apercevoir et devenir fous. Où nous sommes? Le sais-je? Faisons machine arrière, Mr. Ballister, bien que je pense que cela sera inutile. »

Je pris ma tête dans mes mains.

— « Depuis deux jours la boussole est inerte, » murmurai-je.

— « Je le savais, » dit Jellewyn.

— « Mais où sommes-nous? Où sommes-nous? »

— « Soyez calme, Mr. Ballister, » dit-il avec un peu d'ironie. « Vous êtes le capitaine, ne l'oubliez pas. Je ne sais pas où nous sommes. Je pourrais émettre une hypothèse ; c'est un mot savant qui couvre une imagination parfois fort audacieuse. »

— « Qu'importe, » répondis-je, « je préfère entendre des histoires de sorciers et de diables que ce démoralisant : Je ne sais pas. »

— « Nous sommes probablement sur un autre plan de l'existence. Vous avez des connaissances en mathématiques, elles vous aideront à comprendre. Le monde tridimensionnel, qui est le nôtre, est probablement perdu pour nous, et je définirai celui-ci par : le monde de la n° dimension, ce qui est très vague.

» Nous serions, par l'effet d'une inconcevable magie ou d'une monstrueuse science, transportés sur Mars ou Jupiter ou même sur Aldébaran, cela ne nous empêcherait pas de voir, dans certaines régions du ciel, s'allumer les constellations que nous voyons de la terre. »

— « Mais le soleil ? » hasardai-je.

— « Une similitude, une coïncidence de l'infini, une sorte d'astre équivalent peut-être, » répondit-il, « et puis, tout cela n'est que des suppositions, des mots, des choses creuses, et puisqu'il nous sera, je crois, permis de mourir dans ce monde étrange aussi bien que dans le nôtre, j'estime que nous pouvons garder le calme. »

— « Mourir, mourir, » fis-je ; « je défendrai ma peau ! »

— « Contre qui? » demanda-t-il narquoisement. « Il est vrai, » ajouta-t-il, « que Friar Tuck parlait de choses pires que la mort. S'il y a, dans le danger, des avis ou des opinions qu'il ne faut pas dédaigner, ce sont les siens. »

Je revins à ce qu'il appelait sa théorie.

— « La n° dimension? »

— « Pour l'amour du ciel, » dit-il avec nervosité, « ne donnez donc pas à ma supposition une consistance si réelle.

» Rien ne prouve que la création soit possible en dehors de nos trois vulgaires dimensions.

» Ainsi que nous pourrions découvrir des êtres idéalement plats, relevant du monde des surfaces, ou linéaires à dimension unique, ainsi nous ne sommes pas discernables aux entités; s'il y en a, qui en possèdent plus que nous. Je n'ai ni le cœur ni l'esprit maintenant, Mr. Ballister, à vous faire un cours d'hypergéométrie, mais ce qui est certain pour moi, c'est qu'un espace différent du nôtre proprement dit existe ; celui que nos rêves, par exemple, nous font discerner et qui présente, sur un plan unique, le passé, le présent et peut-être l'avenir ; le monde même des atomes et des électrons, aux astres tourbillonnants, aux espaces relatifs et immenses, aux vies vertigineuses et mystérieuses. »

Il eut un grand geste de lassitude.

« Quel est le but de cet énigmatique maître d'école en nous menant dans ces parages du diable ; comment et surtout pourquoi disparut-il ? »

Tout à coup je me frappai le front, je venais de me souvenir à la fois de l'expression d'effroi de Friar Tuck et de celle du malheureux *hooligan,* au cabaret du « *Cœur Joyeux* ».

Je racontai la chose à Jellewyn.

Il hocha lentement la tête.

— « Il ne faut pourtant pas que nous exagérions ce pouvoir plus ou moins appréhensif de mon ami.

» Dès le premier jour, Friar Tuck m'a dit en voyant le passager : « Cet homme me fait l'effet d'un mur infranchissable derrière lequel doit se passer quelque chose d'immense et de terrible. » Je ne l'ai pas questionné davantage ; c'était inutile : il n'en savait pas plus. Sa perception occulte se traduit par une image et sans doute s'impose-t-elle ainsi à son cerveau ; il ne pourrait l'analyser.

» Cette appréhension de Friar Tuck date même de plus loin.

» Dès qu'il apprit le nom de votre schooner, il sembla s'inquiéter, disant qu'il y avait beaucoup de malice là-dessous. Et comme j'y songe à présent, je vous rappellerai qu'en astrologie les noms des êtres et des choses ont un rôle d'avant-plan. Or, l'astrologie est une science de la quatrième dimension, et des savants comme Nordmann et Lewis commencent à s'apercevoir, avec effarement, que les arcanes de cette millénaire sagesse, celle de la science moderne des radio-activités et celle, toute neuve, de l'hyperespace, sont sœurs trijumelles. »

Je sentais que Jellewyn discourait ainsi pour s'entendre rassurer soi-même, comme s'il voulait expliquer au monde qui nous environnait sa raison, son essence naturelle, croyant vaincre de la sorte la terreur qui venait vers nous, du fond de l'horizon de tôle noire.

— « Comment marcherons-nous? » demandai-je, déposant presque toute autorité.

— « Nous faisons route tribord amure, » dit-il, « la brise me semble très égale. »

— « Mettons-nous à la cape? »

— « Pourquoi? Faisons plutôt du chemin, prenons quelques ris en prévision d'un grain, que rien n'annonce du reste. »

— « Walker prendra la barre pour commencer, » dis-je, « il n'aura qu'à regarder s'il ne voit pas blanchir des brisants ; si nous tossons un piton noyé trop bas, nous descendrons d'un cran dans l'eau. »

— « Bah ! » dit Jellewyn, « ce serait peut-être bien la meilleure solution pour nous tous. »

Je ne pensais pas qu'il pût si bien dire.

Si le danger repéré affermit l'autorité d'un chef, l'inconnu le rapproche du niveau de ses hommes.

Le soir, le poste fut déserté et tout le monde s'installa dans le salon exigu qui me servait de cabine.

Jellewyn nous fit présent, hors de sa propre réserve, de deux dames-jeannes contenant un rhum fameux qui servit à faire un punch monstre.

Turnip devint d'une humeur charmante et commença une interminable histoire de deux chats, d'une jeune femme et d'une villa à Ipwich, histoire où lui, Turnip, avait joué un rôle avantageux.

Steevens s'était confectionné des sandwiches fantastiques avec du biscuit de mer et du corned-beef.

Une lourde fumée de *navy-cut* tassait un brouillard dense autour de la lampe à pétrole, suspendue immobile à la cardan.

L'atmosphère était agréable et familière ; le punch aidant, j'allais bientôt sourire aux contes bleus que Jellewyn m'avait servis auparavant.

Walker emporta sa part de punch chaud dans une bouteille thermos et, s'emparant d'un fanal allumé, nous souhaita le bonsoir et monta prendre son quart.

Ma pendulette compta lentement neuf heures.

Un mouvement accentué du bateau nous apprenait que la mer devenait plus heurtée.

— « Nous avons peu de toile dehors, » dit Jellewyn.

J'approuvai silencieusement de la tête.

La voix de Turnip ronronnait, monotone, s'adressant à Steveens qui écoutait en broyant du biscuit entre les meules splendides de sa denture.

Je vidais mon verre et le présentais à Friar Tuck pour le faire remplir quand je vis l'expression hagarde de sa physionomie ; sa main serrait celle de Jellewyn, tous deux semblaient écouter quelque chose.

— « Qu'est-ce... » commençai-je.

Mais au même instant une bruyante imprécation éclata au-dessus de nos têtes, suivie d'une course rapide de pieds nus vers le roof, puis d'un cri affreux.

Nous nous regardâmes horrifiés ; un appel aigu, une sorte de tyrolienne, se fit entendre au loin sur la mer.

Déjà, comme un seul homme, nous nous étions rués sur le pont, nous bousculant dans l'ombre.

Tout était tranquille pourtant, la voilure ronronnait d'aise ; près de la barre le fanal brûlait d'une belle flamme claire éclairant la forme trapue du thermos voisin.

Mais il n'y avait plus personne à la barre !

— « Walker ! Walker ! Walker ! » criâmes-nous, affolés.

Très loin, vers l'horizon ouaté par les brumes nocturnes, la mystérieuse tyrolienne nous répondit.

La grande nuit silencieuse avait englouti, pour toujours, notre pauvre Walker.

*
* *

Une aube sinistre, violette, comme le rapide soir des savanes tropicales, suivit cette nuit funèbre.

Les hommes, abrutis par une insomnie angoissée, regardaient la houle hachée ; le beaupré becquetait frénétiquement l'écume des crêtes.

Un large trou étant apparu dans notre fortune carrée, Steevens ouvrit la soute aux voiles pour la remplacer.

Friar Tuck sortit sa paumelle et s'apprêta pour un consciencieux raccommodage.

Tous les mouvements étaient instinctifs, mécaniques et moroses. Je donnais de temps en temps un coup à la barre en murmurant :

— « A quoi bon... et puis, à quoi bon. »

Turnip, sans avoir reçu un ordre, monta au grand mât. Je le suivis machinalement des yeux jusqu'à la haute vergue, puis la voilure le cacha à mes regards.

Tout à coup nous l'entendîmes crier sauvagement :

— « Vite ! grimpez, il y a quelqu'un sur le mât ! »

Il y eut un bruit fantastique de lutte aérienne, puis un hurlement d'agonie et, en même temps, comme nous avions vu jaillir les corps des naufrageurs du Wrath du bord de la falaise, une forme rapide pirouetta haut dans les airs et retomba au loin dans les flots : le corps de Turnip...

— « Damnation ! » rugit Jellewyn, en se ruant dans la mâture, suivi de Friar Tuck.

Steevens et moi, nous avions bondi vers l'unique yole ; déjà les bras formidables du Flamand la faisait glisser vers l'eau quand nous restâmes cloués de stupeur et d'épouvante. Quelque chose de gris, de luisant et d'indistinct comme du verre l'entoura soudain, les chaînes sautèrent, une force inconnue fit pencher le schooner sur bâbord, une vague déferlante couvrit le pont et s'engouffra dans la soute à voiles encore ouverte.

Il n'y avait plus trace de la petite embarcation de secours aspirée par l'abîme.

Jellewyn et Friar Tuck descendirent.

Ils n'avaient vu personne.

Jellewyn prit un torchon et s'essuya les mains en frissonnant. Il avait trouvé la voilure et les manœuvres éclaboussées de sang tiède.

D'une voix déchirée, je récitai les prières des morts, entremêlant aux saintes paroles des malédictions à l'adresse de l'océan et du mystère.

*
* *

Très tard, nous montâmes sur le pont. Jellewyn et moi, décidés à passer la nuit ensemble à la barre.

Je crois qu'à un certain moment je me mis à pleurer et que mon compagnon me frappa affectueusement sur l'épaule. Puis un peu de calme revint ; j'allumai ma pipe.

Nous n'avions rien à nous dire. Jellewyn semblait endormi à la barre, moi, j'avais les regards perdus dans les ténèbres.

Soudain, je restai figé par un spectacle inouï : je venais de me pencher sur la lisse de bâbord et je me relevai en poussant une exclamation étouffée.

— « Avez-vous vu, Jellewyn, ou est-ce que j'ai la berlue? »

— « Non, monsieur, » dit-il tout bas, « vous avez bien vu, mais pour l'amour de Jésus-Christ n'en dites rien aux autres, leur cerveau est déjà bien assez près de la folie. »

Il me fallut faire un effort pour revenir au bastingage.

Jellewyn se mit à mes côtés.

Le fond de la mer venait d'être embrasé par une vaste lueur sanglante qui s'étendait sous le schooner ; la clarté glissait sous la quille et illuminait les voiles et les cordages par-dessous.

Nous avions l'air d'être sur un bateau d'un théâtre de Drury Lane, éclairé par une rampe invisible de mouvantes flammes de Bengale.

— « Phosphorescence? » hasardai-je...

— « Regardez donc, » souffla Jellewyn.

L'eau était devenue transparente comme une boule de verre.

A une profondeur énorme nous vîmes de grands massifs sombres aux formes irréelles ; c'étaient des manoirs aux tours immenses, des dômes gigantesques, des rues horriblement droites, bordées d'édifices frénétiques.

Il nous semblait survoler, à une hauteur fantastique, une ville de furieuse industrie.

— « On dirait qu'il y a du mouvement, » murmurai-je, angoissé.

— « Oui, » dit-il en un souffle.

Car cela grouillait d'une foule amorphe, d'êtres aux contours mal définis qui vaquaient à je ne sais quelle besogne fiévreuse et infernale.

— « Arrière ! » hurla soudain Jellewyn en me tirant brutalement par la ceinture.

Du fond de l'abîme un de ces êtres venait de surgir avec une vélocité incroyable, en moins d'une seconde son ombre immense nous masqua la cité sous-marine ; c'était comme un flot d'encre s'épandant instantanément autour de nous.

La quille reçut un coup violent ; dans la clarté écarlate nous vîmes trois énormes tentacules, d'une hauteur de trois mâts superposés, battre hideusement l'espace et une formidable figure d'ombre piquée de deux yeux d'ambre liquide se hausser à la hauteur de la muraille de bâbord et nous jeter un regard effroyable.

Cela dura moins de deux secondes et une houle brusque accourut par le travers.

— « La barre à tribord, toute, » cria Jellewyn.

Il était temps. Balancines rompues, le gui coupa l'air comme une hache, le grand mât craqua au point de se briser. Les drisses sautèrent avec des tons clairs de cordes de harpe.

La formidable vision s'était brouillée et l'eau grondait, savonneuse. A tribord, sous le vent, la lueur courut comme une frange brûlante sur les hautes crêtes galopantes, puis s'évanouit.

— « Pauvre Walker, pauvre Turnip, » murmura Jellewyn dans un sanglot.

La sonnerie tinta dans le poste ; le quart de minuit commençait.

***

Une matinée sans événements suivit.

Le ciel resta couvert d'une nuée épaisse, immobile, d'une sale teinte ocreuse ; il faisait relativement froid.

Vers midi, il me sembla voir, derrière la haute brume, une tache lumineuse qu'on aurait pu prendre pour le soleil. Je résolus de déterminer cette position, bien qu'à l'avis de Jellewyn cela ne signifiât rien.

La mer était forte ; je tâchai de tenir l'horizon, mais chaque fois des vagues rapides accouraient dans mon champ de vision et l'horizon bondissait dans le ciel.

Pourtant j'y arrivai : je cherchais dans le miroir du sextant la réflexion de la tache lumineuse, quand je vis que, devant elle, palpitait à grande hauteur une sorte de banderille laiteuse.

Du fond des profondeurs nacrées de la glace quelque chose d'indéfinissable jaillit vers moi ; le sextant sauta en l'air, je reçus un coup violent sur la tête, puis j'entendis des cris, des bruits de lutte et encore des cris...

***

Je n'étais pas à proprement dire évanoui ; j'étais affalé contre le roof, une interminable volée de cloches me tintait aux oreilles. Je crus même entendre la grave sonorité de Big-Ben dans les soirs sur la Tamise.

A ces bruits sympathiques se superposaient des rumeurs plus inquiétantes, mais plus lointaines.

J'allais faire un effort pour me mettre debout quand je me sentis saisir et soulever.

Je me mis à hurler et à ruer de toutes mes forces revenues.

— « Dieu soit loué ! » s'exclama Jellewyn, « il n'est pas mort, celui-là. »

Je tâchai de lever une paupière qui pesait comme un couvercle de plomb.

Un lambeau de ciel jaune apparut hachuré par des manœuvres obliques, puis je vis zigzaguer Jellewyn comme un homme ivre.

— « Pour l'amour du Seigneur, que nous arrive-t-il? » demandai-je d'une voix pleurarde, car la figure du marin ruisselait de larmes.

Sans répondre, il m'entraîna vers ma cabine.

Je vis qu'une des deux couchettes était occupée par une masse immobile.

Là, toute ma connaissance me revint ; je portai mes mains à mon cœur. Je venais de reconnaître la tête vilainement tuméfiée de Steevens.

Jellewyn me fit boire.

— « C'est la fin, » l'entendis-je murmurer.

— « La fin, la fin, » répétai-je stupidement, essayant de comprendre.

Il mit des compresses fraîches sur la figure du matelot.

« Où est Friar Tuck? » demandai-je.

Jellewyn éclata en sanglots violents.

— « Comme... les autres... nous ne le reverrons... plus jamais ! »

Il me raconta d'une voix entrecoupée par la crise de larmes le peu qu'il savait.

Cela s'était passé avec une rapidité folle, comme tous les drames successifs qui jalonnaient notre existence actuelle.

Il était occupé, en bas, à vérifier le graisseur, quand il avait entendu des appels de détresse sur le pont.

Quand il y arriva, il vit Steevens se débattre avec furie comme au milieu d'une bulle d'argent, puis s'écrouler et rester sans mouvement ; les paumelles et les aiguilles à voile de Friar Tuck étaient éparpillées autour du grand mât ; lui n'y était plus, la lisse de bâbord dégouttait de sang frais. Moi, j'étais étendu sans connaissance contre le roof. Je n'en savais pas davantage.

— « Quand Steevens aura repris ses sens, il nous en dira plus long, » murmurai-je faiblement.

— « Reprendre ses sens ! » dit amèrement Jellewyn. « Son corps n'est plus qu'un horrible sac, un amalgame d'os brisés et d'organes en lambeaux ; sa constitution de géant fait qu'il respire encore, mais autant dire qu'il est mort, mort comme les autres. »

Nous laissâmes aller le « *Psautier* » à sa fantaisie ; il ne portait qu'une voilure réduite et perdait presque autant en dérive qu'il ne marchait.

— « Tout semble prouver que le danger est surtout sur le pont, » avait dit Jellewyn, comme se parlant à lui-même.

Nous étions enfermés dans mon salon-cabine quand le soir vint.

La respiration de Steevens était rocailleuse et pénible à entendre ; il fallait tout le temps essuyer la bave sanguinolente qui lui coulait de la bouche.

— « Je ne dormirai pas, » dis-je.

— « Ni moi, » répondit Jellewyn.

Nous avions vissé et obturé les hublots malgré l'atmosphère étouffante ; le bateau roulait un peu.

Soudain, vers deux heures du matin, comme une torpeur invincible

me brouillait les idées, et qu'un demi-sommeil déjà bourré de cauchemars s'emparait de moi, je sursautai.

Jellewyn était très éveillé, ses yeux regardaient avec terreur le plafond de bois luisant.

— « On marche sur le pont, » dit-il à voix basse.

Je saisis le mousqueton.

« A quoi bon? » remarqua-t-il. « Tenons-nous tranquilles... Oh ! oh ! on ne se gêne plus ! »

Un bruit de pas rapides faisait résonner le pont. On aurait dit qu'une foule affairée s'y démenait.

« Je m'en doutais, » ajouta Jellewyn.

Il ricana. « Nous voilà rentiers : on travaille pour nous. »

Les bruits s'étaient précisés. La barre crissait ; une manœuvre laborieuse s'exécutait dans le vent debout.

— « On largue les voiles ! »

— « Parbleu ! »

Le « *Psautier* » tangua, puis prit une forte bande sur tribord.

« Une marche tribord amure, sous ce vent-là, » approuva Jellewyn. « Ce sont des monstres, des brutes ivres de sang et de meurtre, mais ce sont des marins. »

— « Le plus fort yachtman d'Angleterre, avec un racer de l'année dernière, n'oserait serrer le vent d'aussi près. »

— « Qu'est-ce que cela prouve? » ajouta-t-il d'un air doctoral.

Je fis un geste découragé, ne comprenant plus rien.

« Que nous avons une destination fixe et qu'ils désirent nous faire arriver quelque part. »

Je réfléchis et dis à mon tour :

— « Et que ce ne sont ni des démons ni des fantômes, mais des êtres comme nous. »

— « Oh ! oh ! c'est beaucoup dire... »

— « Je m'exprime mal... des êtres matériels, ne disposant que de forces naturelles. »

— « De cela, » dit Jellewyn froidement, « je n'ai jamais douté. »

Vers cinq heures du matin, une nouvelle manœuvre fut faite, qui fit de nouveau fortement rouler le schooner. Jellewyn dégagea un hublot : une aube sale filtrait par les nuées compactes.

Nous nous hasardâmes précautionneusement sur le pont. Il était net et désert.

Le bateau était à la cape.

*
* *

Deux jours calmes passèrent.

Les manœuvres de nuit n'avaient pas repris, mais Jellewyn objecta que nous étions portés par un courant très rapide qui nous menait vers ce qui aurait dû être le Nord-Ouest.

Steevens respirait toujours, mais plus faiblement.

Jellewyn avait pris dans ses bagages une petite pharmacie portative et de temps en temps faisait des piqûres au moribond. Nous parlions peu, je crois même que nous ne pensions pas ; pour ma part, j'étais abruti par l'alcool, car je buvais le whisky par pintes entières.

Une fois, au milieu d'une imprécation d'ivrogne où je promettais au maître d'école de lui casser la figure en cent mille morceaux, je parlai des livres qu'il avait embarqués à bord.

Jellewyn bondit et me secoua vigoureusement.

— « Eh ! » fis-je doucement, « je suis le capitaine ! »

— « Au diable les capitaines de votre espèce ! » jura-t-il grossièrement. « Que dites-vous?... Des livres ! »

— « Oui, dans sa cabine, une malle pleine, je les ai vus, ils sont en latin ; je ne connais pas ce jargon d'apothicaire. »

— « Je le connais, moi. Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ? »

— « Quelle importance cela avait-il? » ripostai-je, la bouche pâteuse. « Et puis, je suis le capitaine... vous... devez... me respecter ! »

— Damné soûlard, » dit-il avec colère en s'en allant vers la cabine du maître d'école où je l'entendis s'enfermer.

L'inerte et lamentable Steevens, plus taciturne que jamais, fut mon confident pendant les heures de beuverie qui suivirent.

— « Je... suis... le capitaine, » hoquetai-je, « et je me plaindrai... aux autorités maritimes... Il m'a... nommé un damné soûlard... Je suis le maître après Dieu à mon bord... N'est-il pas vrai, Steevens? Tu es témoin... il m'a insulté bassement. Je le mettrai... aux fers... »

Puis je dormis un peu.

***

Quand Jellewyn vint avaler un hâtif repas de biscuits et de conserves, ses joues étaient en feu, ses yeux étincelaient.

— « Mr. Ballister, » demanda-t-il, « le maître d'école ne vous a-t-il jamais parlé d'un objet en cristal, une boîte peut-être? »

— « Je n'étais pas son confident, » grognai-je, me souvenant encore de son inconvenance.

— « Ah ! » gronda-t-il, « si j'avais tenu ces livres avant toutes ces histoires ! »

— « Avez-vous donc trouvé quelque chose? » demandai-je.

— « Des lueurs... je cherche, une piste s'ouvre. C'est probablement insensé, mais en tout cas c'est inouï, entendez-vous, inouï. »

Il était terriblement excité. Je ne pus en tirer davantage. Il courut se blottir dans la fameuse cabine où je le laissai tranquille.

Je ne le revis que vers le soir pendant quelques minutes ; il venait remplir une lampe à pétrole et ne me dit pas un mot.

Je dormis jusqu'au lendemain fort tard, et, dès mon réveil, je me rendis dans la cabine du maître d'école.

Jellewyn n'y était plus.

Saisi d'une douloureuse inquiétude, je l'appelai.

Je ne reçus aucune réponse.

Je parcourus le bateau et, négligeant toute prudence, le pont, en criant son nom.

Alors je me jetai sur le plancher du salon en pleurant et en invoquant le ciel.

J'étais seul à bord du schooner maudit, seul avec Steevens mourant. Seul, affreusement seul.

***

Ce ne fut que vers l'heure de midi que je me traînai dans la cabine du maître d'école ; immédiatement mes yeux tombèrent sur une feuille de papier épinglée bien en vue sur la cloison.

C'était un mot écrit par Jellewyn :

« *Mr. Ballister, je me rends tout en haut du grand mât, je dois voir quelque chose.*

» *Peut-être n'en reviendrai-je jamais : dans ce cas, pardonnez-moi ma mort qui vous laisse seul, car Steevens aussi est un homme perdu, vous le savez.*

» *Mais ne tardez pas alors à faire ce que je vous dis :*

» *Brûlez tous ces livres, faites-le à l'arrière du bateau, loin du grand mât et en ne vous approchant pas du bordage. Je crois qu'on tâchera de vous en empêcher, tout me le fait croire.*

» *Mais brûlez-les, brûlez-les vite, au risque de mettre le feu au* « Psautier ». *Cela vous sauvera-t-il? Je n'ose l'espérer. Peut-être la Providence vous garde-t-elle une chance? Que Dieu ait pitié de vous, Mr. Ballister, comme de nous tous!*

» *Duc de..., dit Jellewyn.* »

***

En rentrant dans le salon, tout bouleversé par cet extraordinaire adieu, et maudissant ma honteuse ivresse qui avait empêché probablement mon vaillant camarade de me réveiller, je n'entendis plus la respiration saccadée de Steevens.

Je me penchai sur sa pauvre figure qui se crispait.

Lui aussi était parti.

Je pris dans la petite chambre du moteur deux bidons d'essence, et, mû par je ne sais quel instinct providentiel, je fis marcher le moteur à toute allure.

Sur le pont, près de la barre, j'entassai les livres et les arrosai de naphte.

Une haute flamme pâle monta.

A cette même minute un cri partit de la mer, et je m'entendis appeler par mon nom.

Ce fut à mon tour de crier de stupeur et d'effroi !

Dans le sillage du « *Psautier de Mayence* », à vingt brasses à l'arrière, nageait le maître d'école...

***

Les flammes crépitaient, les livres se transformaient rapidement en cendres.

L'infernal nageur hurlait des imprécations et des supplications.

— « Ballister ! Je te ferai riche, plus riche que tous les hommes de la terre réunis. Je te ferai mourir, imbécile, en des tortures affreuses qu'on ne connaît pas sur ta maudite planète. Je te ferai roi. Ballister... l'enfer te serait plus doux que ce que je te réserve ! »

Il nageait désespérément, mais gagnait peu sur le bateau lancé à toute vitesse.

Tout à coup, le schooner fit quelques mouvements insolites, des coups sourds l'ébranlèrent.

Je vis le flot monter vers moi...

On attirait le bateau vers les profondeurs de l'océan !

— « Ballister, écoute ! » hurla le maître d'école.

Il se rapprochait avec vélocité, sa figure était atrocement impassible, mais ses yeux brûlaient d'un éclat insoutenable.

Soudain, au milieu de la masse de cendres ardentes, je vis un parchemin se recroqueviller comme une peau et un objet étinceler.

Je me rappelai les paroles de Jellewyn.

Un livre truqué masquait la fameuse boîte de cristal dont il m'avait parlé.

— « La boîte de cristal ! » m'écriai-je.

Le maître d'école m'entendit ; il poussa un hurlement de dément et j'eus l'incroyable vision de le voir se dresser debout sur les lames, les mains tendues en avant comme des griffes menaçantes.

— « C'est la science ! La plus grande science que tu vas détruire, damné ! » rugit-il.

De chaque point de l'horizon m'arrivaient maintenant des tyroliennes aiguës.

Les premières lames déferlèrent sur le pont.

Je bondis au milieu des flammes et d'un coup de talon je fis éclater la boîte de cristal.

Alors, j'eus une sensation d'écroulement, une nausée horrible.

L'eau, le ciel, chaviraient en un chaos fulgurant ; une clameur immense ébranla l'atmosphère. Je commençai une chute formidable dans les ténèbres...

Me voici, je vous ai tout dit, je me suis réveillé au milieu de vous, je vais mourir. Ai-je rêvé? Je le voudrais !

Mais je vais mourir parmi des hommes, sur ma terre. Ah ! que je suis heureux !

***

Ce fut Briggs, le mousse du « *Nord-Caper* », qui découvrit le naufragé. Le gamin venait de chiper une pomme dans la kitchen et, blotti au milieu d'un amas de câbles lovés, il s'apprêtait à savourer le produit de son larcin quand il vit Ballister nager lourdement à quelques yards du bateau.

Briggs se mit à hurler de toutes ses forces, car il craignait que le nageur ne fût aspiré par le remous de l'hélice. On le repêcha. Il était sans connaissance et semblait dormir ; ses mouvements natatoires avaient été absolument automatiques, comme il arrive parfois chez de très forts nageurs de la mer.

Il n'y avait pas de navires en vue et pas de trace d'épaves sur l'eau ; mais le mousse prétendit qu'une forme de bateau transparente comme du verre — ce sont ses propres mots — s'était dressée par le travers de bâbord pour disparaître dans les profondeurs.

Cela lui valut du reste une paire de claques de la part du capitaine Cormon pour lui apprendre à dire des choses aussi déraisonnables.

On parvint à verser un peu de whisky dans la bouche du repêché, le mécanicien Rose lui céda sa couchette et on le couvrit chaudement.

Bientôt, il passa, sans transition, de l'évanouissement à un sommeil profond et fiévreux. On attendait avec curiosité son réveil quand l'effroyable événement se produisit.

Ce qui suit est raconté maintenant par moi-même, John Copeland, second à bord du « *Nord-Caper* » et qui, avec le matelot Jolks, vis, face à face, le mystère et l'épouvante sortir de la nuit.

***

Le dernier point relevé dans la journée situait le « *Nord-Caper* » à 22° de longitude ouest et 60° de latitude nord.

Je pris la barre moi-même et me promis de passer la nuit sur le pont parce que, la veille, nous avions vu de longs glaçons s'allumer à l'horizon Nord-Ouest, au clair de lune.

Le matelot Jolks accrocha les feux, et comme il souffrait d'une violente rage de dents que la chaleur du poste aggravait, il vint fumer sa pipe à côté de moi.

Cela me fit plaisir, car les quarts solitaires, alors qu'ils se prolongent en une entière nuit de veille, sont terriblement monotones.

Le « *Nord-Caper* », s'il est un solide et bon bateau, n'est pas un chalutier du dernier modèle, encore qu'il soit muni de la radio. L'esprit d'il y a un demi-siècle pèse encore sur le navire, le dotant d'un système de voilure qui supplée à la force restreinte de sa machine à vapeur. Chez lui, la haute et inesthétique cabine vitrée des chalutiers modernes, se calant comme un inconvenant chalet au milieu du pont, n'existe pas. La barre est encore bravement installée à l'arrière, front large au vent et aux embruns.

Si je fais cette description, c'est afin de mieux situer cet incompréhensible drame auquel nous avons assisté, non d'un observatoire clos et vitré, mais du pont même.

Il n'y avait plus de lune, le ciel était trop fermé ; seule, une lueur brouillée et, à la crête de la houle, une phosphorescence digne d'une ligne de brisants, permettaient d'y voir un peu.

Il pouvait être dix heures ; un lourd premier sommeil écrasait les hommes.

Jolks, tout à son mal de dents, geignait et jurait sourdement. La clarté de la lampe d'habitacle faisait sortir sa figure crispée de l'ombre environnante.

Soudain, je vis son rictus douloureux se transformer en une expression de stupeur, puis de véritable terreur.

Sa pipe tomba de sa bouche, grande ouverte maintenant. Cela me parut d'abord si comique que je lui lançai une moquerie.

Pour toute réponse, il montra du doigt le fanal de tribord.

Au spectacle que je vis, ma pipe rejoignit celle de Jolks. A quelques pouces en-dessous du fanal, accrochées bas dans les haubans, deux mains crispées, luisantes d'eau, sortaient des ténèbres.

Tout à coup, les mains lâchèrent prise et une forme sombre et humide sauta sur le pont.

Jolks fit un bond de côté et la lumière de l'habitacle frappa la figure en plein.

Nous vîmes alors, avec un ahurissement indescriptible, une sorte de clergyman, en jaquette noire, ruisselant d'eau de mer, avec une petite tête aux yeux de braise ardente qui nous regardaient.

Jolks fit un mouvement pour prendre son couteau de pêche, mais il n'en eut pas le temps : l'apparition bondit sur lui et, d'un seul coup, le terrassa. Au même moment la lampe de l'habitacle fut mise en miettes. Une seconde plus tard, des cris perçants s'élevèrent du poste, poussés par le mousse qui veillait le malade : « On le tue ! On le tue ! Au secours ! »

Depuis que j'avais eu à réprimer de graves rixes entre hommes d'équipage, j'avais l'habitude de me munir la nuit de mon revolver.

C'était une arme de gros calibre tirant à balles blindées et dont je me servais très bien. Je l'armai.

Une rumeur confuse emplissait le navire.

Or, quelques instants après cette suite d'événements, une saute de vent, qui gifla le chalutier, déchira la nue, et un pinceau de clair de lune suivit le « *Nord-Caper* » comme un projecteur.

Déjà, j'entendais s'élever au-dessus des cris de Briggs les jurons du capitaine, quand je perçus, à ma droite, un bruit feutré de bonds de chat et vis le clergyman franchir le bordage et sauter dans les flots.

Je vis sa petite tête se hausser à la ligne du faîte d'une vague ; froidement je la visai et fis feu.

L'homme poussa un hurlement singulier et la houle le ramena près du bord.

Près de moi, Jolks s'était dressé encore un peu étourdi, mais maniant une gaffe à grappin.

Le corps flottait à présent le long du bateau, le battant à petits coups sourds.

Le grappin attrapa les vêtements, mordit et remonta sa proie avec une incroyable facilité. Jolks jeta un informe paquet mouillé sur le pont, en demandant si c'était une plume.

Ben Cormon sortit du poste en balançant un fanal allumé.

— « On a essayé d'assassiner notre naufragé ! » cria-t-il.

— « Nous avons le bandit, » dis-je, « il est sorti de la mer. »

— « Tu es fou, Copeland ! »

— « Regardez-le, patron, alors j'ai tiré et... »

Nous nous penchions sur la dépouille, mais aussitôt nous nous relevâmes en criant comme des possédés.

Il y avait là une défroque vide ; deux mains artificielles et une tête en cire y étaient attachées ; ma balle avait troué la perruque et cassé le nez...

⁂

C'est après, vers la fin de cette infernale nuit, que Ballister à son réveil nous raconta son aventure. Il le fit très simplement, comme avec une sorte de bonheur.

Nous l'avions soigné avec dévouement. Il avait l'épaule gauche percée de deux puissants coups de tranchet ; pourtant, si nous avions pu arrêter l'hémorragie, nous l'aurions sauvé, car aucun organe essentiel n'était lésé.

Après avoir tant parlé, il retomba en une sorte de torpeur d'où il sortit pour demander comment ses blessures lui étaient venues.

A ce moment, Briggs était seul près de lui et, content de se rendre intéressant, il lui répondit qu'au milieu de la nuit, comme il le veillait, il avait vu une forme bondir vers la couchette pour le frapper par deux fois. Il lui raconta ensuite l'histoire du coup de feu et lui montra la burlesque dépouille.

A cette vue, le naufragé poussa des clameurs d'épouvante : « Le maître d'école ! Le maître d'école ! » et tomba dans une houleuse fièvre dont il ne s'éveilla que six jour plus tard, à l'hôpital maritime de Galway, pour baiser l'image du Christ et mourir.



Le mannequin fut remis au Révérend Leemans, un digne ecclésiastique qui a parcouru le monde et connaît bien des secrets de la mer et des terres sauvages.

Il examina longuement ces restes.

— « Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir eu dedans? » demanda Archie Reines, « car enfin, il y a eu quelque chose, cela vivait. »

— « Pour sûr, et fameusement encore, » grommela Jolks en tâtant son cou rouge et enflé.

Le Révérend Leemans flaira la chose à la façon d'un chien, puis la rejeta avec dégoût.

— « Je le pensais bien, » dit-il.

Nous y fourrâmes le nez à notre tour.

— « Cela sent l'acide formique, » dis-je.

— « Le phosphore, » ajouta Reines.

Cormon réfléchit une minute, puis ses lèvres tremblèrent un peu.

— « Cela sent le poulpe, » murmura-t-il.

Leemans le regarda fixement.

— « Au dernier jour de la création, » dit-il, « c'est de la mer que Dieu fera sortir la Bête d'Épouvante. Ne devançons pas la Destinée par une recherche impie. »

Nous avons baissé la tête et nous avons renoncé à comprendre.



La bouteille à l'Espace

(*Manuscript found in a vaccuum.*)

par P. M. HUBBARD

Est-il nécessaire de présenter « Punch » ? *Cet hebdomadaire satirique anglais a représenté depuis un siècle l'humour britannique dans tout ce qu'il a de plus original et de plus singulier. Imitant à l'origine un hebdomadaire français du temps de Louis-Philippe,* « Le Charivari » *(il s'appelle encore :* « Punch » or the London Charivari »), *ce journal développa très rapidement une personnalité propre. C'est dans ses pages qu'est parue la fameuse caricature du Lord disant au majordome de son club : « Faites enlever Lord Untel, cela fait trois jours qu'il est mort »...*

« Punch » *maintenant s'amuse à parodier la « science-fiction ». Le résultat, comme il fallait s'y attendre, ne ressemble à rien de ce qui s'est vu auparavant des deux côtés de l'Atlantique. Vous allez en juger par ce « manuscrit d'un naufragé », trouvé dans une bouteille jetée à la mer... pardon,* « à l'espace », *et qui démontre deux choses : d'abord, que la navigation interstellaire n'aura rien changé aux traditions... maritimes et, ensuite, que les civilisations passent pendant que le* British Empire *demeure !*



Le cinquième jour de septembre de l'an de grâce 2259, moi, commandant alors l'astronef de Sa Majesté « *Le Supersonique* », frégate de quarante fusées et quatrième du nom dans la flotte de Sa Majesté, et qui se trouvait alors au large du port Vénus, déclare que mon équipage, après s'être mutiné, m'a abandonné dans la chaloupe de sauvetage avec des vivres et de l'oxygène pour dix jours seulement, afin que je périsse ou survive au gré de l'Espace ; en vérité cela leur importait peu et ils m'auraient même encore donné moins de provisions sans l'intervention du cuisinier du vaisseau qui, tout en n'étant qu'un simple biochimiste, pas même de sang mêlé (mais avec les cheveux verts et les yeux télescopiques des Terro-Martiens), témoigna cependant de plus de charité que tous les autres. J'avais rendu service à ce garçon, lui ayant accordé refuge à bord lorsque les officiers de sa propre planète (sa mère est une Martienne de la Zone des Canaux et son père, je le présume, un de nos hommes de troupe de la dernière guerre) s'apprêtaient à le vaporiser pour avoir introduit en contrebande à terre une bouteille de lait de vache, dont ils sont très friands, dans le réservoir d'oxygène de son casque ; et j'avais maintenant une bonne raison d'être heureux d'avoir agi ainsi. Car je parcourus l'Espace pendant huit jours ; mais la huitième

nuit, mon oxygène étant entièrement consommé et mon organisme n'ayant plus ni protéine ni proton, j'entendis venir à moi le bruit des brisants et me trouvai bientôt dans une atmosphère (dont je ne pourrais pas indiquer la nature), et bientôt ma chaloupe étant entraînée par un fort courant de gravitation, je sentis qu'une terre était proche.

A présent, ma chaloupe n'ayant plus suffisamment de carburant pour me permettre de la diriger dans un air de cette sorte, elle était à la merci du courant et allait vraisemblablement s'écraser en touchant terre, et moi avec ; aussi, résolu à tout risquer dans cette aventure, je la quittai et plongeai, pour tenter de voler par mes propres moyens. Je me trouvai dans un air jusqu'à un certain point porteur d'oxygène et, quand j'eus réglé mon filtre respiratoire, suffisamment doux pour être respiré. Je passe pour savoir bien voler, ayant pratiqué ce sport depuis ma jeunesse (mon père dirigeait le bac qui faisait la navette avec la Lune) ; je volai donc vigoureusement et touchai terre sain et sauf, quoique dépourvu de tout sinon de mon vêtement spatial et de mon casque.

Le globe sur lequel je me trouvai était petit et son climat égal. D'après les observations que j'ai pu faire (sans l'aide de mes instruments d'astrophysique), je crois être sur une lune de Vénus faisant partie d'un archipel non mentionné sur les cartes; d'où je conclus que, comme depuis la Paix la navigation a augmenté dans ces régions, je peux compter sur l'atterrissage forcé d'un astronef au long cours pour me délivrer.

5 *décembre* 2259.

Pas encore secouru ; cela fait maintenant près de trois mois, d'après mes calculs, que je suis arrivé ici. Néanmoins, la chance m'a favorisé au-delà de toute espérance. Les indigènes de ce globe (qu'au début je croyais inhabité) sont de braves gens au naturel aimable ; leur silhouette est analogue à celle des habitants de Vénus, bien qu'ils aient trois yeux de moins et des antennes un peu plus longues, mais ils ressemblent plutôt aux Martiens par la couleur, leur peau étant verte et recouverte d'écailles. Ils m'ont traité de façon fort bienveillante et m'ont décerné beaucoup d'honneurs. Leur civilisation est si rudimentaire qu'ils ne connaissent pas même le contrôle de la fission nucléaire ; ils se déplacent à faible hauteur en l'air dans de grossières machines fonctionnant par combustion de gaz, comme le faisaient nos ancêtres primitifs ; cependant ils ont dans un de leurs volcans de vastes réserves de péritonéum, tout en étant loin de savoir que la dernière guerre, longue et sanglante, entre la Terre et Mars, avait pour enjeu une parcelle de cette substance. Je n'avais sur moi que mon cyclotron de poche et je ne suis en vérité qu'un piètre physicien (comme je regrette maintenant d'avoir été paresseux à l'école), mais cependant j'ai établi des usines et fait beaucoup d'affaires avec eux, et je suis en mesure, si seulement je peux quitter ce globe, d'amasser d'immenses richesses et d'être de la plus grande utilité au service de Sa Majesté.

5 janvier 2260.

Quatre mois ont déjà passé depuis que je suis ici, et n'étant toujours pas délivré, j'ai résolu d'enfermer ces notes dans le vide d'une bouteille que je confierai à l'Espace, avec l'espoir que celui qui la découvrira, si ce hasard arrive, pourra trouver moyen de me délivrer. Mais que l'on recherche avant tout l'astronef de Sa Majesté « *Le Supersonique* » et que l'on appréhende son équipage de coquins qui, s'ils ont débarqué, auront sans doute fait un faux rapport concernant ma mort en plein espace; et en particulier que l'on saisisse et vaporise sans pitié les meneurs de cette mutinerie, à savoir : James Brown, navigateur stellaire, Lee Pong Ho, spacio-calculateur, Karl Sokoff, chargé des fusées, et Alfred Spudd, chef décontaminateur; que l'on épargne néanmoins le cuisinier Trog pour la gentillesse dont il a fait preuve à mon égard.

Ecrit le 5 janvier 2260. — Julius Kauntz, Capitaine. R. N. (1).

(1) Royal Navy (Marine Royale).



Un chien qui rapporte...

(*The Gingerbread Man*)

par DALE JENNINGS

Dale Jennings est un natif du Texas à qui déplaît ledit état et un agent de publicité amoureux de sa profession, qu'il considère comme « un glorieux produit de décadence évoquant les derniers temps de l'empire romain ». Pour s'assurer peut-être contre l'arrivée des barbares, il s'est lancé dans une seconde carrière : celle d'auteur de nouvelles. Le court conte de terreur que vous allez lire est, dans sa sobriété et sa nudité, digne d'évoquer certains classiques du genre. Il pourrait être la transcription directe d'un cauchemar.



AVANT de poser le pied sur le marchepied, il demanda l'heure. Le conducteur de l'autobus inclina sa grosse montre dans la lueur diffuse du tableau de bord. « Il est exactement trois heures moins deux. Qu'est-ce que votre dame va vous passer ! »

— « Pas de danger ! Je reviens de mon travail et je suis célibataire. J'ai plus d'un kilomètre à me taper à pied avant de rentrer dans une chambre vide. »

— « Moi, mon vieux, si j'avais votre âge et si j'étais à moitié aussi beau gosse que vous, je ne demanderais qu'à faire tous les soirs un kilomètre à pattes pour ne pas avoir une famille sur le dos ! »

— « Peut-être bien... Mais ce n'est pas sûr. Bonsoir. »

S'éloignant de l'arrêt de l'autobus, il passa devant le *drugstore* fermé. Au-delà il faisait très noir. Les vieilles rues étaient si tortueuses qu'on ne pouvait pas voir deux réverbères à la fois. C'était un ancien quartier résidentiel où de vastes hôtels particuliers avaient été transformés en maisons meublées. Les minuscules veilleuses encore allumées derrière les grandes portes vitrées n'avaient rien d'accueillant, rien qui suggérât l'idée d'un chez soi. Les jardins étaient noirs comme de l'encre et le vent éveillait à tout instant de légers bruits secs, en agitant les feuilles et les bouts de papier. Il s'arrêta et s'abrita de la brise pour allumer une cigarette. En se penchant au-dessus de la flamme de son briquet, il s'aperçut qu'on le suivait.

Un chien policier venait de s'arrêter à cinquante mètres derrière lui. Autant qu'il en pouvait juger dans la pénombre, la bête était grande et puissante malgré sa maigreur. Aussi longtemps qu'il l'observa, le chien resta immobile à le fixer. Quand il se retourna pour reprendre

sa route, l'animal se mit en marche à son tour. L'autobus qui avait repris sa route emporta avec lui le dernier signe de vie discernable dans la nuit.

Le jeune homme continuait à marcher, tout en fumant sa cigarette. Il chantonnait à mi-voix, suivant le rythme de ses talons sur le pavé. Ses sourcils s'élevèrent tout à coup ; il avait entendu un autre son pareil à un tapotement rapide, accompagné d'un léger grincement de griffes sur du ciment. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Le grand chien avait réduit de moitié la distance qui les séparait. Il marchait à la même allure que lui, à une vingtaine de mètres en arrière.

Pour tenter une expérience, le jeune homme s'arrêta net. Le chien en fit autant. Il repartit. Le chien l'imita. Le jeune homme sourit d'un air moqueur et pressa le pas.

Pendant l'espace de temps qu'il mit à gagner le carrefour suivant, la bête réduisit encore de moitié la distance qui les séparait.

Il s'arrêta sous un réverbère et faisant face à l'animal il le siffla. Il lui parla d'un ton rassurant et finit par s'accroupir, la main tendue. Immobile, le grand chien le fixait, sans un mouvement, sans même un halètement. La lumière se reflétait dans ses yeux dont elle faisait deux disques plats et glacés.

Le jeune homme se releva. Parlant toujours aussi doucement, il s'avança vers le chien. Un grondement sourd surgit des poils sombres de l'animal. L'homme s'arrêta et baissa la main en hésitant. Les yeux de la bête ne l'avaient pas quitté un seul instant. Le grondement se fit plus sonore ; le jeune homme recula de quelques pas, se retourna et continua rapidement son chemin.

Le bruit des pattes du chien sur le béton devenait de plus en plus net : il n'était plus maintenant qu'à quelques mètres en arrière. Le jeune homme s'apprêta à traverser la rue au même endroit que chaque soir. Le chien courait maintenant à longues foulées dans le ruisseau ; il était presque à sa hauteur.

Le jeune homme remonta vivement sur son trottoir. Il sourit avec une négligence un peu trop affectée et apostropha le chien.

— « Vas-y, mon vieux ! Il faudra courir plus vite que ça, si tu veux m'avoir. Dépêche-toi ou je vais t'échapper. » Et il récita : « *Cours tant que tu le voudras — tu ne m'attraperas pas — je suis le petit homme en pain d'épices !* » (1)

Le chien avait gagné le milieu de la rue. Il était maintenant à la hauteur du jeune homme. Celui-ci était obligé de traverser pour pouvoir rentrer chez lui, et l'animal lui barrait le passage. Il s'arrêta et se mit à lui parler doucement.

« Enfin, bon sang, tu ne vas pas me forcer à cavaler toute la nuit, non? Je te dis que j'habite ici, mon vieux. Je veux bien que tu me suives si ça t'amuse, mais suis-moi au moins jusque *chez moi !* »

---

(1) « *Run, run as fast as you can — you can't catch me — I am the Gingerbread Man !* » : refrain d'une chanson enfantine où le héros (en pain d'épices) est poursuivi successivement par toutes sortes d'animaux qui ne peuvent l'atteindre.

Il s'apprêtait à contourner le chien. Celui-ci, dans une contraction de tous ses muscles, se ramassa pour bondir. Son grondement évoquait les nuits sans lune, la haine et la mort...

Une auto passa et le jeune homme sourit de sa propre sottise. Il s'arrêta dans la lueur des phares et agita le bras, tandis que l'auto ralentissait pour éviter le chien. Elle contenait deux personnes qui regardèrent à travers les glaces fermées. « C'est ce sale cabot... » hurla le jeune homme. « Il me court après! Il doit être enragé... » Les occupants de la voiture ouvrirent de grands yeux, se dévisagèrent et accélérèrent. Il resta seul au coin de la rue à les invectiver.

« Je pourrais peut-être entrer dans une de ces maisons meublées et donner un coup de téléphone... » dit-il tout haut. « Mais la police se fichera de moi! Cette histoire est idiote. Enfin, quoi, ce n'est quand même qu'un chien, bon sang. Je vais prendre un caillou. Ils se sauvent toujours quand ils vous voient ramasser quelque chose... »

Mais au moment où il se baissait pour chercher une pierre, l'animal se mit à ramper vers lui, avec un grondement ininterrompu. L'homme recula, les mains à demi levées. Il s'aperçut qu'il appelait au secours de toutes ses forces. Son cri fit bondir l'animal en avant...

Instantanément, sa crainte se mua en panique. Il se mit à courir à toutes jambes. Le chien lui emboîta le pas.

Il courait maintenant droit devant lui, sans savoir où il allait... Il ne pensait qu'à fuir l'animal.

Celui-ci se trouva brusquement à sa hauteur sur la gauche. Le jeune homme obliqua à droite et s'enfonça dans une impasse. Il ne distinguait plus rien. Le monde entier semblait plongé dans les ténèbres. La nuit lui parut remplie d'un immense bruit de griffes, d'un vaste halètement qui, derrière lui, s'accompagnait d'un grondement de plus en plus aigu.

Le grondement devint ce rugissement rageur qui prélude à l'attaque d'un animal furieux. Des crocs se refermèrent sur le côté droit de son veston. Il tira en sens contraire, entendit l'étoffe se déchirer et continua à avancer en titubant. De nouveau la bête se jeta contre lui de tout son poids. Les crocs se refermèrent sur son bras. Il se dégagea avec un gémissement ; il avait senti une morsure et sa manche avait été arrachée. Il se rua dans une autre impasse et l'enfila au pas de course, rebondissant d'un mur à l'autre.

Soudain, il se trouva dans une grande cour ouverte. Il vit de la lumière, une bonne lumière chaude qui s'échappait d'une porte ouverte. Un homme était debout devant lui.

— « Qu'est-ce qu'il se passe donc? » lança-t-il d'une voix cordiale. « Vous avez des ennuis, mon vieux? »

Avec un soupir de soulagement, le jeune homme s'avança en titubant, se jetant littéralement vers la lumière, et tomba sur le parquet, dans le couloir, derrière l'inconnu. La porte se referma juste au moment où la bête se lançait une nouvelle fois en avant.

L'animal s'arrêta, flaira le bas de la porte et s'immobilisa, les oreilles dressées, en observant les ombres qui se dressaient sur le store. Puis soudain la lumière s'éteignit et la maison se trouva plongée dans une totale obscurité. Le grand chien fit demi-tour et gagna en trottinant une vaste niche installée à l'angle de la maison. Sous l'arcade de la niche, il y avait une large assiette de lait. Il la lapa bruyamment et s'étendit sur sa couverture familière avec un grand soupir satisfait.

La chute de cette histoire n'est accessible de prime abord qu'à un lecteur américain. Mais nous avons pensé qu'elle méritait malgré cela d'être publiée, avec quelques lignes de commentaires pour l'expliquer.

Tout roule (comme l'indique le titre original) sur la chanson enfantine citée en note, page 31. Car le « petit homme en pain d'épices » dont il est question, après avoir échappé en les narguant à tous les animaux qui l'ont poursuivi, finit au dernier couplet par... se faire manger par le dernier d'entre eux (un renard).

De là le sens terrifiant, tout en prolongements, de la nouvelle. Le héros, en récitant le refrain, s'est identifié au personnage de la chanson. Mais il ne croyait pas si bien dire, puisque la fin nous suggère que... A vous d'exercer votre imagination sur ces données!



La chambre perdue

(The lost room)

par FITZ JAMES O'BRIEN

Nous vous présentons aujourd'hui, avec Fitz James O'Brien, un écrivain fantastique que beaucoup d'entre vous ignorent probablement, même parmi les fervents du genre. Contemporain et disciple d'Edgar Poe, il dut en effet à une mort brutale de n'avoir qu'une carrière éphémère, et une place mineure dans l'histoire de la littérature américaine. Mais on peut penser que s'il avait eu le temps de donner sa mesure, son nom eût brillé d'un même éclat que ceux de Poe précisément ou de Nathaniel Hawthorne.

Tous ses contes fantastiques furent écrits entre 1858 *et* 1861, *date à laquelle il partit prendre part à la guerre de Sécession, qui venait d'éclater. Il mourut quelques années plus tard des suites de blessures reçues dans un combat.*

Les récits qu'il a laissés contiennent avant tout des promesses — d'admirables promesses. Il importe de le préciser. Il ne s'agit pas de « chefs-d'œuvre » au sens classique du mot, et nous n'avons pas la prétention de faire valoir comme tel « La chambre perdue ». *Mais cette histoire, même avec son écriture un peu trop ornée, son style trop prolixe, ses quelques longueurs, est une réussite inoubliable, et elle illustre bien le talent très rare d'un auteur à l'extraordinaire imagination.*

C'est cette imagination qui lui a permis de préfigurer, avec les thèmes de ses contes, de nombreux aspects de la littérature fantastique qui depuis ont fait fortune. Il se rapprochait de Poe, nous l'avons dit (« ses histoires ont, en commun avec celles de Poe, le même amour passionné de la femme spectrale, la même motivation démentiellement rationnelle du crime », a écrit un critique américain contemporain). Mais il fut aussi un précurseur. A côté des évocations de fantômes, des descriptions hallucinatoires, des phénomènes médiumniques et des allusions aux vies antérieures — procédés traditionnels — nous trouvons chez lui l'effarant monstre invisible de « Qu'était-ce? », *le monde microscopique fantastique de* « La lentille de diamant », *les automates assassins du* « Forgeur de merveilles », *ainsi que, dans la même nouvelle, cet œil artificiel plein d'une « effroyable lueur méditative », qui transmet à son propriétaire les impressions visuelles qu'il reçoit... et une douleur cérébrale aiguë au moment où il est réduit en miettes (anticipation de l' « âme machine », a déclaré le critique déjà cité, Edward J. O'Brien; ajouterons-nous maintenant : « et du cerveau électronique »?).*

Les nouvelles que nous mentionnons ont fait partie en français, entre autres, du recueil : « Qu'était-ce? », *aujourd'hui épuisé (Ed. Robert Marin,* 1950*). Avant cette date, deux seu-*

lement avaient été traduites séparément. Fitz James O'Brien est donc pratiquement inconnu du public de notre pays. Si vous ne le connaissiez pas, nous espérons qu'après avoir lu le cauchemar de « La chambre perdue », *vous apprécierez sa découverte.*



UNE chaleur accablante régnait. Le soleil avait disparu depuis longtemps, mais il semblait que son âme brûlante s'attardait encore dans le ciel. L'air était immobile, les feuilles des acacias qui cachaient mes fenêtres pendaient droites au bout de leurs tiges délicates. La fumée de mon cigare s'élevait à peine au-dessus de ma tête : elle flottait autour de moi comme un nuage bleu pâle que je devais dissiper en agitant une main languissante. J'avais ouvert le col de ma chemise, et ma poitrine se soulevait péniblement tandis que j'essayais de saisir quelques souffles d'air plus frais. Les rumeurs de la cité semblaient s'être assoupies ; seul le bourdonnement aigu des moustiques rompait le silence.

Affalé dans un fauteuil, mes pieds reposant sur le dossier d'une chaise, je me trouvais dans cet état d'esprit particulier où la pensée est animée d'une espèce de mouvement machinal, et je faisais un inventaire nonchalant des principaux meubles de ma chambre. Cette tâche convenait particulièrement à mon humeur. Leurs formes se dessinaient obscurément dans le vague crépuscule dont les ombres flottaient dans la pièce ; il n'était pas fatigant de noter leurs caractéristiques et, de l'endroit où j'étais assis, je pouvais embrasser du regard tout ce que je possédais sans même tourner la tête.

Il y avait en premier lieu cette lithographie macabre de Calame. Elle formait une simple tache noire sur le mur blanc, mais mon œil intérieur en distinguait les moindres détails. C'est une lande sauvage et désolée, au cœur de la nuit. Au milieu, au premier plan, se dresse un chêne fantomatique. Un vent farouche souffle, dont la force géante repousse toujours vers la gauche les branches dentelées, maigrement recouvertes de feuilles rabougries. Une traînée de nuages informes dérive dans un ciel de désastre ; la pluie violente qui balaie la plaine tombe presque parallèlement à l'horizon. Plus loin, la lande se perd dans des ténèbres sans fin tout au fond desquelles l'art ou l'imagination a suscité des formes indéfinissables qui paraissent flotter dans l'espace. Au pied de l'énorme chêne se dresse la silhouette d'un homme qu'on pourrait croire enlinceulé. La rafale drape étroitement son manteau noir autour de son corps, et fait tenir toute droite la longue plume de coq qui orne son chapeau, si bien qu'elle semble se dresser de terreur. Les traits de cet homme sont invisibles, car il a saisi son manteau à deux mains et

l'a rabattu de chaque côté sur son visage... Le tableau a l'air d'être sans objet. Il ne révèle rien, mais il possède un pouvoir surnaturel qui vous hante, et c'est pour cela que je l'ai acheté.

Ensuite vient au-dessus de lui ma calotte de fumeur. Mes armoiries y sont brodées sur le devant, et c'est pour cette raison que je ne la porte jamais ; cependant, lorsqu'elle est convenablement placée sur ma tête, avec son long gland de soie bleue pendant contre ma joue, j'estime qu'elle me sied fort bien.

Tout le coin, à gauche de la porte, est occupé par un énorme piano dont la forme agrandie s'estompe dans le crépuscule vague. Je ne joue ni ne chante, et pourtant je possède un piano. C'est pour moi un grand réconfort de le regarder, de sentir que la musique est là, bien que je sois incapable de rompre le sortilège qui l'enchaîne. Les fonds que j'ai consacrés à l'achat de cet instrument dont je ne me sers jamais m'ont été entièrement remboursés en une seule fois. Blokeeta, le compositeur, était venu me rendre visite. Tout naturellement, son instinct le poussa vers mon piano comme s'il eût été irrésistiblement attiré par un pouvoir magnétique caché à l'intérieur de l'instrument. Il l'accorda, puis il se mit à jouer. Tout au long de la nuit, jusqu'à ce qu'une aube grise et spectrale émergeât des ténèbres, il n'arrêta pas de jouer, et moi, assis près de la fenêtre, je l'écoutai en fumant. Elles furent farouches, surnaturelles et, parfois, intolérablement douloureuses, les improvisations de Blokeeta. Les accords de l'instrument semblaient pleins d'angoisse. Des âmes perdues hurlaient dans les lugubres préludes du musicien ; les appels à demi perceptibles d'esprits tourmentés cherchant leur chemin à tâtons, à des distances inconcevables de tout ce qui est beau ou harmonieux, émergeaient confusément des vagues sonores qui déferlaient sous ses doigts. Tel fut le divertissement nocturne que m'offrit Blokeeta ; et lorsque, enfin, il ferma le piano et s'enfuit dans le matin glacial, il laissa, lié à l'instrument, un souvenir auquel je ne devais jamais échapper.

Ces raquettes suspendues entre la porte et le miroir me rappellent mes randonnées canadiennes : une longue course à travers les épaisses forêts, sur la neige gelée, dans la croûte friable de laquelle s'enfonçaient les frêles sabots du caribou que nous poursuivions, jusqu'à ce que la pauvre bête, désespérée, aux abois, se retournât pour faire face dans un petit taillis de genévriers où nous l'abattîmes sans merci.

Et cette longue dague sans poignée, accrochée au-dessus de la cheminée, me dilate le cœur. Tout enfant, je l'ai découverte dans un antique et vénérable castel où l'un de mes ancêtres maternels avait jadis vécu.

Ainsi faisais-je rêveusement l'inventaire de mes biens. La pièce était maintenant si pleine de ténèbres qu'il était presque impossible de rien distinguer nettement. Mon cigare se trouva réduit à un court cylindre âcre et brûlant que je pouvais à peine tenir entre mes lèvres, tandis que la nuit me semblait devenir de plus en plus oppressante à chaque instant.

J'étais en train de ruminer quelque impossible moyen de rafraîchir

mon malheureux corps, lorsque le bout de mon cigare me brûla la bouche. Je le jetai d'un geste furieux par la fenêtre ouverte et me penchai au dehors pour le regarder tomber. Il toucha d'abord les feuilles de l'acacia d'où il fit jaillir une fine pluie d'étincelles, puis il roula et dégringola droit sur le mur noir du jardin, éclairant faiblement, l'espace d'une seconde, les arbres sombres et les fleurs inanimées. J'ignore si mon impression naquit du contraste entre l'éclair rouge du bout de mon cigare et les ténèbres muettes du jardin ou si elle fut due au fait que je crus percevoir, à la faveur de cette brusque lumière, un léger mouvement du feuillage : toujours est-il qu'il me vint à l'esprit qu'il faisait frais dans le jardin. « Je vais aller m'y promener, » me dis-je, « vêtu comme je le suis ; il ne peut pas y faire plus chaud que dans cette chambre, et, si calme que soit l'atmosphère, on éprouve toujours en plein air une sensation de liberté et d'espace qui vous procure une certaine satisfaction... »

Je me levai, allumai un autre cigare et m'engageai dans le labyrinthe des longs couloirs qui conduisaient au grand escalier.

J'habitais une très grande maison où j'occupais deux pièces au second étage. Elle était bâtie à l'ancienne mode, et tous les étages communiquaient par un immense escalier circulaire qui montait en spirale au centre de la maison, tandis que, à chaque palier, s'étendaient de longs corridors aux multiples détours qui se perdaient dans des coins et recoins mystérieux. Ce palais où je vivais était très haut, et ses ressources en méandres et en cachettes secrètes paraissaient inépuisables. Rien ne semblait aboutir nulle part. Les cul-de-sac étaient inconnus. On aurait dit que les couloirs et les passages pouvaient se prolonger à l'infini comme des lignes géométriques ; l'architecte avait dû se proposer pour but de construire un édifice où les gens pourraient aller droit devant eux indéfiniment.

La demeure tout entière était lugubre, non seulement parce qu'elle était très vaste, mais encore parce qu'elle donnait l'impression d'être extraordinairement nue du haut en bas. Couloirs, escaliers, entrées et vestibules avaient tous le même aspect de désolation désertique. Rien sur les murs qui rompît la sinistre monotonie de ces longues avenues d'ombre. Pas de sculptures sur les lambris, pas de masque moulé pour vous regarder fixement du haut des corniches d'une austère simplicité, pas de vase de marbre sur les paliers. Partout régnait une tristesse absolue, sans vie. Les domestiques, eux aussi, étaient fantomatiques et avares de leurs visites. Il fallait sonner trois fois avant de décider la femme de chambre morose à se présenter ; et le garçon nègre originaire du Congo, qui ressemblait à un vampire, n'obéissait à votre appel que lorsqu'on était à bout de patience ou qu'on avait satisfait ses désirs d'autre façon. D'ailleurs, quand il finissait par arriver, on regrettait qu'il fût venu, tant il avait l'air furieux et maussade. Il se déplaçait sur les parquets muets d'un pas traînant et silencieux, et sa noire silhouette, émergeant des ténèbres, évoquait un périsprit indocile,

contraint de se révéler par une puissance supérieure. Quand les portes de toutes les chambres étaient closes, quand le long corridor n'était plus éclairé que par la rouge et malsaine lueur d'une petite lampe à huile, posée sur une table à l'une de ses extrémités, et à laquelle les locataires tardifs allumaient leurs chandelles, il était absolument impossible d'évoquer une perspective plus triste ou plus désolée.

Pourtant cette maison me convenait. Comme je suis d'un naturel sédentaire et méditatif, je goûtais son calme extrême. Il y avait peu de locataires (d'où je concluais que les affaires du propriétaire ne devaient guère prospérer) ; ils se déplaçaient sans bruit, comme des spectres, sans doute oppressés par la lugubre atmosphère des lieux. Je ne voyais presque jamais le propriétaire. Tous les mois, des mains invisibles déposaient mes quittances sur ma table pendant que j'étais en promenade, et je confiais ma réponse pécuniaire au domestique que je rencontrais. Dans l'ensemble, cette maison sombre où tout semblait presque mort était une anomalie que nul n'appréciait mieux que moi qui y vivais.

Je descendis à tâtons le large et ténébreux escalier, en quête de brise. Le jardin, lorsque j'y pénétrai, me parut vraiment un peu plus frais que ma chambre, et, tout en fumant mon cigare, j'errai par les allées sombres masquées de cyprès avec une sensation de soulagement relatif. Il faisait très noir. Les grandes fleurs qui bordaient les allées étaient enveloppées de ténèbres si denses qu'elles offraient l'aspect de lourdes pyramides, tous les détails des feuilles et des pétales étant ensevelis dans l'obscurité ; tandis que les arbres avaient perdu toute forme et ressemblaient à des masses de nuages menaçants.

Ces lieux, à cette heure nocturne, étaient faits pour stimuler l'imagination ; les inventions les plus déréglées pouvaient s'y donner libre cours. De marcher sur le sol moussu faisait naître en moi deux impressions contradictoires : je me sentais tout à la fois seul et en compagnie. Je percevais très nettement la solitude du jardin dans le silence que rompait le bruit étouffé de mes pas et, d'autre part, ce bruit même me pénétrait du vague sentiment de ne pas être seul. C'est pourquoi je ne fus pas trop effrayé lorsqu'une voix, provenant de l'ombre opaque d'un immense cyprès, murmura : « Voulez-vous me donner du feu, monsieur? »

— « Certainement, » répondis-je, en essayant sans succès de discerner mon interlocuteur.

Quelqu'un s'avança et je tendis mon cigare. La seule conclusion précise à laquelle je pus aboutir au sujet de l'individu qui venait de m'adresser la parole fut qu'il devait être extrêmement petit de taille ; car moi, qui suis loin d'être grand, je dus me pencher considérablement pour lui présenter mon cigare. La vigoureuse bouffée qu'il tira du sien aviva pendant un instant la lueur de mon havane, et il me sembla apercevoir un étrange visage pâle, enfoui dans un arrière-plan de longs cheveux en désordre. Mais cette brusque lumière fut si brève que je ne pourrais même pas dire avec certitude si ma vision fut réelle ou si

elle résulta d'un simple effort de mon imagination pour donner forme à ce que mes sens n'avaient pu réussir à percevoir.

— « Monsieur, vous sortez bien tard, » me dit l'inconnu, tandis que, après avoir marmonné un vague remerciement, il me rendait mon cigare que je dus chercher à tâtons dans le noir.

— « Pas plus tard que d'habitude, » répondis-je sèchement.

— « Hum ! En ce cas, vous aimez les promenades nocturnes? »

— « Oui, lorsqu'il m'en prend fantaisie. »

— « Habitez-vous ici? »

— « Oui. »

— « Etrange maison, n'est-ce pas? »

— « Jusqu'à présent je l'ai trouvée paisible, sans plus. »

— « Hum ! Mais vous *finirez* bien par la trouver étrange, vous pouvez m'en croire sur parole. » Il s'était exprimé avec le plus grand sérieux, tout en posant sur mon bras un doigt osseux qui me donna l'impression de pénétrer dans ma chair comme un couteau émoussé.

— « Je ne saurais vous croire sur parole quand vous affirmez pareille chose, » répliquai-je rudement, en me dégageant d'un mouvement brusque du contact de ce doigt, avec une indicible sensation de dégoût.

— « Ne vous froissez pas, ne vous froissez pas, » murmura vivement mon compagnon invisible d'une voix bizarrement étouffée qui eût été perçante s'il avait parlé plus fort. « Votre mauvaise humeur ne change rien à l'affaire. Vous finirez par trouver que la maison est étrange. Tout le monde la trouve étrange. Savez-vous qui l'habite? »

— « Monsieur, je ne me mêle jamais des affaires d'autrui, » répondis-je avec aigreur, car les manières de mon interlocuteur, jointes à ma complète ignorance de son aspect physique, m'inspiraient un désir pressant de me débarrasser de lui.

— « Ah ! vraiment? Eh bien, moi, je m'en mêle. Je sais qui ils sont... oui, oui, oui ! » Et en prononçant ces trois derniers mots, sa voix monta jusqu'à n'être qu'un cri aigu dont les horribles échos se répercutèrent dans les allées solitaires.

« Savez-vous ce qu'ils mangent ?» poursuivit-il.

— « Non, monsieur, et je ne m'en soucie pas. »

— « Oh ! mais vous finirez par vous en soucier ! Vous devez vous en soucier. Vous ne manquerez pas de vous en soucier. Ce sont des enchanteurs. Ce sont des cannibales. *Ce sont des vampires.* N'avez-vous jamais remarqué leurs yeux et les regards de convoitise qu'ils vous jetaient quand vous passiez près d'eux? N'avez-vous jamais remarqué quelle nourriture on servait à votre table? N'avez-vous jamais entendu, au cœur de la nuit, des pas assourdis, immatériels, glisser dans les couloirs, et des mains furtives tourner la poignée de votre porte? Est-ce qu'une influence magnétique ne vous enveloppe pas continuellement lorsqu'ils passent, ne vous fait pas frémir corps et âme, ne vous pénètre pas d'un froid mortel que nul soleil ne saurait dissiper? Oh ! sûrement, sûrement, vous avez senti tout cela ! Je le sais ! »

Son débit précipité, sa voix marmottante, le ton fiévreux de ses paroles, me causaient une impression pénible. Il me sembla que je pouvais vraiment me rappeler tous les incidents, toutes les influences étranges dont il venait de parler ; et je frissonnai malgré moi au sein des ténèbres impénétrables qui m'environnaient.

— « Ah? » dis-je en prenant, sans m'en rendre compte, un ton confidentiel. « Puis-je vous demander comment vous savez tout cela? »

— « Comment je le sais? Parce que je suis leur ennemi ; parce qu'ils tremblent en entendant mon murmure ; parce que je suis leurs traces avec la persévérance d'un chien sur la piste et la ruse furtive d'un tigre ; parce que... parce que... j'ai été l'un des leurs, autrefois ! »

— « Misérable ! » m'écriai-je avec exaltation, car l'ardeur de ses propos m'avait amené, contre ma volonté, à un très haut degré de nervosité spasmodique. « Vous prétendez donc que vous avez... »

Tout en disant ces mots, sous l'empire d'une irrésistible impulsion, j'étendis les mains vers mon interlocuteur et je les refermai au hasard. Il me sembla que le bout de mes doigts touchait une surface lisse comme du verre qui glissa brusquement de leur étreinte. Alors un sifflement aigu et furieux résonna dans les ténèbres, suivi d'un bruissement chuintant, comme si un projectile avait fendu l'air, et, un instant plus tard, je sentis instinctivement que j'étais seul.

Une impression fort désagréable m'assaillit : l'instinct prophétique d'un terrible malheur suspendu au-dessus de ma tête, le désir violent, irrésistible, de regagner ma chambre sans perdre de temps. Je fis demi-tour et remontai en courant, à tâtons, la noire allée de cyprès, et chaque massif de fleurs qui dressait en bordure son obscure silhouette interrompait à chaque instant les battements de mon cœur. L'écho de mes pas semblait se doubler de celui de poursuivants inconnus précipités derrière moi. Les rameaux des lilas et des seringas, qui s'étendaient çà et là en travers de l'allée, semblaient pourvus de mains crochues qui tentaient de m'agripper dans ma fuite, et, à chaque instant, je m'attendais à voir une terrible et insurmontable barrière s'abattre sur mon chemin pour m'emmurer à jamais.

J'atteignis enfin le large porche. D'un seul bond je franchis les quatre ou cinq marches du perron, traversai comme un trait le vestibule, montai à la hâte le vaste et sonore escalier, parcourus les sombres couloirs funèbres, pour m'arrêter, haletant, devant la porte de ma chambre. Là, je fis halte un instant et m'appuyai lourdement contre l'un des panneaux, soufflant vigoureusement pour reprendre haleine après la course que je venais de fournir. Mais, à peine m'étais-je laissé aller de tout mon poids contre la porte qu'elle céda brusquement et que j'entrai en chancelant, la tête la première.

A ma grande stupeur, la pièce, que j'avais laissée plongée dans de profondes ténèbres, flamboyait à présent d'une lumière si intense que, pendant quelques secondes, les pupilles de mes yeux s'étant contractées à la suite de ce changement soudain, je ne distinguai absolument rien

que cette aveuglante splendeur. Ce seul fait, surgissant si brutalement, suffit à accroître ma confusion : il me fallut plusieurs minutes pour m'apercevoir que la chambre était non seulement éclairée, mais encore occupée. Et par quels occupants ! Telle fut la stupeur qui s'empara de moi à la vue de ce spectacle que je fus incapable de bouger ou de proférer un son. Je ne pus que m'appuyer contre le mur et contempler l'étrange tableau d'un air hébété.

Autour de la grande table placée au centre de la pièce, sur laquelle j'avais laissé, en étudiant négligent, un fouillis de livres et de papiers, étaient assises une demi-douzaine de personnes. Il y avait trois hommes et trois femmes. Sur la table étaient amoncelés des mets exquis. De savoureux fruits des tropiques s'entassaient dans des coupes d'argent filigranées, à travers le réseau desquelles leur écorce éclatante brillait de mille couleurs contrastées. De petits plats d'argent qui auraient pu être dessinés par Benvenuto, emplis de viandes succulentes et aromatiques, étaient répartis sur une nappe damassée blanche comme neige. La table était litttéralement encombrée de bouteilles de toutes formes : flacons élancés du Rhin, flacons pansus de Hollande, flacons robustes d'Espagne, étranges fiasques clissées d'Italie. Des verres de toutes tailles et de toutes nuances remplissaient les intervalles, et les hanaps allemands sans fond voisinaient avec les aériens calices de Venise, légers comme des bulles de savon qui reposent si légèrement sur leurs tiges filiformes. Un parfum de luxe et de sensualité flottait dans la pièce. Les lampes qui brûlaient partout semblaient diffuser dans l'air un encens subtil, et, dans un immense vase posé sur le plancher, je vis une masse de magnolias, de tubéreuses et de jasmins, dont les suaves et lourds parfums s'étouffaient les uns les autres en se mêlant.

Les occupants de ma chambre paraissaient parfaitement en harmonie avec cette atmosphère sensuelle. Les femmes, toutes étrangement belles, étaient parées de robes aux couleurs vives d'un dessin fantastique. Elles avaient la taille ronde, souple et flexible, des yeux noirs languissants, des lèvres pleines, vermeilles, et du plus vif éclat. Les trois hommes portaient des loups, si bien que je distinguai seulement de lourdes mâchoires, des barbes pointues et des cous musculeux qui émergeaient de leurs pourpoints comme de massifs piliers. Les six personnages étaient étendus sur des couches romaines tout autour de la table, avalant le vin pourpre à larges gorgées, rejetant la tête en arrière et riant follement.

Je dus rester plusieurs minutes, le dos appuyé au mur, à regarder fixement d'un œil atone cette vision de bacchanale, avant qu'aucun des banqueteurs n'eût l'air de remarquer ma présence. A la fin, sans que rien dans leur expression m'indiquât si elles m'avaient observé dès le début ou non, deux femmes se levèrent de leur couche, s'approchèrent de moi, me prirent par la main et me conduisirent à la table. Je les suivis machinalement. Je m'assis sur une couche entre elles deux, comme elles m'y invitaient. Je leur permis sans résistance d'enlacer mon cou de leurs bras.

— « Il faut que tu boives, » me dit l'une en me versant un grand verre de vin rouge. « Voici un Clos-Vougeot d'une grande année ; et voilà du Lachryma Christi, » ajouta-t-elle en poussant devant moi une fiasque pleine d'un liquide couleur d'ambre.

— « Il faut que tu manges, » dit l'autre, en attirant à elle les plats d'argent. « Voici des côtelettes de veau cuites avec des olives, et voilà des tranches de filet farci de marrons écrasés. » Ce disant, sans attendre ma réponse, elle se mit en devoir de me servir.

La vue de la nourriture me rappela les avertissements reçus dans le jardin. Ce brusque effort de mémoire me rendit du même coup toutes mes autres facultés. Je me levai d'un bond et repoussai mes voisines des deux mains.

— « Démons ! » hurlai-je presque. « Je ne veux pas de votre maudite nourriture. Je vous connais. Vous êtes des cannibales, des vampires, des enchanteurs. Partez, vous dis-je ! Laissez ma chambre en paix ! »

Un rire éclatant fut le seul effet de mon discours enflammé sur les six personnages. Les hommes se roulèrent sur leurs couches et leur convulsive gaieté fit trembler leurs loups. Les femmes poussèrent des cris aigus, lancèrent en l'air d'un geste fou les verres délicats, puis, se tournant vers moi, elles se jetèrent sur ma poitrine en sanglotant de rire.

— « Oui, » continuai-je, dès que cette bruyante allégresse se fût apaisée, « oui, je le répète, quittez ma chambre sur-le-champ ! Je ne tolérerai pas vos monstrueuses orgies en ce lieu ! »

— « Sa chambre ! » s'écria d'une voix perçante la femme à ma droite.

— « Sa chambre ! » répéta comme un écho celle à ma gauche.

— « Sa chambre ! Il appelle cela sa chambre ! » s'exclamèrent-ils tous, en s'abandonnant une fois de plus à des convulsions de gaieté.

— « Comment peux-tu savoir que c'est ta chambre? » me demanda enfin l'un des hommes assis en face de moi lorsque l'hilarité générale se fut une fois encore un peu calmée.

— « Comment je le sais? » répliquai-je d'un ton indigné. « Comment je sais reconnaître ma propre chambre? Pourrais-je donc m'y tromper, je vous prie? Voici mes meubles... mon piano... »

— « Il appelle cela un piano ! » s'écrièrent mes voisines, reprises de leur gaieté convulsive, tandis que je montrais du doigt le coin où se trouvait d'habitude mon énorme piano, dédié à la mémoire de Blokeeta.

L'accent particulier qu'elles mirent sur le mot « piano » me poussa à examiner plus attentivement l'objet que je désignais. Jusqu'à ce moment-là, bien que stupéfait de l'invasion de ces intrus dans ma chambre, et enclin à les associer aux extravagantes histoires entendues dans le jardin, j'avais eu une vague idée que tout ceci était une folle mascarade organisée en mon absence, que la bacchanale à laquelle

j'assistais faisait partie d'une mystification soigneusement montée dont je devais être la victime. Mais lorsque mes yeux se tournèrent vers le coin où j'avais laissé un gros piano encombrant, et que j'y aperçus un orgue immense et funèbre qui élevait ses tuyaux jusqu'au plafond, lorsque je me convainquis, par un rapide effort de mémoire, qu'il occupait l'endroit exact où j'avais laissé mon instrument, le peu de calme qui me restait m'abandonna. Je promenai autour de moi des regards égarés.

Tout avait subi un changement analogue. Au lieu de ma vieille dague sans manche, je voyais un yatagan turc pendu à une ceinture de soie cramoisie dont la poignée incrustée de pierres précieuses étincelait à la lumière des lampes. A l'endroit où était accrochée jadis ma calotte de fumeur se trouvait un casque de chevalier dont le cimier représentait un dragon d'or prêt à bondir. L'étrange lithographie de Calame n'était plus une lithographie : on eût dit que la partie du mur qu'elle recouvrait autrefois avait été découpée exactement selon la même forme et la même taille, et, à la place de la gravure, on distinguait nettement une vraie scène, à la même échelle, avec de vrais acteurs. Le vieux chêne était là, ainsi que le ciel d'orage : mais je voyais les branches de l'arbre s'agiter au souffle de la tempête, et les nuages fuir sous l'impulsion du vent. Le voyageur drapé dans son manteau avait disparu ; mais, à sa place, je contemplais un cercle d'hommes et de femmes frénétiques qui dansaient autour du tronc du grand arbre en se tenant par la main et en chantant des fragments incohérents d'une chanson que la rafale accompagnait de ses mugissements surnaturels. Les raquettes avaient également disparu, et à leur place se trouvait une paire d'étranges babouches turques au bout relevé.

Tout était transformé. Partout où mes yeux se tournaient, ils ne retrouvaient plus des objets familiers, mais d'autres qui les représentaient étrangement. Néanmoins, dans tous ces objets substitués, je croyais percevoir une réminiscence de ceux qu'ils remplaçaient. On eût dit que leur transmutation était purement provisoire, et autour d'eux persistait l'atmosphère de ce qu'ils avaient été auparavant. Ainsi, j'aurais pu jurer que cette chambre était bien la mienne, et pourtant elle ne contenait rien que je pusse revendiquer à bon droit. Tout me rappelait des biens que je ne possédais plus. Je cherchai du regard l'acacia tout près des vitres, et voilà que de longues palmes soyeuses se balançaient et pénétraient dans la chambre par la fenêtre grande ouverte ; pourtant elles avaient le même mouvement, le même air que mon arbre favori, et elles semblaient me murmurer : « Bien que nous ressemblions à des palmes, nous sommes en réalité des feuilles d'acacia ; oui, celles-là mêmes sur lesquelles tu regardais se poser les papillons ou crépiter la pluie, en fumant et en rêvant ! » Ainsi de tout. C'était ma chambre, et pourtant ce n'était pas la mienne ; le sentiment navrant de ma totale impuissance à concilier son apparence et son identité m'accablait et étouffait ma raison.

— « Eh bien, as-tu décidé si c'est là ta chambre ou non ? » demanda

la jeune femme assise à ma gauche, en m'offrant, avec un rire malicieux, un énorme verre débordant de mousse de champagne.

— « C'est la mienne, » répondis-je avec obstination, tout en frappant violemment le verre de ma main, et en renversant le vin parfumé sur la nappe blanche. « Je sais que c'est la mienne ! Vous voulez me rendre fou ! »

— « Chut ! Chut ! » dit-elle doucement sans s'irriter le moins du monde de ma brutalité. « Tu es surexcité. Alf va jouer quelque chose pour te calmer. »

A son signal, l'un des hommes se mit à l'orgue. Après un court prélude, spasmodique et tumultueux, il entama ce qui me parut être une symphonie de souvenirs. Toute frémissante d'une profonde souffrance, elle semblait évoquer une nuit noire et lugubre, sur un écueil glacé, autour duquel un océan invisible, à la voix terrifiante, se brisait dans une éternelle fureur. On eût dit qu'un couple solitaire se tenait sur le récif, un vivant et une morte : l'homme serrait dans ses bras le cou délicat et la poitrine nue de la femme, s'efforçant de la ranimer de sa chaleur, tandis que le souffle glacé de la tempête aspirait comme une ventouse sa propre vitalité. Çà et là d'effrayantes plaintes mineures tremblaient dans les accords retentissants, tels des cris d'oiseaux de mer ou des appels annonciateurs de mort. Pendant que l'homme jouait, j'eus du mal à garder mon sang-froid. Il me semblait que c'était Blokeeta que j'entendais, que je regardais. Cette merveilleuse nuit de plaisir et de douleur que j'avais passée jadis à l'écouter, elle me paraissait avoir recommencé à l'endroit même où elle s'était interrompue, reprise et prolongée par la même main. Je regardai fixement l'homme qu'on appelait Alf, assis devant le clavier, en pourpoint et en manteau, une longue rapière au côté, un loup de velours noir sur le visage. Mais il y avait, dans l'aspect de la barbe pointue, dans la masse en désordre des cheveux noirs retombant sur ses épaules, éparpillés, semblait-il, au souffle du vent, un mystère familier qui rivait ma mémoire.

— « Blokeeta ! Blokeeta ! » m'écriai-je, en bondissant comme un furieux de la couche sur laquelle j'étais étendu, et en rompant le lien des beaux bras noués autour de mon cou comme des chaînes détestables... « Blokeeta ! Mon ami ! Parlez-moi, je vous en supplie ! Dites à ces horribles enchanteurs de me laisser. Dites-leur que je les hais. Dites-leur que je leur ordonne de quitter ma chambre. »

L'organiste ne fit pas un mouvement en réponse à mon appel. Il cessa de jouer et les mourantes vibrations de la dernière note qu'il avait touchée s'éteignirent peu à peu dans un gémissement mélancolique. De nouveau, hommes et femmes firent entendre un rire moqueur.

— « Pourquoi persistes-tu à appeler ceci ta chambre? » me demanda ma voisine avec un sourire qui voulait être aimable, mais qui me parut indiciblement hideux. « Ne t'avons-nous pas démontré, d'après l'ameublement, d'après l'aspect général de ce lieu, que tu te trompes et que cette pièce ne saurait être la tienne? Contente-toi donc de vivre avec

nous. Tu es le bienvenu ici, tu n'as plus besoin de te préoccuper de ta chambre. »

— « Vivre avec vous ! » m'exclamai-je d'une voix démente. « Vivre avec des fantômes ! Manger d'abominables nourritures et voir d'abominables spectacles ! Jamais, jamais ! Vous avez jeté sur ma chambre un sortilège qui l'a travestie ; mais, malgré tout, je sais bien que c'est ma chambre. Je vous ordonne de la quitter ! »

— « Doucement, doucement ! » dit une autre des sirènes. « Réglons ceci à l'amiable. Ce pauvre homme semble fort entêté et disposé à faire du tapage. Or, nous ne voulons pas de tapage. Nous aimons la nuit et son calme ; il n'est pas de nuits que nous aimions autant que celles où la lune est enclose dans un cercueil de nuages. N'est-il pas vrai, mes frères? »

Un effroyable et sinistre sourire éclaira les visages de ses fantomatiques auditeurs, et me sembla glisser sous leurs masques jusqu'à devenir visible à mes yeux.

« Eh bien, » poursuivit-elle, « j'ai une proposition à vous présenter. Il serait ridicule que nous abandonnions cette chambre uniquement parce que ce monsieur la revendique pour sienne ; cependant, j'ai le plus vif désir de prendre en considération, autant qu'on peut le faire en bonne justice, ses extravagantes prétentions. Après tout, une chambre ne compte guère pour nous : il nous est facile de nous en procurer une autre, mais nous répugnerions à quitter celle-ci pour satisfaire une exigence si impérieuse. Néanmoins, nous voulons bien *risquer* de la perdre. Autrement dit, » (ici elle se tourna vers moi) « je te propose de prendre cette chambre comme enjeu d'une partie de dés. Si tu gagnes, nous te la cédons immédiatement dans l'état où elle se trouve ; au contraire, si tu perds, tu t'engages à t'en aller et à ne plus jamais nous importuner. »

Torturé par les mystères toujours plus sombres qui semblaient s'épaissir autour de moi, désespérant de pouvoir les dissiper par le seul exercice de ma volonté, je saisis presque joyeusement l'occasion qui m'était ainsi offerte. C'est à peine si l'idée de perte ou de gain entra dans mes calculs. Je n'éprouvais que le sentiment vague de pouvoir récupérer en un moment la paix de l'esprit.

— « J'accepte ! » m'écriai-je avidement. « J'accepte ! N'importe quoi pour me débarrasser de votre sinistre compagnie ! »

La femme agita une petite sonnette d'or placée près d'elle sur la table ; à peine eut-elle cessé de tinter qu'un nain noir entra, portant un plateau d'argent où se trouvaient dés et cornets. Un frisson me parcourut tout le corps lorsque je crus pouvoir discerner dans cet Africain rabougri une certaine ressemblance avec le domestique noir, semblable à un vampire, aux services duquel j'étais habitué.

— « Allons, » dit ma voisine, en prenant l'un des cornets et en me donnant l'autre. « celui qui obtient le plus grand nombre de points gagne la partie. Dois-je commencer? »

J'acquiesçai de la tête. Elle agita les dés et amena un total de quinze...

— « C'est ton tour, » me dit-elle avec un sourire moqueur. « Mais, avant que tu joues, je te renouvelle l'offre que je t'ai déjà faite. Vis avec nous. Sois l'un des nôtres. Nous t'initierons à nos mystères et à nos plaisirs. »

Je proférai un juron furieux en guise de réponse pendant que j'agitais les dés d'un mouvement nerveux et spasmodique avant de les jeter sur la table. Ils roulèrent pendant un moment, et, au cours de ce bref instant, j'éprouvai toutes les affres de l'incertitude avec une intensité jamais connue. Enfin ils s'immobilisèrent devant moi. Les mêmes éclats de rire horribles, affolants, résonnèrent à mes oreilles. Je fixai vainement les dés du regard, car j'avais la vue si troublée que je ne pouvais distinguer le total des points. Ceci dura quelques secondes. Puis ma vue s'éclaircit et je faillis m'évanouir de désespoir : je n'avais amené *que douze !*

— « Perdu ! Perdu ! » s'exclama ma voisine avec un rire sauvage. « Perdu ! Perdu ! » répétèrent les voix profondes des hommes masqués. « Va-t'en, lâche ! » s'écrièrent-ils tous ensemble. « Tu n'es pas digne des nôtres. Souviens-toi de ta promesse, va-t-en ! »

Il me parut alors qu'une force invisible me prenait aux épaules et me poussait vers la porte. En vain je criai et j'appelai à l'aide. En vain j'implorai leur pitié. Je n'obtins d'autre réponse que leurs rires moqueurs, tandis que, sous la contrainte de l'invisible influence, je me dirigeais vers la porte en chancelant comme un homme ivre. Au moment où j'atteignais le seuil, l'orgue fit retentir des accords triomphants et tumultueux. La force qui me faisait avancer se concentra en une vigoureuse impulsion qui me projeta dans le corridor sonore où je titubai en aveugle et, au moment où la porte se refermait rapidement derrière moi, j'entrevis une dernière fois la pièce que j'avais quittée à jamais. Un changement s'opéra en elle comme une ombre qui passe. Les lampes s'éteignirent, les femmes tentatrices et les hommes masqués disparurent, les fleurs, les fruits, l'argenterie étincelante et les meubles étranges s'évanouirent rapidement — le temps d'un dixième de seconde, j'aperçus de nouveau ma chambre à moi, rendue à son état primitif. L'acacia agitait ses sombres rameaux devant la fenêtre ; la table était encombrée de livres ; la lithographie spectrale, la calotte de fumeur, les raquettes canadiennes, la dague ancestrale, se trouvaient à leur place habituelle. Et, assis devant le clavier du piano qui avait cessé d'être un orgue, Blokeeta était en train de jouer.

L'instant d'après, la porte se referma violemment et je restai dans le corridor, accablé de stupeur.

Dès que j'eus retrouvé en partie l'usage de mes facultés, je me ruai contre la porte avec la vague idée de l'enfoncer. Mes doigts rencontrèrent un mur solide et froid. Il n'y avait pas de porte ! Je tâtai la paroi dans les deux sens, sur plusieurs mètres le long du corridor. Pas la moindre

fissure qui pût me donner quelque espoir. Je descendis l'escalier quatre à quatre en hurlant comme un fou. Personne ne répondit à mes cris. Dans le vestibule je rencontrai le nègre ; je le saisis au collet et lui réclamai ma chambre. Le démon me montra ses horribles crocs blancs, limés en forme de dents de scie, puis, s'arrachant à mon étreinte d'une brusque secousse, il s'enfuit dans le couloir avec un rire jacassant. Seul l'écho répondit à mes clameurs désespérées. Le jardin solitaire retentit de mes cris tandis que j'arpentais à grands pas les allées enténébrées, et que les grands cyprès funèbres semblaient m'ensevelir sous leurs ombres denses. Je ne rencontrai personne. Je ne pus trouver personne. Je dus supporter seul mon chagrin et mon désespoir.

Depuis cette heure effroyable, je n'ai jamais retrouvé ma chambre. Je la cherche partout sans jamais la découvrir. La reverrai-je un jour?



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres des romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Pierre VERSINS	Supercat. Les étrangers. La présence lointaine : La présence lointaine. Naître). Villes d'ailleurs : La ville du Temps, La ville de l'Espace, La ville du Ciel. L'illusion cosmique (nouvelles). Feu d'artifice. En avant, Mars !
Y. F. LONG	Chronique de l'empire du soleil. Histoire de la fin du monde.
Léopold MASSIERA ..	Base Martienne N° 1
Paulette FERLIN	Les petits d'hommes n'ont pas d'aile. L'évidence même.
Albert FERLIN	Les vivants ont toujours tort. Aux confins des nébuleuses (poèmes d'anticipation). Le robot pensant (nouvelles d'anticipation).

Dites-nous, grand-mère...

(*Minister without portfolio*)

par MILDRED CLINGERMAN

Vous rappelez-vous « Couvée astrale », *dans notre numéro 8? On peut dire que le principe de ce récit était le suivant : transposer un vaste thème interplanétaire, d'habitude promis à de spectaculaires développements, sur un plan rigoureusement terre à terre. Cette définition s'applique de la même façon à* « Dites-nous, grand-mère... » *et, dans un cas comme dans l'autre, ce renversement des valeurs est une particulière source de charme.*

Cette histoire fut la première de Mildred Clingerman à paraître aux U.S.A. L'auteur vit en Arizona avec son mari, ses deux enfants et une collection de chats. Les rédacteurs en chef de « Fantasy and Science Fiction » *ont noté, en la présentant à leurs lecteurs, qu'elle était... d'une beauté particulière, et ils ont avoué à ce propos qu'ils regrettaient, pour une fois, leur formule interdisant les illustrations à l'intérieur de la revue! Que pensez-vous de ce moyen de mettre l'eau à la bouche?...*



La petite décapotable de Mrs. Chriswell s'arrêta dans un sursaut. L'endroit était parfait. Il n'y avait qu'à enjamber la clôture aux fils de fer détendus et pas une seule vache n'était en vue. Mrs. Chriswell avait une peur bleue des vaches et, pour dire la vérité, elle avait à peine moins peur de sa belle-fille Clara. C'était uniquement à une idée de Clara qu'elle devait de se tapir maintenant dans les prairies pour observer les oiseaux. Clara avait été ravie de cette idée, mais franchement, Mrs. Chriswell en avait plein le dos, des oiseaux. Ils *volaient* trop. Et en ce qui concernait leurs couleurs, elle ne pouvait même pas faire de conjectures. Car Mrs. Chriswell était une de ces rares personnes qui sont totalement, mais totalement daltoniennes.

— « Mais Clara, » avait-elle plaidé, « quelle est l'utilité de tout cela, puisque je ne peux pas distinguer de quelle couleur ils sont? »

— « Voyons, mère chérie, » avait répondu Clara d'un ton tranchant, « ce sera d'autant plus habile de votre part d'apprendre à les reconnaître grâce à leurs marques distinctives! »

Mrs. Chriswell poussa un petit soupir en se souvenant du regard ferme dont Clara avait accompagné ces paroles et franchit, avec son chargement, la clôture de fils de fer. Elle jongla avec succès avec ses

jumelles, le lourd manuel d'ornithologie et son cabas, tout en réfléchissant combien il était abominable d'être considérée, à soixante ans, comme quelqu'un de tellement inutile qu'il fallait à tout prix lui trouver une occupation innocente pour s'en débarrasser.

Depuis la mort de Mr. Chriswell, elle avait été accueillie chez son fils et l'épouse de celui-ci, pour vivre chez eux dans une oisiveté forcée. Les domestiques ne souffraient pas sa présence à la cuisine, aussi n'était-il pas question pour elle de mijoter de petits plats ou de faire de la pâtisserie. Clara et la nurse dédaigneuse n'admettaient aucune intervention dans la routine bien établie de la nursery, aussi Mrs. Chriswell n'avait virtuellement pas de quoi s'occuper. Même les napperons au crochet faits par elle disparaissaient comme par enchantement, peu après qu'elle en eût gratifié Clara et les meubles modernes de celle-ci.

Mrs. Chriswell souleva le lourd traité d'ornithologie et songea à passer en rébellion ouverte. Le soleil était chaud et son chargement était pesant. Traversant péniblement la prairie, elle crut apercevoir la lueur d'un reflet de soleil sur de l'eau. Elle allait s'installer confortablement là-bas, à l'ombre d'un arbre, enlever l'énorme roue de brouette en paille que Clara avait déclaré être « le chapeau de soleil idéal » et continuer paisiblement son ouvrage au crochet.

Arrivée près des arbres, Mrs. Chriswell laissa tomber son chargement et jeta au loin le fameux chapeau. Cette chose laide, ridicule ! Elle regarda autour d'elle, cherchant la nappe d'eau qu'elle avait cru apercevoir, mais il n'y en avait pas la moindre trace. Elle s'adossa contre le tronc d'un arbre et poussa un soupir béat. Une légère brise s'était levée et rafraîchissait tendrement son front moite. Elle ouvrit son grand cabas et se mit à fouiller dans le capharnaüm de son contenu pour en tirer son crochet, la pelote de coton perlé et le napperon à demi terminé qui y était attaché. Au cours de ses recherches elle tomba sur les photographies de ses petites-filles. Elles étaient en couleurs, mais malheureusement Mrs. Chriswell ne les voyait qu'en tons gris de différentes intensités. La brise prenait de la force à présent, c'était agréable, mais cette maudite roue de brouette en paille se mit à dévaler gaiement la pente douce vers le fourré de ronces à quelques mètres de là. C'était fatal, cette horreur de chapeau allait s'emmêler dans les épines. Mais il n'en fit rien. Le vent le fit papillonner autour du fourré et il disparut.

— « Zut ! » Mrs. Chriswell n'oserait jamais faire face à Clara sans sa roue de brouette. N'abandonnant pas son vaste fourre-tout, elle se leva pour prendre l'objet en chasse. Contournant le fouillis de ronces, elle donna en plein contre un grand jeune homme en uniforme.

— « Oh ! » s'écria Mrs. Chriswell. « Avez-vous vu mon chapeau? »

Le jeune homme sourit et pointa du doigt vers le bas de la colline. Mrs. Chriswell fut très surprise d'y voir trois autres grands jeunes gens, en uniforme, se passer son chapeau de main en main. Ils se moquaient de cette chose monstrueuse et elle ne pouvait leur en vouloir. Ils se tenaient près d'un avion à ailes surbaissées, argenté, d'un aspect insolite.

Le soleil s'y reflétait et elle comprit que c'était là ce qu'elle avait pris pour de l'eau. Le jeune homme à ses côtés lui toucha le bras. Elle se tourna vers lui et vit qu'il était coiffé d'un petit chapeau métallique du genre « adorable ». Très poliment, avec une pointe de gravité, il lui en offrit un. Mrs. Chriswell, levant les yeux vers lui avec un sourire, acquiesça d'un mouvement de tête. Le jeune homme plaça très soigneusement le petit chapeau sur la tête de Mrs. Chriswell, ajustant différents petits boutons qui l'ornaient.

— « Et maintenant, nous pouvons nous parler, » dit-il. « M'entendez-vous bien? »

— « Bien sûr que je vous entends, mon jeune ami, » répondit Mrs. Chriswell. « Je ne suis pas encore si vieille que ça. » Elle découvrit une grande pierre plate et s'y installa, ravie à la perspective de bavarder. C'était tellement plus amusant que d'observer les oiseaux ou même de faire des ouvrages au crochet.

Le grand jeune homme sourit et fit des signaux à ses camarades. Eux aussi s'étaient coiffés de petits chapeaux métalliques et ils remontèrent la colline à grands bonds. Continuant à rire, ils déposèrent la roue de brouette sur les genoux de Mrs. Chriswell. Elle tapota la pierre en signe d'invitation et celui qui paraissait être le plus jeune du groupe vint s'asseoir à côté d'elle.

— « Comment vous appelez-vous, Maman? » demanda-t-il.

— « Ida Chriswell, » dit-elle. « Et vous? »

— « Je me nomme Jord, » répondit le garçon.

Mrs. Chriswell lui caressa la main. « C'est un joli nom, inhabituel. » Le garçon saisit la main de Mrs. Chriswell et la frotta contre sa joue lisse.

— « Vous êtes comme la mère de ma mère, » expliqua-t-il, « que je n'ai pas revue depuis bien longtemps. » Les autres jeunes gens éclatèrent de rire. Le garçon parut confus et furtivement essuya, du dos de la main, une larme qui roulait sur sa joue.

Mrs. Chriswell eut un froncement de sourcils avertisseur à l'adresse des rieurs et passa son mouchoir propre, parfumé à la lavande, au garçon assis à côté d'elle. Jord le retourna de tous côtés dans ses mains, le sentit.

— « C'est ça, » dit Mrs. Chriswell. « Vous pouvez le garder. J'en ai un autre. » Mais Jord ne huma que plus profondément le léger parfum qui se dégageait des plis du mouchoir.

— « Ceci n'est que le plus mince des fils de mélodie, » dit-il. « Mais, Maman Ida, cela ressemble beaucoup à une des notes des Montagnes de l'Harmonie de chez nous! » Il passa le mouchoir à ses compagnons qui en humèrent le parfum à tour de rôle, en souriant.

Mrs. Chriswell essaya de se souvenir si elle avait jamais lu quelque chose au sujet des Montagnes de l'Harmonie, mais Mr. Chriswell lui avait toujours dit qu'elle était lamentable en géographie et elle pensa

que ce devait être là une de ses lacunes : par exemple, elle ne pouvait jamais se rappeler où se trouvait Tombouctou. Mais il eût été impoli de ne pas faire un commentaire quelconque. Les guerres faisaient tellement voyager les gens et ces pauvres garçons devaient avoir le mal du pays et en avoir assez d'être considérés comme des étrangers. Ils devaient aspirer à parler de leur patrie. Cependant il y avait quelque chose... C'était vraiment difficile à définir. Cette façon dont ils avaient remonté la colline à grands bonds? Peut-être étaient-ce des montagnards, pour qui les collines étaient de simples tremplins vers des hauteurs plus élevées?

— « Parlez-moi de vos montagnes, » dit-elle.

— « Attendez, » dit Jord. « Je vais vous montrer. » Il lança un regard à son chef comme pour lui demander son approbation. Le jeune homme qui avait coiffé Mrs. Chriswell du petit chapeau métallique hocha la tête affirmativement. Jord passa l'ongle du pouce à travers sa poitrine. Mrs. Chriswell eut la surprise de voir une poche s'ouvrir dans l'uniforme, là où, un instant auparavant, n'existait pas la moindre trace de poche. Vraiment, l'Armée de l'Air faisait des choses étranges pour ses uniformes, bien que, franchement, Mrs. Chriswell pensât que ceux de ces jeunes gens étaient un peu extravagants.

Soigneusement, Jord sortit du sien un paquet ressemblant à de la gaze. Il appuya doucement au centre de ce paquet qui se déploya en nuages volumineux de fils bouffants, liés de façon lâche en une sorte de tissu ressemblant à une toile d'araignée géante. Aux yeux de Mrs. Chriswell, ce réseau de mailles de fils était de la couleur du brouillard et presque aussi impalpable.

— « N'ayez pas peur, » dit Jord, se rapprochant d'elle. « Baissez la tête, fermez les yeux et vous entendrez les merveilleuses Montagnes de l'Harmonie de chez nous. »

Le temps de respirer, elle éprouva presque de la peur mais, avant de fermer les yeux, elle avait vu l'amour rayonner dans ceux de Jord et, en cet instant, elle se rendit compte à quel point elle avait rarement vu ce genre de regard, où que ce fût... à quelque moment que ce fût. Si Jord lui avait demandé de faire ceci, il n'y avait pas le moindre danger. Elle ferma ses yeux et pencha la tête et, dans cette attitude de prière, elle sentit une grande paix l'envahir. C'était comme si le crépuscule était venu doucement se draper sur ses épaules. Et puis, la musique commença. Derrière la nuit de ses yeux, elle s'éleva, majestueuse et puissante, en couleurs qu'elle n'avait jamais vues, jamais même devinées. Cette musique s'épanouit comme des fleurs... de gigantesques forêts de fleurs. Leurs parfums étaient enivrants et remplissaient Mrs. Chriswell de joie. Elle était incapable de dire si la musique naissait des parfums se mariant délicatement ou si elle-même créait les fleurs ainsi que les parfums qui s'en échappaient à flots. Cela lui était du reste égal. Elle ne désirait qu'une chose : rester éternellement à écouter toutes ces couleurs. Elle se dit que cela semblait curieux d'être en train

d'écouter des couleurs, mais, après tout, cela lui aurait semblé aussi étrange de les *voir*.

Elle se retrouva assise, clignant des yeux vers les jeunes gens. La musique était terminée. Jord était en train de ranger son attirail arachnéen dans la poche secrète, riant à pleine gorge de l'étonnement de Mrs. Chriswell.

— « Avez-vous aimé ça, Maman Ida? » Il se laissa retomber à côté d'elle et caressa son visage ridé, encore rose d'émotion.

— « Oh ! Jord, » souffla-t-elle. « Comme c'était merveilleux... Dites-moi... »

Mais leur chef maintenant leur donnait des ordres. Puis, se tournant vers elle, il lui dit :

— « Je regrette, Maman Ida, il nous faut, sans tarder, faire notre travail. Voulez-vous répondre à quelques questions? C'est très important. »

— « Mais naturellement, » acquiesça Mrs. Chriswell. Elle se sentait encore un peu éberluée. « Si j'en suis capable... Je vous préviens toutefois que si c'est comme ces sortes de colles qu'ils posent dans les jeux radiophoniques, je ne suis pas très forte. »

Le jeune homme secoua la tête et dit :

— « Nous avons reçu l'ordre de faire une enquête et de dresser un rapport sur les conditions de vie réelles de cette... du monde. » Il désigna du geste le petit avion brillant au soleil. « Nous avons voyagé partout dans cette machine à vitesse réduite, et nos observations ont été faites très soigneusement... » Il hésita, prit une profonde aspiration et poursuivit : « ... et peut-être nous verrons-nous obligés de faire un rapport défavorable, mais ceci dépendra, en grande partie, du résultat de notre entretien avec vous. Nous sommes très heureux que vous soyez tombée sur nous par hasard. Nous étions sur le point d'organiser une petite expédition pour trouver quelque individu à interroger. C'est notre dernière tâche. » Il sourit. « Et Jord ne le regrette certainement pas. Il a le mal du pays et aimerait retrouver ceux qu'il aime. »

Il poussa un soupir qui fut repris comme un écho par tous les autres jeunes gens.

— « Chaque soir, » dit Mrs. Chriswell, « je prie pour la paix sur terre. Je ne peux pas supporter de penser que des garçons comme vous se battent et meurent pendant que vos parents, à la maison, attendent et attendent toujours... » Elle parcourut du regard le cercle de leurs visages attentifs. « Et je vais vous dire autre chose. Je me trouve incapable de haïr quiconque, même pas nos ennemis. » Les jeunes gens échangèrent des hochements de tête. « Et maintenant posez-moi vos questions, » termina-t-elle, et elle fouilla dans son cabas pour en tirer son ouvrage au crochet.

A côté d'elle, Jord eut une exclamation de joie à la vue du napperon à demi terminé.

Le grand jeune homme commença à poser ses questions sérieuses et

Mrs. Chriswell y répondit sans hésitation. Croyait-elle en Dieu? Croyait-elle en la dignité humaine? Détestait-elle vraiment la guerre? Pensait-elle que l'homme était vraiment capable d'aimer son prochain? Les questions s'enchaînaient en un flot constant et Mrs. Chriswell y répondait, tout en continuant son ouvrage au crochet.

Finalement, quand le jeune homme fut absolument à bout de questions et que Mrs. Chriswell eut terminé son napperon, Jord rompit le silence tranquille qui s'était établi.

— « Voulez-vous me le donner, Maman? » Il montra du doigt le napperon. Mrs. Chriswell lui en fit cadeau avec le plus grand plaisir et Jord, comme un tout petit garçon, le fourra avec empressement dans une autre poche secrète. Il désigna du geste le cabas bourré de Mrs. Chriswell.

— « Puis-je y jeter un coup d'œil, Maman ? »

Indulgente, Mrs. Chriswell le lui tendit. Il l'ouvrit et déversa le fouillis qu'il contenait sur le sol. Les photos des petits-enfants de Mrs. Chriswell s'offrirent à sa vue. Il sourit aux gentilles frimousses des fillettes, puis fourragea dans la poche sur sa poitrine et en sortit des photographies à lui.

— « Ceci, » annonça-t-il fièrement à Mrs. Chriswell, « sont mes petites sœurs. Ne sont-elles pas exactement comme vos petites-filles? Faisons un échange, car bientôt je serai à la maison avec elles et je n'aurai plus besoin de leurs photos. J'aimerais avoir celles de vos petites filles. »

Mrs. Chriswell eût volontiers donné à Jord tout le contenu de son fourre-tout s'il en avait exprimé le désir. Elle prit les photographies qu'il lui tendait et contempla avec plaisir les doux visages d'enfants. Jord continua à fouiller dans le tas d'objets hétéroclites qui appartenaient à Mrs. Chriswell. Quand elle fut prête à partir, il l'avait persuadée de lui abandonner quatre recettes de cuisine illustrées, découpées dans des magazines, quelques bouts d'échantillons de tissus et deux bonbons à la menthe.

Le jeune homme qui était le chef l'aida à enlever le joli petit chapeau, lorsqu'elle lui fit signe qu'il pouvait le faire. Elle aurait bien aimé le garder, mais ne croyait pas qu'il aurait rencontré l'approbation de Clara. Elle se coiffa de l'horreur en paille, embrassa Jord sur la joue, fit un geste d'adieu aux autres et remonta la colline, se frayant un chemin à travers le fourré de ronces. Elle marchait mal, car ses yeux étaient remplis de larmes. Ils lui avaient fait de si chaleureux saluts lorsqu'elle les avait quittés.

La maisonnée habituellement si calme de Clara était en ébullition lorsque Mrs. Chriswell revint. Tous les postes de radio de la maison tonitruaient. Même Clara était penchée sur celui de la bibliothèque. Mrs. Chriswell entendit un gamin, dans la rue, glapir : « EDITION SPECIALE ! EDITION SPECIALE ! » et la femme de chambre faillit la renverser en jaillissant de la porte d'entrée pour aller en acheter un. Mrs. Chriswell, qui se sentait un peu somnolente et souffrait d'un léger

coup de soleil, se dit qu'il devait s'agir de quelque chose au sujet de cette horrible guerre.

Elle allait monter l'escalier pour se rendre dans sa chambre, lorsque la nurse dédaigneuse le dévala pour disparaître en direction de l'office, un autre journal à la main. Tant mieux, les enfants étaient seules. Elle s'arrêtait chez elles pour leur dire bonjour. Soudain, elle entendit des voix qui s'élevaient à l'arrière de la maison. « Je vous dis que je l'ai vu ! J'étais en train de vider les ordures dans la poubelle et voilà que je l'aperçois. Juste au-dessus de ma tête ! » Mrs. Chriswell s'attarda au pied de l'escalier, intriguée par tout ce remue-ménage. La femme de chambre rentra précipitamment avec l'édition spéciale. Mrs. Chriswell étendit tranquillement la main et la lui prit. « Merci, Nadine, » dit-elle. La femme de chambre la regardait encore, les yeux ronds, qu'elle montait déjà l'escalier.

Edna et Evelyn étaient assises sur le plancher, dans la nursery, une boîte de bonbons au milieu d'elles, lorsque leur grand-mère ouvrit la porte. En gloussant, elles s'empiffraient de pralines. Leurs petites figures et leurs tabliers étaient barbouillés de chocolat. Subitement, Edna tira de toutes ses forces sur les cheveux d'Evelyn. « Sale gourmande ! » s'écria-t-elle. Tu en as pris trois de plus que moi ! »

— « Mes enfants ! Mes enfants ! Vous n'allez pas vous battre ? » Mrs. Chriswell était ravie, voilà une situation à laquelle elle était capable de faire face. D'une main ferme elle les conduisit à la salle de bains et leur lava la figure. « Maintenant, vous allez gentiment changer de tabliers et puis je vous raconterai mes aventures. »

Lorsqu'elle leur tourna le dos pour jeter un coup d'œil sur le journal, il n'y avait plus derrière elle que des accusations sifflées et des contre-accusations murmurées. Elle se dit que les grand-mères avaient un effet calmant sur les enfants. Les titres gras bondirent à ses yeux :

UNE EMISSION MYSTERIEUSE
INTERROMPT LES PROGRAMMES DE RADIO
SUR TOUTES LES LONGUEURS D'ONDES !
LES HOMMES DE L'ESPACE
DECLARENT QU'UNE FEMME INCONNUE
A SAUVE LA TERRE !
UN SEUL ETRE SENSE DECOUVERT SUR NOTRE PLANETE.
LA CUISINE, LES OUVRAGES DE DAMES, LE FOYER,
LES CROYANCES RELIGIEUSES
FLECHISSENT LES JUGES DE L'ESPACE !

Toutes les colonnes du journal étaient remplies de ces mêmes absurdités inintelligibles. Mrs. Chriswell le replia soigneusement, le posa sur une table, et se retourna pour nouer les cordons des tabliers de ses petites-filles et pour leur conter ses aventures.

« ... et puis, il m'a donné de superbes photographies. En couleurs, d'après ce qu'il m'a dit... Des petites filles bien sages, exactement comme Edna et Evelyn. Aimeriez-vous les voir ? »

Edna fit un bruit inconvenant en plissant sa bouche. En représailles, le visage d'Evelyn devint celui d'une sainte.

— « Oui, montrez-les-nous, » dit-elle.

Mrs. Chriswell leur passa les photos et les têtes des enfants se rapprochèrent pendant un instant, jusqu'au moment où Evelyn les lâcha, comme s'il s'agissait d'un fer rouge. Elle fixa sa grand-mère d'un regard soutenu, tandis qu'Edna étouffait une exclamation de surprise.

— « Verte ! » gargouilla-t-elle enfin. « Pouâh !... Elles ont la peau verte ! »

— « Grand-mère ! » s'exclama Evelyn d'une voix larmoyante, « elles sont couleur de grenouilles ! »

Mrs. Chriswell se pencha pour reprendre les photos.

— « Allons, allons, mes petites ! » murmura-t-elle d'un air distrait. « Ne nous inquiétons pas de la couleur de la peau des gens. Rouge... jaune... noire... nous sommes tous les enfants de Dieu. Que ce soit l'Asie ou l'Afrique ne fait aucune différence... »

Mais avant qu'elle pût finir d'exprimer sa pensée, la nurse était apparue, rébarbative et désapprobatrice, sur le seuil de la porte. Mrs. Chriswell s'empressa de partir et regagna sa chambre, l'esprit rongé d'une légère inquiétude. « Rouge, jaune, noire et blanche, » murmura-t-elle à plusieurs reprises, « ... et basanée... mais verte...? » La géographie avait toujours été son point faible, mais quand même... Verte... Où donc pouvait-il y avoir...?



■ ***A travers la presse.***

« *La Revue Métapsychique* » nous informe qu'elle cesse de paraître après le mois de décembre 1954. Elle est remplacée par **« La Revue de Parapsychologie »** qui sera publiée sous la même direction et avec le concours des mêmes collaborateurs qui animaient depuis trois ans « *La Revue Métapsychique* ». Rappelons que le rédacteur en chef de la nouvelle revue sera donc toujours M. Robert Amadou et que le comité de rédaction restera ainsi composé : MM. Maurice Colinon, Robert Kanters, Raphaël Khérumian, Dr Martiny, Jacques Masui et Robert Tocquet.

Ressources infinies

(*Infinite resources*)

par RANDALL GARRETT

L'idée d'une série infinie d'univers parallèles et correspondant à toutes les probabilités possibles (exemples : l'univers où les Arabes ont vaincu à Poitiers, celui où l'Allemagne a gagné la bataille de la Marne, etc.), est maintenant classique en « science-fiction ». Nous vous l'avons présentée dans notre numéro à l'occasion de la nouvelle « Celui qu'on n'attendait pas ».

Un phénomène un peu semblable existe réellement en physique : lorsqu'un atome est soumis à un fort champ magnétique (effet Zeeman) ou à un fort champ électrique (effet Stark), son évolution peut suivre deux ou trois voies, au lieu d'une seule dans le cas normal, et on voit les raies spectrales se dédoubler ou se tripler.

Dans l'histoire qui suit, la conception des univers à l'infini est poussée jusqu'à l'absurde. Le résultat final est surprenant...



Au « *Bar du Lézard Vert* », le Dr. Rumfort disait :

— « Dans ma prochaine monographie, à paraître dans le « *Journal* », je démontre qu'il est mathématiquement possible de décrire un continuum à six dimensions dans lequel... »

Sa voix resta en suspens quand il remarqua que Latimer ne l'écoutait plus. Irrité, il tourna la tête pour suivre le regard de celui-ci.

L'homme, habillé d'une façon étrange, portait une longue jaquette bleue, un short blanc descendant à mi-cuisses, des mi-bas qui s'arrêtaient au-dessous des genoux et une chemise de soie souple, blanche, sans col. Sa tête était entièrement rasée.

Sur son dos, il avait quelque chose qui ressemblait à un poste de radio, du genre « *walkie-talkie* », avec une antenne curieuse.

— « Qu'est-ce que c'est que ça? » murmura Latimer.

Rumfort fronça les sourcils. « Un dingue, » dit-il en revenant à son verre.

L'homme scruta du regard la pénombre du bar, puis se dirigea directement vers Latimer. « Oh ! ma parole, » demanda-t-il d'un air tourmenté, « serait-il possible que vous soyez le Docteur Oswald Latimer? »

Latimer acquiesça avec un large sourire : « Lui-même. »

— « *Le Docteur Latimer?* L'expert en mathématiques de l'infini? »

— « C'est bien moi, » répondit Latimer, toujours souriant.

— « Dieu soit loué de vous avoir mis sur ma route ! » exhala son interlocuteur. « J'ai l'honneur d'être le Professeur Georges Featherby, de l'Université de Columbia. »

Rumfort tourna de nouveau la tête.

— « C'est insensé ! Il n'existe personne de ce nom à Columbia ! » Il n'avait jamais approuvé l'habitude qu'avait Latimer de se lier si facilement avec des inconnus.

— « Bien sûr que non, » dit Featherby. « Du moins pas dans ce continuum-ci. Docteur Latimer, voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions? »

Rumfort se mêla de la conversation avant que Latimer n'eût pu répondre.

— « Que voulez-vous dire par « ce continuum-ci »? »

Le visage de Featherby s'épanouit. « Eh bien, voyez-vous, je n'appartiens pas à votre continuum espace-temps. Cet appareil » — il pointa du pouce par-dessus son épaule vers le havresac sur son dos — « ... cet appareil est capable de transférer son porteur de l'une des séries infinies d'univers dans une autre. »

Le Dr. Rumfort continua de grogner.

Latimer, que le petit bonhomme loufoque amusait immensément, hocha la tête en manière d'approbation et dit : « Oui, le Docteur Rumfort était justement en train de nous dire qu'il avait réussi à prouver mathématiquement l'existence de continuum parallèles. »

Rumfort faillit avaler de travers. « Monsieur, ce dont je vous parlais n'est qu'un exercice de mathématiques. Ce n'est pas nécessairement du ressort de l'univers réel. »

— « Allons, allons, mon vieux, » dit Featherby en souriant, « vous savez parfaitement que si. »

— « C'est insencé ! » aboya Rumfort. Il tourna le dos, montrant qu'il classait définitivement le sujet de leur conversation. Puis il sortit un carnet et un crayon de sa poche et se mit à griffonner furieusement.

— « Très intéressant, » déclara Latimer à Featherby. « Je suppose que chaque continuum est différent des autres, n'est-ce pas? »

— « Oh ! non ! Certainement pas ! Comme il existe un nombre infini d'univers, il y en a un nombre infini qui sont absolument identiques. Naturellement, il y en a également un nombre infini de totalement différents, donc, dans un sens vous avez raison. Mais c'est justement pour cela que je suis arrivé ici, vous comprenez. »

Latimer ne comprenait pas, mais il approuva d'un mouvement de tête et alluma une cigarette. « Continuez ! » dit-il.

— « Eh bien, Monsieur, voyez-vous, je me suis perdu. Oui, perdu ! Je n'ai pas su contrôler le maniement de ce sacré machin que j'ai sur le dos, aussi me suis-je trop éloigné de mon propre continuum. » Featherby avait l'air désolé. « Le nôtre est plutôt différent du vôtre. Mais enfin j'avais entendu parler de vous dans un autre continuum, malheureusement vous aviez trouvé la mort dans un... heu... c'est bien automobile?...

oui, dans un accident d'automobile en 1952. Aussi ai-je été obligé de venir vous chercher dans un continuum où vous aviez survécu. »

Latimer cligna des paupières. Sur sa poitrine il avait encore la grande cicatrice, souvenir de cet accident. Puis il sourit de nouveau; naturellement, ce petit bonhomme avait lu les journaux, à l'époque. « Je suis très heureux que vous m'ayez trouvé. En quoi puis-je vous être utile? »

— « Eh bien, Monsieur, je me suis laissé dire que vous étiez très calé en mathématiques de l'infini; aussi ai-je pensé qu'il vous serait peut-être possible de m'indiquer comment rentrer chez moi. »

Latimer contempla le plafond, gloussant intérieurement.

— « Vous venez de prétendre qu'il y a un nombre infini d'univers. Ceci, comme vous l'avez si bien dit, implique un nombre infini d'univers *différents,* dont chacun se reproduit *à l'infini* sous une forme identique.

»Je dirais que c'est là une infinité de premier ordre. Par exemple, une droite comporte un nombre infini de points, un plan un nombre infini de droites et un solide un nombre infini de plans. Ce qui semblerait indiquer qu'un solide contient un nombre infini — au cube — de points. Mais l'infini élevé au cube reste toujours l'infini, par conséquent une droite contient le même nombre de points qu'un solide. »

— « Oui, oui, » dit Featherby avec des signes évidents d'impatience. « Je sais tout cela! Vous vous adressez à un professeur de physique!... Je vous prie de m'excuser, mais je suis *très* impatient. » Il avait l'air contrit.

— « Le point où je veux en venir, » dit Latimer sans se laisser démonter, « est que vous n'avez vraiment pas besoin de retourner à l'univers que vous avez quitté. Si celui auquel vous retournerez était *identique* au vôtre, vous ne verriez pas la différence. Hummmm... néanmoins... Parbleu! » Son visage s'épanouit en un large sourire.

— « Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? » demanda Featherby.

— « Mais ne voyez-vous pas? *Ceci implique qu'il existe un nombre infini de Featherby se baladant à travers tout le méta-univers.* Ceci implique également qu'un nombre infini de Featherby sont restés chez eux. Or si vous pénétriez dans un des continuum où ils sont, vous y seriez deux. Et si... »

— « Oh! ciel! » s'écria Featherby en blêmissant. « Mais c'est horrible! »

— « Allons, remettez-vous, ce n'est pas aussi terrible que vous voulez bien vous l'imaginer. En réalité, si... »

— « Un petit instant, » aboya le Dr. Rumfort, qui en avait terminé avec ses gribouillages sur son carnet. Il regarda Featherby droit dans les yeux. « Vous êtes un menteur et je suis en mesure de le prouver. »

— « Un menteur? » explosa Featherby. « Un menteur, Monsieur? J'exige que vous me donniez réparation, Monsieur. Mon duelliste rencontrera le vôtre à l'heure qu'il vous conviendra de fixer! Je... Oh! mon Dieu! »

— « Que se passe-t-il? » demanda Latimer.

— « Comme c'est ennuyeux ! J'avais complètement oublié que je n'ai pas emmené mon duelliste particulier avec moi ! Et je n'ai pas le *droit* de me battre moi-même, vous savez. »

— « Mais tant mieux ! Ici le duel est interdit par la loi, *vous savez,* » dit Latimer pour le rassurer.

— « J'ai dit, » reprit le Dr. Rumfort, « que j'étais à même de le prouver ! »

Featherby, le regard menaçant, lui fit face. « C'est bon, si vous êtes aussi sanguinairement intelligent, allez-y, prouvez-le ! »

D'un air arrogant, Rumfort étala une liasse de papiers. « Voilà, jetez un coup d'œil là-dessus. J'ai prouvé que d'effectuer le trajet d'un continuum espace-temps à un autre exigerait une accélération instantanée de l'ordre de la vitesse de la lumière. »

— « Bon, bon ! » jeta sèchement Featherby. « Je concède tout ceci. C'est l'évidence même. Et alors? »

— « Et alors? Eh bien, mon cher, cela exigerait une quantité *infinie* d'énergie appliquée à un espace de temps *infinitésimalement* court. »

— « Oui, oui. Et après? En quoi cela prouve-t-il que je suis un menteur? »

Rumfort parut déconcerté. « Mais sacrebleu ! Vous ne pourriez certainement pas transporter une telle quantité d'énergie sur votre dos ! »

— « Ha ! Ha ! Et qui vous dit que je la portais sur mon dos? Qui? Je vous le demande? »

— « Mais *vous-même!* Vous avez dit... »

— « Je n'ai jamais dit une chose pareille ! Ce mécanisme puise son énergie dans l'éther universel. »

Rumfort fondit sur cette déclaration comme si elle était la clef de voûte de son argumentation. « Ha ! Ha ! Il a déjà été prouvé que l'éther universel n'existait pas ! Et s'il existait, vous ne seriez jamais capable d'en tirer suffisamment d'énergie.

» Il faudrait une énergie infinie ! Infinie ! Ce qui revient à dire que si vous aviez quitté quelque autre continuum, vous auriez utilisé jusqu'à la moindre parcelle de l'énergie qu'il contenait ! Toute l'énergie et toute la matière de cet univers auraient été utilisées instantanément comme énergie pour votre machine ! Si vous avez fait ce que vous déclarez avoir fait, cet univers que vous avez quitté n'existerait plus à présent ! Et c'est là une impossibilité ! Oui, Monsieur, vous êtes un sacré menteur ! »

Latimer se retourna vers Rumfort.

— « Pour l'amour du ciel, Rumfort ! Ce pauvre diable travaille un peu du chapeau ! Ce n'est pas une raison pour le mettre en boîte. »

Le visage de Featherby devint écarlate. « Vous ! Vous... Euh ! ... *Un menteur !... Du chapeau !* Si seulement mon duelliste était ici ! Par tous les diables, je ne vois aucune nécessité à rester ici à écouter vos sales insultes. »

Il leva la main et poussa un bouton sur le tableau de commande disposé sur sa poitrine.

Naturellement, ni Latimer ni Rumfort ne sentirent quoi que ce soit. On ne peut rien sentir quand on est instantanément transformé en énergie, en même temps que tout le reste de votre univers.

*
* *

Au « *Bar du Lézard Vert* », le Dr. Rumfort disait :

— « Dans ma prochaine monographie, à paraître dans le « *Journal* », je démontre qu'il est mathématiquement possible de décrire un continuum à six dimensions, dans lequel pourrait exister un nombre infini de points, chacun de ces points étant, en réalité, à trois dimensions. »

Latimer acquiesça d'un hochement de tête, tout en buvant sa bière à petites gorgées. Il avait surveillé la porte, espérant que quelqu'un d'intéressant entrerait. N'importe qui vaudrait mieux que ce vieux Rumfort.

Personne n'était encore entré, mais il se dit qu'on aurait pu le faire. Après tout, dans un nombre infini d'univers, il aurait pu y avoir quelqu'un qui...



Le contretype

par GIL MADEC

Gil Madec (ce n'est pas son vrai nom) est né en 1922. Il a fait beaucoup de métiers disparates sans avoir de profession fixe : professeur de grec, représentant, docker, acteur, arbitre, publiciste, scénariste, etc. Il aime beaucoup les sports, qu'il pratique assidûment, ainsi que les voyages. Il aime la fiction scientifique depuis son adolescence (où il a lu Wells). Mais il ne fait pas de tentatives littéraires que dans ce genre.

« Le contretype » *date de quelques années, à une époque où l'auteur ne croyait pas du tout s'intéresser à la photographie, qui est à la base de l'invention décrite dans cette histoire ; mais il est aujourd'hui photographe de presse professionnel. Quant à cette invention, elle ne nous est pas inconnue : voir par exemple* « Le singe », *de Maurice Renard et* « Le triangle à quatre côtés », *de William Temple (ce dernier roman publié il y a quelques années au* « Rayon Fantastique »). *Mais Gil Madec a su traiter le thème avec talent, sans copier ses devanciers, et développer ainsi une étrange situation dramatique.*



LAURENT PINEL trouva la serviette au moment de descendre du métro en tête de ligne. Une volumineuse serviette de cuir passablement usagée. A ce moment il avait encore le choix : il pouvait tout simplement la remettre à l'agent de la station comme il est recommandé de le faire pour tout objet trouvé dans ces conditions ou, plus simplement encore, la laisser sur le filet à bagages. Mais Laurent était d'un naturel curieux et sa situation financière présente ne pouvait que renforcer ce trait de son caractère. Il sortit donc du métro la serviette sous le bras et s'assit sur un banc pour inventorier de plus près son butin.

S'il avait espéré un instant au fond de lui-même y trouver quelques liasses de billets — livres, dollars ou francs à la rigueur — il fut nettement déçu : trois ou quatre cahiers remplis de calculs algébriques et une demi-douzaine de publications mensuelles de physique et chimie... aucun intérêt. Là encore les choses auraient pu se passer autrement et Laurent faillit bien abandonner sa trouvaille. Mais la raison l'emporta sur l'humeur. Récompense pour acte de probité, cela arrive, paraît-il ; c'est maigre, mais c'est mieux que rien. Une nouvelle fouille moins superficielle mit à jour une gande d'abonnement : « Professeur Sabatier, 54 rue des Orfraies, Paris. » Tant mieux, ce n'était pas trop loin. Et puis, un professeur, il n'en avait pas vu depuis longtemps. Laurent partit sans se douter que cette décision influerait notablement sur sa vie future.

Le 54 était un pavillon situé entre un terrain vague et la voie du chemin de fer de ceinture. Une gouvernante d'un certain âge lui ouvrit la porte.

— « Monsieur Sabatier, s'il vous plaît? »

— « Le professeur est occupé. C'est à quel sujet, monsieur? »

— « Je viens de trouver une serviette qui doit lui appartenir. »

Elle l'introduisit.

— « Veuillez attendre un moment dans le salon, monsieur. Je vais voir si le professeur peut vous recevoir. »

Resté seul, il examina les lieux. Drôle de salon : c'était plutôt une remise. Les objets les plus divers s'amassaient par groupes un peu partout à travers la pièce : dans un coin par terre, une demi-douzaine de pendules flanquées d'un motif en bronze de Barbedienne, toutes identiques ; sur la table, une multitude de stylos du même modèle à côté d'une série de revolvers d'ordonnance tous semblables ; sur une chaise, sept petits Larousse illustrés. Un collectionneur, pensa Laurent, un collectionneur éclectique... Il venait de découvrir sous cette même chaise un monceau de paquets de gauloises aux enveloppes plus ou moins décolorées. Lui aussi d'ailleurs était amateur. Il entendit les pas de la gouvernante dans le couloir et ramassa prestement un paquet qu'il enfouit dans la poche de son veston.

— « Le professeur était trop occupé, je n'ai pas pu le mettre au courant de votre visite. Mais si vous voulez bien laisser la serviette ici et repasser demain dans la matinée, le professeur sera certainement heureux de vous témoigner sa reconnaissance. »

Il se retira. Encore une petite déception. Tout compte fait, il était bien content d'avoir au moins gagné ce paquet de gauloises. Il fouilla sa poche pour le prendre. Il eut une impression désagréable au toucher ; il avait cru mettre la main sur une tranche de pudding. Il eut du mal à en extraire la première cigarette. La nuit était tombée et il s'approcha d'un réverbère pour l'examiner. Elle aussi paraissait avoir une consistance bizarre et de fait il eut un coup au cœur en la voyant. Il n'aurait jamais cru qu'une cigarette pût lui donner une émotion aussi forte. Elle était là dans le creux de sa main, toute légère et si molle que son poids pourtant si minime la déformait. On eût dit un gros ver ou plutôt un bout de macaroni très cuit. Laurent fut dégoûté ; c'était bien sa veine, il avait dû tomber sur un paquet factice. Il jeta dans le ruisseau l'objet dérisoire.

Ce n'est qu'une fois attablé dans le petit café-restaurant où il avait son rond de serviette avec quelques autres célibataires économiquement faibles, qu'il se souvint que les paquets-attrape qu'on voit dans les boutiques de farces s'appellent Bauloises ou Galloises, ou de tout autre nom ne pouvant tromper un œil attentif. Il était évidemment interdit d'usurper une marque monopolisée pour faire éclater des fusées au nez de la victime, ç'eût été vraiment semer le doute dans l'esprit des contribuables. Mais ce paquet — Laurent se revoyait le prendre — portait son titre sans variante, il l'aurait juré. Il avala sa purée et retourna à l'endroit où il

l'avait jeté, mais il n'y avait plus rien. Plus il y pensait, plus l'aventure lui paraissait curieuse ; il ne connaissait pas beaucoup les mœurs des professeurs de sciences, mais collectionner des paquets de cigarettes molles ne semblaient pas cadrer avec leurs habitudes. Il y pensa de nouveau en se levant le lendemain et il décida de retourner sur les lieux.

*
* *

La gouvernante ne parut pas surprise de le revoir. Ils suivirent le couloir, mais cette fois sans s'arrêter à la porte du salon, et elle le fit entrer dans une petite pièce beaucoup plus intime qui donnait sur l'arrière du jardin.

— « Veuillez patienter ici quelques minutes, le professeur va vous recevoir. »

Elle referma la porte. C'était le printemps et les rayons d'un soleil déjà chaud s'aventuraient à l'intérieur. Laurent s'assit de manière à en profiter. L'endroit était agréable et paisible, et il n'y vit rien d'anormal. Par la fenêtre entrebâillée, une chatte grise sauta dans la pièce et vint délibérément s'installer sur ses genoux ; elle s'y roula en boule et ronronna quand il se mit à la caresser machinalement. Il se demanda si on n'avait pas évité de le conduire dans le bureau de la veille parce que l'on s'était aperçu de son petit larcin, mais c'était bien invraisemblable. Le ronronnement de la chatte faiblissait doucement : Laurent la regarda. Il fut médusé. Tout le train arrière de l'animal était en voie de disparition, tandis que la partie antérieure était devenue toute blanche. Il fit un bond hors de son fauteuil et ce qui restait de la chatte tomba sur le tapis où le corps continua de s'altérer, comme rongé par la transparence. Laurent était fasciné et il n'entendit même pas la porte s'ouvrir derrière lui.

— « Ah ! » murmura le professeur Sabatier en entrant, « elle n'a pas tenu... »

Les derniers vestiges de la chatte étaient en train de s'effacer — il ne restait plus qu'un œil qui fondit rapidement et dont il n'y eut bientôt plus aucune trace.

« Asseyez-vous, » dit le professeur, comme si rien ne s'était produit. « Vous prendrez bien une petite fine? Je sais que ce n'est pas l'heure, mais je n'ai rien d'autre à vous offrir. »

Laurent accepta volontiers, un remontant ne lui ferait pas de mal. Il s'en sentait même un besoin pressant. Sabatier prit une bouteille et deux verres dans un meuble, et il remplit ceux-ci copieusement. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit et plutôt corpulent ; le peu de cheveux qui lui restait était tondu de près et ses yeux, enfermés derrière des lunettes de myope qui les grossissaient, avaient un regard indécis. Il s'assit, but une gorgée et reprit : « Merci pour la serviette que vous avez eu la bonté de me rapporter vous-même, elle contenait quelques notes que j'aurais été fâché de perdre. J'aimerais pouvoir vous témoigner ma reconnaissance de façon tangible. »

Laurent agita mollement sa main.

« Si ! Je vous assure ! Qu'est-ce que vous faites dans la vie? »

Le cordial commençait à agir et Laurent reprenait peu à peu ses esprits. Il voulut parler de sa petite affaire de transports qui avait marché un moment, mais qui avait fait faillite depuis déjà quelques mois en le laissant à sec, mais le professeur avait déjà enchaîné, en le dévisageant :

« Vous venez d'être témoin d'un .. phénomène dont l'importance ne vous a certainement pas échappé... ? »

Laurent opina du bonnet. Cette chatte était *effectivement* un drôle de phénomène...

« Ce phénomène, je ne *voudrais* pas le voir divulgué avant la fin de mes expériences. Vous comprenez facilement que j'ai tout à craindre de la curiosité du public qui me livrerait à la merci des journalistes. »

Laurent se tapota le menton d'un air compréhensif.

« D'autre part, j'ai toutes raisons d'avoir confiance en vous — puisque c'est à votre honnêteté que je dois d'avoir fait votre connaissance — et vous ne me paraissez pas rouler sur l'or... Voulez-vous m'aider dans mes travaux de laboratoire ? J'ai maintenant besoin d'un assistant. Autant que ce soit vous qu'un autre... »

Laurent écarquilla les yeux.

« Rassurez-vous, il n'est pas besoin d'une intelligence spéciale...

» Si vous acceptez, je vous mets au courant et vous m'aidez à poursuivre mon travail ; sinon, je vous prierai *instamment* de ne rien révéler de ce que vous avez vu ici. »

Etait-ce une illusion, mais Laurent crut voir une menace dans le regard globuleux du professeur comme il disait cette dernière phrase. Il fut tenté de refuser, peut-être même plus tard aurait-il pu le faire chanter un peu, mais cela pouvait être risqué. D'autre part il n'avait rien à perdre et, s'il disait oui, il aurait toujours la ressource de disparaître au cas où la place ne lui conviendrait pas. Il accepta.

« Je le savais, » dit le professeur, « c'est la raison même. Restez donc déjeuner avec moi, je vous expliquerai tout pendant le repas et nous serons à pied d'œuvre pour cet après-midi. Venez, je vais dire à Georgette de mettre votre couvert. »

***

— « Je me bornerai à quelques explications succinctes touchant les principes, » commença le professeur quand ils furent installés à table. « Ce serait fastidieux pour vous si j'entrais dans les détails. D'ailleurs, le mémoire que je compte présenter d'ici deux mois à l'Académie des Sciences aura plus de cinq cents pages, c'est vous dire l'importance de ma découverte.

» Le principe est celui de la photographie. Vous savez peut-être que les rayons lumineux peuvent impressionner une surface couverte de gélatine et y reproduire, par l'intermédiaire d'un système optique, l'image d'un objet. Vous savez aussi qu'on utilise maintenant couramment en photographie les rayons X qui ne se contentent plus de donner cette image superficielle de l'objet, mais en laissent voir aussi l'intimité. Partant de ces idées de base simplifiées ici à l'extrême pour les mettre

à votre portée, je conçus l'idée d'une reproduction intégrale de la matière, une reproduction de l'objet en volume et en couleur. Pour la couleur c'était facile, le problème était déjà résolu. Mais c'est à la question du volume que je me suis consacré depuis une quinzaine d'années. Il y avait de grandes difficultés physiques pour la conception de l'appareil reproducteur et aussi des problèmes purement chimiques comme celui de la fixation et du traitement de l'image. J'ai poursuivi cette tâche sur le plan théorique jusqu'à voici cinq ans, date à laquelle j'ai pu entrer dans la voie des réalisations. J'ai eu de grosses déceptions en débutant dans le domaine pratique. Mes premières épreuves étaient mal fixées ; elle pâlissaient puis disparaissaient rapidement à la lumière. Plus tard, je réussis des objets qui tinrent plus longtemps, mais le modèle n'était pas toujours fidèlement reproduit et mes tirages restaient mous, sans vigueur. A cette époque, j'ai fait une série de pendules avec leur motif en bronze. Un motif de Barbedienne, c'était difficile ; elle fonctionnaient bien mais elles restaient flasques et le bronze était si mou qu'on pouvait passer le doigt au travers ; ce n'était qu'un demi-succès. Je vous fais grâce de toutes mes tentatives ; j'ai conservé tout ce qui était suffisamment solide, pour illustrer plus tard les diverses étapes de ma recherche. Mais c'étaient les corps dont les masses étaient les plus grandes qui me donnaient toujours le plus de mal. Enfin, un an après, je réussissais une série superbe de revolvers d'ordonnance. Je m'estimai satisfait, le plus dur était fait. »

Laurent, qui n'était pas un théoricien, trouvait que le repas était fort bon. Il le dit et tendit son verre au professeur qui le remplit en reprenant : « Beaucoup se seraient arrêtés à ce stade qui me paraît maintenant bien primitif et se seraient contentés de reproduire de l'or, par exemple. Mais j'avais plus d'ambition et, une fois que ce premier pas fut franchi, je m'attaquai à la reproduction de la matière vivante. »

Laurent voulut émettre un petit sifflement d'admiration, mais il avait la bouche pleine et il ne réussit qu'à postillonner sur la cravate de Sabatier.

« En fait la difficulté était moins grande qu'elle ne pouvait paraître au premier abord. A coup sûr il n'y a pas besoin de connaître la nature intime d'un corps pour réussir à reproduire. C'est ce qui rend la vie possible. »

Laurent cligna de l'œil ; il avait dû sous-estimer le professeur.

— « C'est le coup de la chambre noire, » fit-il.

Sabatier ne releva pas l'allusion.

— « Cependant cela m'a posé d'autres problèmes. J'ai dû notamment mettre au point une prise de vue instantanée pour les êtres vivants. Je fais maintenant du millionième de seconde et c'est très suffisant, mais ça n'a pas été sans tâtonnements. C'est Poussi qui a été mon principal modèle. »

En entendant dire son nom, la chatte noire qui somnolait dans un fauteuil leva la tête.

« En plus des chats trop mous qui étaient incapables de se tenir debout et que j'ai dû détruire, j'ai eu aussi des chats fous qui « fonction-

naient » mal ; ils étaient très bêtes et toujours un peu oppressés. Je n'en ai gardé aucun, ils ne s'entendaient pas avec le prototype. Enfin, comme je vous l'ai dit, j'ai réussi à vaincre cet inconvénient par la rapidité d'exposition, et l'épreuve que vous avez vu disparaître ce matin en m'attendant était bien venue quoique un peu claire ; j'avais simplement oublié de renouveler mon fixateur et elle n'a pas résisté au soleil. »

Ils avaient terminé leur repas et le professeur offrit à son hôte une cigarette de fabrication maison qui ne présentait plus aucun des défauts majeurs de celle qu'il avait voulu fumer la veille. Laurent commençait à se sentir en confiance ; ce professeur était un peu bavard, mais sympathique somme toute, et il paraissait assez calé. C'est d'un cœur léger qu'il le suivit dans son laboratoire, un vaste atelier sans fenêtres construit à l'autre bout du jardin. Ils pénétrèrent d'abord dans un sas et le professeur ferma la première porte avant d'ouvrir l'autre avec une clé différente. Sortant de la lumière du jour Laurent ne vit rien d'abord que les ampoules rouges, diffusant une vague lueur.

— « Attention, j'allume, » dit Sabatier. « Poussi doit être fixée maintenant. »

Il conduisit Laurent à travers un dédale de vastes cuves percées de petits voyants. Ce laboratoire ressemblait à un chai. Au passage, le professeur désigna une grande machine.

« L'appareil reproducteur, » dit-il avec une certaine fierté.

Pinel admira : il n'en avait jamais vu de semblable. Ils étaient arrivés auprès d'un récipient triangulaire par le hublot duquel Sabatier regarda.

« Ah ! Elle est bien noire cette fois-ci ! »

Laurent l'imita et colla son visage contre la vitre. Au fond de la cuve, Poussi déambulait en miaulant.

« Elle a faim, elle n'a pas *l'habitude* de passer l'heure du déjeuner sans manger. »

Il tourna un robinet et ouvrit une soupape.

« Voyez-vous, ce fut un de mes grands problèmes : réaliser un bain dans lequel mon épreuve ne se soit pas asphyxiée ; et je l'ai résolu en inventant un fixateur gazeux respirable. Maintenant, je la lave avec un mélange riche en oxygène. »

L'animal électrisé se trémoussait à l'intérieur. Au bout d'une minute il ouvrit la trappe et la chatte fila près de son panier où une pâtée lui avait été préparée ; elle se mit incontinent à l'ingurgiter.

« Et voilà, » fit le professeur Sabatier non sans emphase, « il ne me reste plus maintenant qu'à reproduire un être humain. »

— « Un être humain? » Laurent n'en croyait pas ses oreilles. « Mais personne ne voudra ! »

— « Pourquoi donc ? Il n'y a aucun danger pour le modèle, l'expérience l'a prouvé. Vous ne vous rendez pas compte de la *puissance* d'un homme qui serait dédoublé ! Ce sera incroyable, mon cher ! Si je voulais, je refuserais du monde... »

*
* *

Le reste de la journée se passa à déplacer et à remplir des cuves ; le travail était épuisant et Laurent comprit pourquoi le professeur avait besoin d'un aide. Le soir, au moment de prendre congé, il voulut parler affaires.

— « Mille francs par jour, cela vous va ? Et vous déjeunerez ici pour ne pas perdre de temps. »

— « J'en aurais préféré cinq mille, » fit Laurent pour essayer son pouvoir.

— « Cinq mille ! » Les yeux du professeur débordèrent de la monture de ses lunettes. « En ce cas je regrette, mais je n'en ai pas les moyens. »

— « Vous avez pourtant autant d'argent que vous voulez avec votre appareil, vous l'avez dit vous-même à midi. »

— « Vous me prenez pour un faux monnayeur. Je suis un homme de science, moi, je ne suis pas un escroc, M. Pinel.

Son ballon d'essai était crevé, il lui faudrait bien se contenter de ce salaire de famine. Le vent avait tourné depuis la veille et il se voyait maintenant tout à fait capable de faire un homme riche.

Il dormit mal. Il rêvait à la phrase du professeur : « Vous ne vous rendez pas compte de la puissance d'un homme qui serait dédoublé ! » Il était cet homme tranquillement au chaud dans son lit, tandis que son « épreuve » travaillait chez le professeur et que l'argent rentrait sans douleur. Mieux encore, son double dévalisait cette villa qu'il avait repérée en banlieue sans oser s'y attaquer, tandis que lui-même restait au café du coin pour se forger un alibi indiscutable. Et puis, si l'autre était pris, il n'aurait qu'à se faire tirer un nouveau portrait. Pourquoi même ne serait-il pas triple, quadruple... Il s'endormit en imaginant les profits qu'il pourrait tirer d'une armée de Laurent Pinel dont il serait le général en chef.

Le lendemain, il aidait à remplir une cuve métallique — la chambre noire, lui avait dit le professeur — avec la gélatine synthétique qui devait recueillir l'image dans sa masse, quand il se proposa timidement pour servir de modèle à la prochaine expérience. L'autre le toisa.

— « Pourquoi pas ? Autant vous que n'importe qui. »

Les préparatifs ne furent terminés qu'une huitaine de jours plus tard. Tout ce temps, il l'avait passé à balancer de l'espoir à la crainte. Il pensa même un moment à s'enfuir, mais la vue des deux Poussi qui fraternisaient agréablement le rassura et il se prit d'amitié pour les chattes noires.

Le professeur avait achevé ses installations nouvelles sans hâte excessive et maintenant, au moment de faire fonctionner son appareillage, il paraissait parfaitement calme. Laurent l'était beaucoup moins et il tremblotait tant qu'il dut s'asseoir avant de pouvoir pénétrer dans l'objectif sphérique ; le professeur lui proposa même de le prendre avec une chaise mais il refusa comme si l'on avait voulu lui bander les yeux. La trappe refermée, il fut dans le noir absolu ; son image symétrique remplissait

toute la surface polie de la sphère de verre optique mais il ne pouvait la voir. La voix du professeur lui parvint assourdie :

— « Attention, vous êtes prêt ? Je compte jusqu'à trois et vous retiendrez votre respiration. Un !... Deux !... Trois !... »

Un éclair de lumière stroboscopique le baigna invisiblement quelques millionnièmes de seconde. Le professeur ouvrit la trappe et Laurent sortit ; il était en sueur.

« Voilà qui est fait ; tout semble s'être bien passé. Vous allez m'aider maintenant à mettre la gélatine dans les révélateurs gazeux. »

Ils débranchèrent les câbles électriques qui liaient la chambre noire à l'objectif et ils effectuèrent l'opération au moyen d'un palan.

Tout était éteint dans le laboratoire sauf les lampes rouges. Ses yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité ; penché contre la vitre de la chambre à gaz, il voyait l'énorme masse gélatineuse fondre doucement tandis que par endroits une forme plus ferme se dessinait. A l'intérieur de la cuve, des ventilateurs faisaient fonction d'agitateurs. Le professeur chuchota : « Vous remarquerez que l'image apparaîtra directement en positif ; au début j'ai bien tiré quelques objets négatifs en noir et blanc, mais depuis que je fais de la couleur... »

— « Le voilà ! » hurla Laurent en voyant le haut du visage apparaître dans la gélatine. Les yeux semblaient déjà vivants. A partir de ce moment, l'image prit corps rapidement aux dépens de son support qui disparaissait à mesure ; on eût dit une sauce qui se liait brusquement. Laurent eut mal au cœur et alla vomir dans le coin de Poussi. Pendant ce temps, le professeur avait déjà évacué le révélateur et en était au fixage. Il jubilait.

— « Venez voir ! Venez voir comme il est réussi, il a déjà l'air bien ferme... venez donc voir comme il est bien contrasté... Hé ! » enchaîna-t-il, « ça va ? »

— « J'espère que c'est bientôt fini. » La voix était ouatée par l'épaisseur de la cuve...

— « Vous entendez, Pinel? » Le professeur exultait. « *Il* demande si c'est bientôt fini. »

Mais Pinel s'était évanoui...

***

Quand il reprit connaissance, *l'autre* était sorti et lui tapotait les joues. Ils se sourirent un peu timidement.

— « Alors, » intervint le professeur, « vous avez eu une petite émotion, hein? On voit que vous n'avez pas l'habitude. Un succès comme cela, il faut l'arroser. Venez tous deux prendre un cognac, ça vous remettra. »

Ils le suivirent dans le petit salon.

« Parfait, tout à fait réussi, » dit-il en tâtant son œuvre.

— « Pardon, » fit Pinel, « moi je suis le prototype, comme vous dites. »

— « Ah ! » fit le professeur. « On s'y tromperait... c'est impeccable. »

Il palpa l'autre.

— « Non, pardon ! » fit Laurent. « C'est *moi* qui suis le modèle. »

Pinel se levait pour protester, mais le professeur les apaisa.

— « Mais bien sûr, voyons, ça veut dire que mon procédé est au point... Vous êtes *tous les deux* le véritable Laurent Pinel. »

Dès ce moment, « les » Laurent eurent le pressentiment que leur vie ne serait pas aussi simple qu' « ils » l'avaient imaginé une semaine auparavant. Cependant, ils quittèrent civilement le professeur qui voulait maintenant se consacrer à la rédaction de son mémoire et à quelques petites expériences secondaires dont il attendait beaucoup. Sur le pas de la porte, il leur serra solennellement la main.

— « Vous serez mes témoins et vous partagerez ma gloire. Je vous ferai savoir quand je présenterai mon mémoire, vous illustrerez ma démonstration. »

Ils se quittèrent sur cette parole d'espoir. Les Pinel étaient tellement troublés qu'ils n'avaient même pas songé à réclamer leur paye de la journée et ils se réfugièrent dans leur chambre meublée pour remettre leurs idées en place. Ils étaient montés séparément pour ne pas attirer l'attention de la concierge.

— « Il faut tirer tout cela au clair. »

Ils étaient maintenant tous les deux seul à seul.

— « Voici ma carte d'identité. »

— « Bonne idée, voici la mienne. »

Il leur fallut se rendre à l'évidence, cartes d'identité et papiers divers contenus par leurs portefeuilles étaient identiques comme l'étaient leurs costumes, comme ils l'étaient eux-mêmes. Il n'y avait donc aucune preuve à tirer de là. Mais les souvenirs... Ils commencèrent leur interrogatoire.

— « Qu'est-ce qu'il y avait dans la serviette du professeur? »

— « Quatre cahiers et des revues scientifiques. A toi : comment s'appelait la petite fille avec qui je jouais à la balle quand j'étais petit? »

— « Denise Dornon. A toi. La couleur de ses yeux? »

— « Bleus... »

Ils continuèrent toute la soirée sur ce ton sans résultat positif et ils étaient tellement énervés qu'ils se couchèrent sans dîner. Le lit était heureusement assez grand pour les contenir tous deux, mais ils se gênèrent horriblement parce qu'*il* avait l'habitude de dormir contre le mur et qu'ils durent se sacrifier à tour de rôle.

C'est là d'ailleurs qu'ils commencèrent à voir qu'ils devraient se faire de nombreuses concessions réciproques s'ils ne voulaient pas mener une vie impossible. Ils étaient l'un et l'autre de bonne foi et, la nuit passée, malgré leur certitude fondamentale, le doute commençait à s'introduire dans leur esprit. *Et si c'était l'autre qui était le vrai?* Ils se retrouvèrent beaucoup plus accommodants et tout prêts à essayer de s'organiser.

Il fallait d'abord parer au plus pressé. Ils se firent un petit déjeuner sur leur lampe à alcool en formant des projets d'avenir. Avant tout il importait, s'ils voulaient vraiment tirer un profit de leur situation, qu'elle fût ignorée de tous, et ils établirent un plan pour ne pas se laisser voir

ensemble. Ils entreraient ou sortiraient de l'immeuble le plus discrètement possible et jamais simultanément. D'autre part ils ne devaient pas se retrouver ensemble à l'extérieur ; un roulement fut même prévu pour celui qui aurait droit au petit restaurant qu'*il* fréquentait auparavant.

Quant au cambriolage projeté, il fallut tirer l'agresseur à la courte paille. Celui que le sort désigna partit de mauvaise grâce et, devant la villa, ne trouva pas plus de courage que par le passé. Il revint sans avoir rien tenté, ce qui donna lieu à une violente dispute.

Ils continuèrent ainsi à vivoter pendant quelques jours, jusqu'au moment où ils furent complètement à sec. Ils décidèrent alors malgré leur répugnance de retourner chez le professeur, autant pour lui demander conseil que pour lui réclamer leur paye du dernier jour. Ils estimaient avoir légalement droit à un double salaire et ils espéraient bien toucher deux mille francs et même peut-être une petite prime supplémentaire. Ce n'était que justice : depuis l'expérience ils mangeaient deux fois plus.

*
* *

Ils se retrouvèrent donc dans le petit salon du professeur. Le premier arrivé était allé ouvrir la porte à l'autre pour éviter un coup de sang à Georgette, et ils s'installaient silencieusement quand ils virent la *chose*. En fait ils l'entendirent d'abord. Derrière la porte qu'ils avaient laissée entrebâillée, un carillon sonna. Ils contrôlèrent machinalement leur bracelet-montre. A ce moment, la porte s'ouvrit un peu plus grande, laissant apparaître en même temps Poussi et la pendule au motif de bronze qui achevait de sonner, ou, plus exactement, *Poussi-pendule*. La chatte noire se traînait en haletant. Seuls sa tête et ses membres étaient libres ; le reste faisait corps avec la masse de la pendule dont le cadran était sur son flanc gauche. Les Pinel se levèrent, horrifiés. Poussi prit peur et, reculant comme une tortue, disparut derrière le battant. Ils entendirent le tic-tac décroître dans le couloir.

— « Alors, » fit jovialement le professeur en entrant, « que devenez-vous? Il s'est passé beaucoup de choses depuis votre départ et je viens de tenter quelques petites expériences complémentaires dont je suis assez fier. J'en suis à faire de l'art, messieurs Pinel, de l'Art avec un grand A. Je voudrais qu'aucune technique photographique ne me reste étrangère et je viens de réussir quelques surimpressions superbes. Qu'en dites-vous? »

Ils n'avaient rien à dire, ils avaient déjà vu. Le professeur exultait.

« J'ai déjà fait un chat-Larousse, un chat-revolver qui n'a malheureusement pas survécu parce que le revolver était trop dur, un chat-gauloise qui me porte mes cigarettes et un chat-pendule. C'est là où mes vieilles pendules flasques m'ont grandement servi. Mais je n'ai pas l'intention de m'arrêter là. Je viens de mettre au point un procédé pour faire des agrandissements et des microphotographies ; puisque vous êtes ici, c'est parfait, l'un de vous me servira de modèle. »

Les Pinel se regardèrent.

— « Mais cela fera des monstres ! »

— « Pourquoi des monstres?... Pas plus que vous ! Ça n'est pas parce qu'ils seront un peu plus grands ou un peu plus petits... C'est ça l'Art, messieurs Laurent Pinel... Vous-mêmes, vous êtes de l'art. »

Ils battirent en retraite en prétendant qu'ils n'étaient pas libres.

« Eh bien, ça ne fait rien, revenez cet après-midi. J'en profiterai pour vous faire quelques petites retouches, il me semble que vous vous tenez un peu voûtés pour votre âge. Je vous arrangerai cela en cours de traitement avant le fixage. »

Ils s'enfuirent chacun de leur côté et se retrouvèrent dans leur chambre une demi-heure plus tard. Ils avaient oublié de réclamer leur dû et ils se le reprochèrent amèrement ensuite.

Le premier arrivé avait reçu de la concierge une lettre de son ancienne banque qu'il avait décachetée. L'autre eut un mouvement d'humeur en arrivant.

— « Tu aurais tout de même pu m'attendre pour ouvrir *mon* courrier. »

Ils lurent ensemble : « *Monsieur, nous vous informons que la location de votre coffre est arrivée à expiration le* 15 *courant. Si vous ne désirez pas la renouveler, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir déposer votre clé à notre agence T. Q. Veuillez agréer...* »

L'un d'eux partit pour vérifier le contenu du coffre tandis que l'autre restait à flâner dans le quartier. Arrivé à la banque, Laurent se fit pointer et descendit à la salle des coffres ; comme il l'avait pensé, le sien était vide. Il le refermait quand il entendit quelqu'un descendre ; c'était le caissier qui vint fouiller dans un coffre voisin. Laurent sentit un sang plus généreux circuler dans ses veines. Il saisit le cendrier à pied qui se trouvait à portée de sa main et l'abattit sur le crâne chauve du manipulateur.

En sortant, les poches bourrées de liasses, il rendit ses clés au contrôle. Puisqu'il avait eu la bêtise de se faire pointer en entrant, aucun alibi n'était plus possible et il ne restait plus qu'à fuir. Il eut un moment l'idée de tenter sa chance seul, mais l'instinct grégaire était trop fort et il rentra. Pinel n'était pas encore là. Il arriva plusieurs heures plus tard avec un journal ; c'était déjà en manchettes : « *Nouveau hold-up dans une banque. L'agresseur, un Arménien, est identifié. Arrêté aussitôt, il a été reconnu par la victime. Le gangster a réussi à dissimuler avant son arrestation les deux millions dont il s'était emparé.* » Laurent poussa un soupir de soulagement et mit l'autre au courant : ils étaient riches ; on ne les soupçonnerait jamais.

Ils bavardèrent longuement le soir dans leur lit en faisant des projets d'avenir. Ce fut leur première détente. Ils avaient l'intention d'être très prudents et furent d'accord pour ne pas dépenser trop à la fois, les numéros des billets étant sûrement connus. Cependant, *il* rêvait depuis longtemps de revenir quelques jours dans le petit patelin de la côte normande où, enfant, *il* avait passé de nombreuses vacances. Ils déci-

dèrent qu'ils pouvaient bien se payer maintenant cette petite fantaisie : ce serait un repos mérité après les émotions de ces deux dernières semaines.

*
* *

Le lendemain matin, ils étaient en train de se chamailler pour savoir qui se raserait le premier quand la concierge glissa un pneu sous la porte. C'était de Sabatier, daté d'une heure plus tôt.

« *Chers messieurs,* » lurent-ils, « *je vous ai attendus vainement hier tout l'après-midi et j'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux. En désespoir de cause et pour ne pas perdre de temps — vous savez que je présente bientôt mon mémoire à l'Académie — j'ai dû reprendre Poussi comme modèle. L'agrandissement est encore dans la gélatine, mais il paraît superbe ; c'est toutefois plus long que pour les autres tirages et je ne peux pas le terminer avant deux heures. Cependant l'épreuve est considérable et je ne suis pas sûr de pouvoir la conserver sans danger ; aussi je vous serais reconnaissant de bien vouloir passer au reçu de ce mot. Vous me servirez de témoins pour mon mémoire et je n'aurai pas besoin de faire le fixage. Je vous attends dans mon laboratoire, vous n'aurez qu'à frapper. Bien à vous. D. Sabatier.* »

Les Pinel se regardèrent et n'eurent pas besoin de parler pour savoir qu'ils n'iraient pas. Ils avaient gardé une trop mauvaise impression de leur dernière visite.

Ce n'est que le soir, dans le train, en ouvrant le journal, qu'ils apprirent la nouvelle, chacun dans son compartiment respectif. Un titre en première page : « *Mort étrange d'un savant* » attira leur attention et ils lurent l'article.

« *Aujourd'hui même, en fin de matinée, la police était alertée par Georgette Bournet, gouvernante chez le professeur Daniel Sabatier, qui disait avoir entendu des hurlements et des bruits de lutte dans le laboratoire de celui-ci. Arrivés sur les lieux, les agents durent enfoncer la porte qui était fermée de l'intérieur. Un spectacle d'horreur les attendait : le corps du professeur affreusement mutilé baignait dans une mare de sang ; son bras gauche avait été sectionné net au ras de l'articulation, mais il n'a pu être retrouvé malgré les recherches qui se poursuivent encore à l'heure où nous mettons sous presse. Partout, se voyaient les témoignages évidents d'une lutte terrible : un grand appareil en verre avait été brisé et les morceaux en jonchaient le sol, des cuves qui devaient servir à la victime pour ses expériences étaient renversées bien que leur poids fût considérable. La chatte favorite du professeur, qui ne le quittait pas jusque dans son laboratoire, avait disparu.*

On se perd en conjectures sur les mobiles de ce terrible forfait et sur les moyens employés par l'agresseur. Le professeur était agrégé de sciences et parfaitement estimé dans son milieu où il laisse le souvenir d'un homme tranquille et un peu effacé. Il avait passé la nuit dans son laboratoire et n'en était sorti le matin que pour charger sa gouvernante de poster un pneumatique, commission dont elle s'était ponctuellement

acquittée. Georgette Bournet ne se souvient malheureusement pas du destinataire de la lettre. Celui-ci est instamment prié de se faire connaître d'urgence, car il est possible que son témoignage puisse éclaircir cette sanglante énigme.

Les Pinel n'eurent pas besoin de beaucoup d'imagination pour reconstituer la scène. Pendant que Sabatier les attendait, l'agrandissement de Poussi avait fini de se révéler ; peut-être même, par inexpérience ou par curiosité, avait-il donné trop de force à son tirage. Toujours est-il que, d'une façon ou d'une autre, la bête était sortie de la chambre à gaz et avait dû se jeter sur le professeur. L'épreuve devait être vigoureuse et considérablement agrandie, et il n'avait été qu'un jouet entre ses griffes et ses crocs comme une quelconque souris ; elle lui avait dévoré un bras avant de l'abandonner pour faire un sort au Poussi-prototype et aux diverses surimpressions qui devaient se trouver dans le laboratoire. Mais l'animal n'avait pas eu le temps de finir le professeur : comme celui-ci l'avait écrit, il n'avait pas l'intention d'en faire un tirage durable et la chatte monstrueuse avait disparu avant l'arrivée de la police.

Evidemment, il n'était pas question de témoigner de ce qu'ils savaient à l'enquête. On les prendrait pour des fous et on aurait vite fait de les mettre en cabane. Ils n'avaient d'ailleurs pas intérêt à se signaler à l'attention des autorités.

Ils étaient tout de même un peu mélancoliques à leur descente de train ; malgré tous ses défauts et un égoïsme certain, ce Sabatier était tout de même en un sens leur demi-père, et ils décidèrent de porter un brassard noir en mémoire de ce deuil dont ils étaient à moitié frappés.

***

C'est quelques jours plus tard, en quête de ses souvenirs d'enfance, qu'il rencontra Denise Dornon, le grand amour de ses jeunes années. Elle le reconnut avec joie et il eut une envie brusque de la saisir dans ses bras ; mais il sut résister à cette tentation, craignant de brusquer les choses. Ils passèrent une soirée charmante à parler du bon vieux temps et elle se laissa gentiment conter fleurette. En la quittant, il se sentit différent et comme supérieur à l'autre Pinel : il avait enfin un *secret*...

Dans l'espoir de revoir Denise, il se rendit le lendemain matin à l'endroit où il l'avait rencontrée. Elle était déjà là, dans les bras d'un homme dont l'allure ne lui était pas étrangère. En s'approchant un peu, il arriva à temps pour la voir embrasser *l'autre*.

. . . .

Le cadavre fut découvert sur un chemin isolé. On l'identifia comme étant celui d'un certain Laurent Pinel, Parisien en villégiature. Le crâne avait été fracassé. La vieille bouteille cassée, retrouvée près du corps, était bien l'arme du crime, mais les empreintes que la police y releva n'étaient autres que celles du défunt. Information fut ouverte contre X.

Recommencement

(*Heirs apparent*)

par ROBERT ABERNATHY

Les évocations dramatiques des résultats d'une future guerre mondiale sont fréquentes dans la S.-F. de type « réaliste » (voir par exemple « Le Jeu du Silence » *dans notre numéro* 11). *Robert Abernathy, auteur de* « L'axolotl » (*n°* 13), *nous donne ici, dans ce genre, un récit fort différent de ce dernier. Son originalité est d'étudier la situation plus particulièrement* du point de vue russe (*à noter qu'il a un diplôme de doctorat dans l'étude des langues slaves*). *A juger sans arrière-pensée, il a distingué un point commun évident entre les systèmes sociaux de l'U.R.S.S. et des U.S.A. : tous deux représentent des cultures de technocrates opposées au mode de vie nomade.* Mais si ces cultures se détruisent dans une guerre fratricide, les nomades peuvent revenir. *D'où cette vision de l'avenir, qui nous touche bien plus que la propagande des deux camps. Une guerre entre civilisés modernes, qu'ils soient communistes ou capitalistes, est une guerre civile, qui ne profitera à personne : telle est la démonstration que nous donne Robert Abernathy avec une rigueur impressionnante.*



RAMPANT avec précaution, Bogomazov se dirigeait vers le haut de la pente. Au-dessus de sa tête l'herbe haute des steppes, le « *kovyl* » agitait ses aigrettes dans le vent frais. Il frissonna.

Tout à coup le vent amena de nouveau l'odeur de la fumée de bois et ses narines frémirent comme celles d'un animal en chasse. Avec une brusque insouciance, il se redressa de toute sa hauteur et fixa intensément les prairies qui descendaient vers le fleuve.

Au loin, en bas, blotties près de la rive, parmi des arbres clairsemés, il y avait un groupe de huttes neuves au toit de chaume, grossièrement construites. Les yeux aiguisés par la faim de Bogomazov aperçurent vite l'enclos qui renfermait quelques têtes de bétail, les poulaillers qui annonçaient de la volaille, ainsi que les taches brunes des champs labourés. Le vagabond se lécha les lèvres et sa main, presque d'elle-même, déboutonna l'étui qui pendait sur sa hanche et en sortit le revolver.

Mais il contint son envie de foncer en avant ; il se replongea dans l'herbe et ses regards de tacticien firent le tour du paysage, étudiant les points d'approche, cherchant des silhouettes humaines, des signes de garde ou d'alerte. Il n'en vit aucun, mais ne bougea pas encore ;

seule l'habitude d'une extrême prudence l'avait gardé en vie si longtemps et lui avait permis de parcourir plus d'un millier de kilomètres à travers ce chaos qui avait été la Russie.

Bientôt deux petites silhouettes sortirent de l'une des huttes, se dirigèrent sans se presser vers les poulaillers, s'y affairèrent un moment, puis s'en retournèrent. Bogomazov se détendit ; il était presque certain à présent de n'avoir pas été vu. Enfin il obéit à son estomac qui criait famine et se remit à avancer — mais de biais, pour tirer avantage des accidents de terrain — en direction du village.

Ce personnage étrange et furtif, Nikolai Nikolaïevitch Bogomazov, était autrefois colonel dans l'Armée Rouge et héros de l'Union Soviétique ; à présent, c'était un loqueteux à demi nu, le visage dissimulé par une barbe en désordre, les cheveux maladroitement taillés au-dessus du front pour les empêcher de revenir dans les yeux. Ses chaussures étaient tombées en pièces il y avait longtemps et, pour les remplacer, les haillons qu'il avait attachés autour de ses pieds s'étaient usés, le laissant pieds nus ; il ne savait pas comment fabriquer des chaussures d'écorce, à la manière paysanne. Ses pantalons militaires tombaient en loques autour de ses jambes maigres. La chemise kaki déchirée qu'il portait était de fabrication américaine, trophée de la grande offensive d'il y avait deux ans, qui avait emporté les armées russes à travers l'Europe et jusqu'en Afrique... Ç'avait été la grande époque : avant l'amère découverte que ce ne serait jamais suffisant pour battre les armées occidentales ; après la destruction des grandes villes et des usines, naturellement, mais avant que les vrais bombardements aient commencé...

Bogomazov continuait à ramper, l'eau à la bouche, pensant aux poulets.

Il était assez près de son but pour entendre les piaillements de la volaille satisfaite et se demandait comment s'y prendre avec la haie de joncs tressés qui l'entourait, lorsqu'une voix derrière lui cria brusquement : « Oho ! »

Le chasseur instinctivement roula de côté, son revolver à la main ; il vit alors que l'homme qui avait crié se trouvait à quelques mètres de distance et reculait nerveusement vers les proches masures : un personnage crasseux, au large visage couvert de barbe ; ce qui était le plus important, il n'avait pas d'arme. Bogomazov prit une rapide décision ; remettant son revolver dans son étui, il se dressa sur ses pieds et cria sèchement : « Halte ! »

L'autre se figea sous ce ton de commandement et fixa d'un air maussade l'épouvantail armé qui se trouvait devant lui. Plus loin une porte claqua et un bruit de pas hâtifs se rapprocha. Bogomazov regarda sans frémir arriver une demi-douzaine d'autres hommes et de garçonnets qui s'arrêtèrent à côté du premier homme, comme s'il se tenait sur une ligne invisible. Deux d'entre eux portaient des carabines, mais l'intrus solitaire ne recula pas. Ce n'était pas la première fois qu'il jouait tout sur un coup de bluff. Et ceux-ci n'étaient que de simples paysans.

— « Quel est cet endroit? » questionna-t-il du même ton bref et autoritaire.

— « Novoselye, » lui répondit un homme avec hésitation. « La Nouvelle Colonie. »

— « Je m'en aperçois. Qui est responsable ici ? »

— « Attendez une minute, » grogna le gros homme barbu qui l'avait repéré. « Et si vous nous disiez qui vous êtes et ce que vous voulez? » Il se balançait d'un pied sur l'autre, tandis que les yeux froids de l'étranger le transperçaient, mais réussit à garder un air de méfiance à demi assuré.

— « Mon nom n'importe pas pour l'instant, » répondit lentement Bogomazov. « Ce qui compte c'est que je suis un Communiste. »

Il sentit et vit le raidissement, la subite hausse de tension, le regard craintif qui apparaissait dans la vingtaine d'yeux qui la dévisageaient ; et, extérieurement, Bogomazov était frais, détendu, mais intérieurement il se sentait comme un ressort bandé. Sa main se rapprocha discrètement de la crosse du revolver.

C'était une affaire de vie ou de mort. Il connaissait personnellement trop de cas de Communistes battus, assassinés, lynchés par ceux qui auraient dû suivre leurs ordres, durant la tempête de folie et de désespoir qui avait suivi les grands désastres, cette tempête qui durait toujours... Bogomazov avait été trop habile pour être pris, de même qu'il avait été assez intelligent pour comprendre à temps — lorsque trois mois auparavant la faillite totale de l'autorité civile avait commencé à atteindre l'autorité militaire — que dans le Nord où il se trouvait alors, l'hiver nordique qui arrivait allait achever ce que les bombardements avaient commencé. Un millier de kilomètres d'étapes depuis le sud s'étendaient derrière lui, depuis les régions où les tempêtes de neige s'abattraient bientôt pour recouvrir les reliques noircies de la Vieille et de la Nouvelle Russie ; où la Moskowa faisait un nouveau marécage de l'immense dépression qui avait été l'emplacement de Moscou ; où quelques arbres, un immeuble solitaire, se dressaient encore sur la plaine autrefois dominée par la vaste Novgorod, et l'encore plus vaste Leningrad.

L'homme à la barbe dit prudemment : « Que veux-tu de nous... Camarade? »

Le souffle de Bogomazov s'échappa en un imperceptible soupir. Il dit brièvement : « Y a-t-il des Communistes parmi vous? »

— « Non, Camarade. »

— « Alors qui est responsable? »

Ils se regardèrent les uns les autres avec malaise. L'orateur avala sa salive et bégaya : « C'est... c'est l'Américain. »

Bogomazov eut beaucoup de mal à se contenir. Il demanda à l'orateur en fronçant les sourcils : « Tu as bien dit... *amerikanets?* »

— « *Da, tovaritch.* »

Bogomazov inspira profondément et fit deux pas vers eux. « Très bien. Mène-moi à cet Américain... immédiatement ! »

Les paysans hésitèrent un moment, puis s'apprêtèrent à obéir. Tandis que Bogomazov traversait le village aux maisons éparses, il était conscient de la présence des deux porteurs de fusils qui l'encadraient comme une garde d'honneur ou une escorte de prisonnier. Il laissa déboutonné son étui à revolver. Du seuil des huttes quelques femmes et enfants les guettaient : un murmure volait de chaumière en chaumière : « *Kommunist prishól...* »

Ils s'arrêtèrent devant une baraque, grossièrement construite comme les autres maisons de planches assemblées à la main. De l'intérieur parvenaient des chocs métalliques rythmés, et lorsque Bogomazov pénétra hardiment par la porte ouverte une bouffée d'air brûlant le frappa. Une forge de pierre flamboyait et un homme s'en détourna, sans chemise et en sueur, son marteau encore levé au-dessus d'une enclume improvisée.

Comme le forgeron se redressait, s'essuyant le front, Bogomazov vit du premier coup d'œil que c'était bien un Américain ou tout au moins un Occidental ; il en avait les traits typiques — et haïs — le long visage osseux, le nez proéminent comme le bec de quelque oiseau de proie, la silhouette sèche et dégingandée. Le mot russe « *amerikanets* » ne veut pas seulement dire « Américain », mais c'est aussi un terme d'argot : « l'homme qui fait tout marcher » ; et l'esprit de Bogomazov fut traversé par l'idée que ces paysans avaient peut-être appliqué l'expression comme un titre fantaisiste à quelque chef énergique surgi d'entre eux-mêmes... mais non : l'homme qui se tenait devant lui était réellement l'un de leurs ennemis.

Calmement Bogomazov sortit son revolver et le braqua. Il dit : « Vous êtes en état d'arrestation au nom du Gouvernement Soviétique. »

L'autre fixa le curieux personnage débraillé avec une bizarre grimace, comme s'il ne savait s'il devait rire ou pleurer. Le revolver décrivit un arc de cercle menaçant ; le marteau tomba des doigts ouverts, frappant avec un bruit sourd le sol de terre.

Bogomazov sentait plutôt qu'il ne voyait la douloureuse incertitude des hommes armés qui se tenaient sur le seuil ; il ne tourna pas la tête. « Gardez vos mains en vue, » ordonna-t-il. « Restez là. » L'homme obéit soigneusement ; il comprenait évidemment le russe.

— « Et maintenant, » dit le Communiste, « expliquez-vous. Quelle sorte d'infiltration avez-vous pratiquée ici? »

L'Américain cligna des yeux vers lui, gardant son expression ambiguë. Il dit paisiblement, s'exprimant couramment, bien qu'avec un fort accent : « Au moment où l'on m'a si brutalement interrompu, j'essayais de transformer une partie d'affût de canon en un soc de charrue. Nous avons fait les semailles d'automne avec des charrues en bois de l'ancien temps ; quelques socs de fer rendront les semailles de printemps beaucoup plus faciles et profitables, et nous pourrons même labourer un peu plus de terrain cet automne. »

— « Cessez de répondre à côté ! Je vous ai demandé... Attendez. » Avec l'intuition que le moment psychologique était venu, Bogomazov fit un geste brusque vers les hommes qui se tenaient sur le seuil. « Vous pouvez partir. Je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous. »

Ils traînèrent leurs pieds, manipulèrent leurs fusils, et enfin disparurent.

L'Américain grimaça un sourire. « Vous savez vous y prendre avec ces gens, n'est-ce pas?... Mais j'aimerais bien que vous cessiez de braquer ce revolver maintenant. Vous n'allez pas m'abattre, en tout cas pas avant de m'avoir interrogé, et je ne vous le conseillerais pas. Je ne suis pas un très bon forgeron, je l'admets, mais je suis le seul être ici qui s'y connaisse en agriculture... à moins que vous-même ne soyez un « *agronóm* » égaré. »

Le Russe abaissa son revolver et en caressa la crosse de l'autre main, le visage dénué d'expression. « Allez-y, » dit-il. « Je commence à voir. Vous êtes un spécialiste qui s'est servi de son savoir pour obtenir un poste de commandement. »

L'autre soupira. « Vous pouvez dire cela, ou vous pouvez dire que j'ai été désigné. Le noyau originel de cette communauté fut deux canons légers... abandonnés après que toutes les munitions aient été utilisées dans le maquis contre les « *razbóiniki* ». Ce groupe se trouvait donc désarmé ; je les ai persuadés de se diriger vers le sud, car ils risquaient de mourir de faim dès la venue de l'hiver, et de chercher des terres vierges à défricher. En ce qui me concerne, je travaillais pour le Ministère de l'Agriculture américain ; mes connaissances de l'utilisation des tracteurs ne servent pas à grand-chose pour l'instant, mais une partie du reste peut encore s'appliquer. J'ai compris assez vite — après avoir marché tout seul depuis mon atterrissage forcé très de Tula — que mes chances de survivre seul, en tant qu'étranger, seraient pratiquement nulles... Mon nom, à propos, est Leroy Smith — Smith signifie « *kuznéts* » (1), mais je n'aurais jamais pensé que je remonterais un jour à mon ancêtre, » ajouta-t-il avec un sourire vers la forge rougeoyante.

— « Continue, Smitt, » dit Bogomazov, caressant toujours son revolver. « Qu'as-tu réalisé? »

L'Américain lui lança un regard perplexe. « Eh bien... ces gens ne sont pas un lot très choisi. La moitié environ étaient manœuvres d'usine — des prolétaires, vous savez — qui ont dû tout apprendre. Les autres étaient principalement des ouvriers agricoles inférieurs — assez bons pour recevoir les ordres du contremaître, mais complètement perdus dès qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. Voilà donc où j'en suis. » Il regarda le Russe d'un air méditatif. « Et vous, en tant que survivant solitaire, vous devez avoir des talents que Novoselye peut utiliser. Nous devrions pouvoir arriver à un accord. »

---

(1) Autrement dit : « forgeron ».

— « Moi, » répondit nettement Bogomazov, « je suis un Communiste. »

Les yeux de Smith se rétrécirent. « Oh ! oh !. » murmura-t-il à voix basse. « J'aurais dû m'en douter... la façon dont il est entré, la façon... »

— « Il n'y aura pas d'accord. Comme technicien, vous êtes utile. Vous continuerez à être utile. Vous vous souviendrez que vous servez l'Etat Soviétique ; toute irrégularité, toute activité de destruction ou de sabotages, seront punies par *moi.* » Il leva son revolver.

L'Américain dit avec lassitude : « Ne réalisez-vous donc pas que l'Etat Soviétique, le Parti Communiste, la guerre... tout cela est fini, terminé, « *kaput* »? Et l'Amérique également, je suppose... Aux dernières nouvelles tout notre triangle industriel n'était qu'un immense brasier radioactif, et Washington faisait partie de la baie de Chesapeake (1). Ici nous sommes une poignée de survivants essayant de continuer à survivre. »

— « La guerre n'est pas finie. Pensiez-vous que vous alliez pouvoir déclencher une guerre et dire pouce lorsque vous en auriez par-dessus la tête? »

— « Nous ne l'avons pas déclenchée. »

A la lueur de la forge les yeux de Bogomazov eurent un éclat semblable à celui que jetait l'arme qu'il tenait.

— « Vous autres capitalistes avez commis votre erreur fondamentale à cause de votre sordide matérialisme. Vous avez cru que vous pourriez détruire le Communisme en détruisant le capital, la richesse, l'industrie et la puissance militaire dont nous avons fait la base de l'Union Soviétique. Vous n'avez pas réalisé que notre vrai capital a toujours été... nous-mêmes, les Communistes. C'est pourquoi nous allons hériter de la terre, maintenant que votre guerre a anéanti l'ancien monde ! »

Smith le regardait parler avec une sorte de fascination stupéfiée, puis, le charme se rompant, il sourit faiblement. « Avant de vous disposer à hériter de la terre, il vous faudra vous préoccuper de passer l'hiver. »

— « Naturellement ! » aboya Bogomazov. Il recula jusqu'au seuil, et appela : « Vous, là-bas ! Revenez. » Il désigna l'un des paysans armés. « Tu monteras la garde pour veiller à ce que cet étranger ne s'échappe ni ne commette aucun acte de sabotage, comme d'abîmer des outils. Tu n'écouteras rien de ce qu'il pourra te dire. Tant qu'il se conduira convenablement, tu le laisseras absolument seul, compris? »

L'homme hocha vigoureusement la tête. « Oui, Camarade. »

— « Je vais inspecter la colonie. Toi, Smitt, continue à fabriquer des socs, et fais-le bien ! »

***

L'hiver se rapprochait inexorablement. Des vents glacés soufflaient de la steppe, pas les terribles vents des toundras nordiques, mais ils vous gelaient tout de même ; et, durant les journées calmes, la fumée qui

(1) Un peu comme si on disait : « Londres fait partie de la Manche! »

sortait des cabanes s'élevait très haut dans l'air pur et froid, trahissant l'emplacement du village aux maraudeurs possibles.

Il n'y avait rien à y faire, mais il y avait beaucoup de travail en perspective. La forge était occupée presque tous les jours, et sur la lisière de Novoselye des marteaux résonnaient, là où l'on construisait de nouvelles maisons pour accueillir le surcroît de population de la colonie. Il aurait été bon d'avoir une palissade, également ; mais dans cette plaine dénuée d'arbres il fallait s'éloigner dangereusement pour trouver du bois de charpente utilisable.

Bogomazov, accomplissant l'une de ses rondes fréquentes autour du village, en compagnie d'Ivanov, son camarade communiste silencieux, au dévouement de chien, qui était arrivé quelques semaines après lui, s'arrêta pour surveiller la construction. Smith l'Américain mettait la main à la pâte — pour l'instant il s'était arrêté afin de montrer à un ancien employé citadin comment se servir d'un marteau sans recourber de précieux clous.

Bogomazov le regarda une minute, en silence, puis appela : « Smitt ! »

L'Américain regarda autour de lui, se redressa et se dirigea vers eux sans hâte. « Qu'y a-t-il maintenant? »

— « Je t'ai cherché. Quelques bêtes sont malades ; personne ne semble savoir si c'est sérieux. T'y connais-tu en médecine vétérinaire? »

— « J'ai appris un peu de médecine du bétail... j'ai été élevé dans une ferme. Je vais aller les voir tout de suite. »

— « Bon. » Regardant l'autre tourner les talons, Bogomazov ressentit une surprise désagréable bien que familière, en se rendant compte à quel point lui et les membres de la colonie en étaient venus à se reposer sur cet étranger. Sans cesse, pour des cas plus ou moins urgents demandant des connaissances spéciales, le seul qui savait que faire — ou le seul qui se proposait d'essayer quelque chose — avait été l'inévitable Smith.

Il y avait une explication à cela, naturellement ; d'après certaines allusions de Smith à sa vie en Amérique avant la guerre, Bogomazov avait compris qu'il avait travaillé, à un moment ou à un autre, dans une variété remarquable de « spécialités », allant d'un lieu à un autre et d'un travail à un autre, sur le chaotique marché du travail capitaliste, d'une manière qui n'aurait jamais été tolérée dans le système économique si bien organisé de l'Union Soviétique... Il en résultait qu'il semblait avoir fait un peu de tout et en savoir plus qu'un peu sur tout.

Et Bogomazov n'ignorait pas que, derrière son dos, les villageois parlaient de l'étranger comme du « Camarade Spécialiste » — lui donnant bien à tort le titre d'honneur de « *tovaritch* », bien qu'il ne fût même pas un citoyen soviétique, encore moins un membre du Parti...

Ces pensées lui rappelèrent quelque chose et il cria : « Attends ! Autre chose, quand tu auras le temps... On m'a dit que le poêle de la cabane du Citoyen Vrachov ne tire pas. »

Smith se retourna en souriant. « Tout va bien. La femme de Vrachov s'est déjà plainte à moi à ce sujet, et j'ai arrangé le tuyau. »

Bogomazov se raidit. « Elle n'aurait pas dû venir à toi. Elle aurait dû m'en parler d'abord. »

Le sourire de l'Américain s'évanouit. « Oh !... la discipline, hein? »

— « La discipline est essentielle, » dit catégoriquement Bogomazov. Ivanov, près de lui, hocha la tête avec solennité.

— « Je suppose que oui. » Smith les regardait pensivement. « Je suis obligé d'admettre que vous avez accompli certaines choses dont j'aurais sans doute été incapable... comme de répartir l'espace habitable et d'instaurer un système de rationnement pour faire vivre le village pendant l'hiver et de le faire appliquer. »

— « Tu n'aurais pu réaliser ces choses parce que tu n'es pas un Communiste, » affirma Bogomazov avec énergie. « Tu es habitué aux « impossibilités » d'une société à l'agonie ; mais nous savons de source certaine que l'Histoire est de notre côté. Il n'existe rien qu'un vrai Bolchevik ne puisse accomplir ! »

Ivanov hocha de nouveau la tête.

— « L'Histoire, » dit Smith d'un ton réfléchi, « a la réputation de changer de camps. Je me demande si même un Bolchevik... Mais dans le cas de la cheminée de la femme de Vrachov votre discipline semble plutôt dérisoire. »

Le Russe fit visiblement un effort sur lui-même. « Assez ! » dit-il sèchement. « Tu dois aller voir le bétail. »

Smith haussa légèrement les épaules et tourna les talons. « Okay, » dit-il. « *Volya vasha*... vous êtes le patron. »

***

Un jeune garçon descendit au galop la rue du village, ses pieds claquant sur le sol gelé. « *Razbóiniki!* » hurlait-il. « *Razbo-o-oiniki!* »

Au cri redouté — « Les brigands ! » — les habitants se déversèrent hors de leurs demeures, comme des abeilles d'une ruche menacée, quelques-uns brandissant des haches, des faux, même des morceaux de bois. Pas de fusils — l'un des premiers actes de Bogomazov après avoir restauré l'autorité soviétique à Novoselye avait été de rassembler toutes les armes à feu, collection dépareillée de marques russes et étrangères, et de les entreposer en sûreté dans une cabane solide sous la protection du seul cadenas du village.

Pour faire empirer les choses, le bétail enfermé, affolé par le tumulte, se mit à mugir. Ce bruit allait traverser le fleuve et aiguiserait les appétits des « *razbóiniki* ». Les gens de Novoselye tremblaient, se rappelant tous les récits de villages dévastés et brûlés, leurs habitants chassés ou massacrés, se rappelant aussi leurs propres rencontres avec de telles troupes de maraudeurs — vestiges d'unités révoltées de l'armée, bandits échappés des villes en ruines, survivants de tribus asiatiques — racaille armée arrivant de Dieu savait où, « *iz-zá granítsy* », d'au-delà des frontières même...

Ces « *razbóiniki* »-là étaient évidemment nombreux, et non moins évidemment, ils arrivaient. Une centaine d'hommes environ, la moitié à cheval, étaient en vue, et à l'horizon, au-delà du fleuve, ceux qui avaient la vue perçante virent des fourgons probablement tirés par des bœufs. Les ennemis étaient bien organisés, ce n'étaient pas simplement d'occasionnels maraudeurs. Les habitants de Novoselye étreignaient leurs armes improvisées — vaguement, craintivement décidés à combattre, mais se sentant en même temps comme des moutons devant le boucher. Un jeune ex-ouvrier d'usine, pataud, gémit tout haut : « *Bozhe moi,* si seulement nous avions encore les mitrailleuses... »

Bogomazov apparut alors, descendant la rue à grandes enjambées, distribuant des ordres à droite et à gauche tout en avançant, des ordres qui firent courir les villageois et les rassemblèrent en une ligne de défense approximative. Il jurait amèrement, tout en luttant avec le cadenas gelé de la cabane où les fusils avaient été entreposés ; il l'ouvrit et, avec Ivanov, se mit à courir le long de la ligne, distribuant les armes, et ordonnant de ne pas s'en servir avant son signal.

Les « *razbóiniki* » à cheval approchaient au pas, en une inégale ligne d'escarmouche, traversant la glace.

Smith se tenait debout et regardait, tenant ses mains pour les réchauffer — il n'avait pas de mitaines — dans les poches de la vieille veste dépenaillée qu'il portait encore. Comme Bogomazov passait en hâte devant lui, portant un fusil muni d'un viseur télescopique, Smith remarqua : « J'étais un assez bon tireur... »

— « Tiens-toi hors du chemin ! » aboya le Communiste. Il se laissa tomber à quatre pattes, rampa sur la pente au-delà de la rangée de maisons et resta étendu, regardant fixement devant lui. Derrière la ligne, Ivanov se hâtait de place en place, répétant les ordres : « Ne tirez pas encore, et lorsque vous le ferez, visez les chevaux à la tête. Ils ont moins de chevaux que d'hommes ; et si l'ennemi peut être persuadé que la première ligne est trop dangereuse, il n'y aura bientôt plus de première ligne... »

Le bruit sourd des sabots se rapprochait, clair dans le silence environnant. Alors le fusil de Bogomazov claqua et le cheval de tête se cabra, désarçonnant son cavalier ; la glace s'effondra sous ses pattes de derrière et il se mit à barboter. Les fusils commencèrent à cracher tout le long de la rangée de maisons tandis que Bogomazov reculait en rampant. Les cavaliers se dispersèrent sur la glace, trottant et se couchant sur leurs selles en rendant les coups de fusil. Les balles ricochaient en sifflant à travers le village, enlevant des éclats aux murs et aux toits.

Quelques-uns des « *razbóiniki* » s'affairaient à traîner leurs camarades blessés ou embourbés et leurs montures en arrière vers la rive, mais sur la droite une poignée de cavaliers se lança en un téméraire galop à travers la glace crissante, se dirigeant avec détermination vers la berge qui dominait le village. Bogomazov, le fusil brandi, courut dans cette

direction, rassemblant quelques-uns des défenseurs de la ligne de feu et hurlant aux autres : « Ne tirez que sur ceux qui s'approchent ! Economisez vos cartouches ! »

Les « *razbóiniki* » atteignirent la rive et se rabattirent sur le flanc de Novoselye, poussant des cris de victoire et entraînant leurs chevaux en une course sauvage. Ils se dirigeaient vers l'enclos, espérant en abattre la palissade pour en chasser le bétail ; mais au moment où ils allaient atteindre leur but, les balles se mirent à siffler autour d'eux. L'un des hommes jaillit de sa selle et tomba en roulant sur le sol gelé, et un cheval s'étala tête en avant, démontant son cavalier. Les nerfs des autres flanchèrent, ils tournèrent bride et s'enfuirent.

Bogomazov s'avança, braquant son revolver, pour voir les blessés. L'homme qui avait été atteint était déjà mort. Bogomazov tira deux fois avec une froide précision, achevant d'abord le cheval qui haletait, le poumon traversé, puis le cavalier qui gisait assommé, au-dessous.

Il dit à ses hommes : « Ils peuvent revenir à l'attaque. Nous allons établir des tours de garde. »

Mais les « *razbóiniki* » avaient leur compte. Après une heure anxieuse passée à surveiller leurs mouvements de l'autre côté du fleuve, les villageois s'aperçurent que l'ennemi, à cheval, à pied, ainsi que les fourgons, s'était rassemblé en ordre de marche et s'en retournait vers le sud. Les habitants de Novoselye se mirent à rire et à pleurer de soulagement et s'embrassèrent les uns les autres ; quelqu'un se mit à exécuter une danse à claquettes improvisée dans la rue.

Bogomazov pénétra dans la demeure à une seule pièce, noire de suie, qui, parce qu'il l'occupait, était appelée ! *nachál'naya izbá* », la « première hutte ». Il aspira avec gratitude l'air chaud et confiné, commençant à retirer ses mitainese et sa veste matelassée. Puis il s'arrêta court en apercevant Smith qui se réchauffait les mains près du poêle, un fusil accroché à l'épaule. « Où as-tu pris cela ? »

L'Américain sourit. « Un membre du prolétariat s'est trouvé en proie à la fatigue du combat environ dix secondes après le début du tir, aussi l'ai-je remplacé. »

Bogomazov hésita imperceptiblement, puis tendit la main. « Donne-le-moi. »

Lentement Smith décrocha l'arme et la tendit. Bogomazov la déchargea, glissa les cartouches dans sa poche, ouvrit la porte de l'isba et appela un garçon qui passait. « Ici. Tu es responsable de la remise de ce fusil au camarade Ivanov. »

Le gamin étreignit le fusil, jetant un regard d'adoration vers Bogomazov. « Oui, camarade Général ! »

Bogomazov allait parler, mais il se contrôla et referma la porte.

— « Ainsi, vous allez remettre les fusils sous clef. »

— « Naturellement. Ivanov est en train de s'en occuper. »

L'Américain haussa un sourcil d'un air sardonique. « Dans la Consti-

tution de mon pays il y a, ou il y avait, une clause protégeant le droit du peuple à garder et porter des armes. »

— « La Constitution soviétique ne contient aucune clause de ce genre. »

— « Aujourd'hui, pourtant, nous aurions pu être envahis et massacrés si l'ennemi s'était approché moins ouvertement et n'avait pas été aperçu assez tôt pour que vous sortiez les armes. »

Bogomazov se laissa tomber avec lassitude sur un banc près du feu et commença à dérouler les loques qui lui servaient de jambières. Il dit lourdement : « *Mr.* Smitt, vous n'êtes ni un Russe ni un Communiste, et vous ne connaissez pas ces gens comme moi. Vous feriez mieux de me laisser à moi le soin de l'administration et de vous consacrer à ces questions dans lesquelles vous êtes expert... Où en est votre travail avec la radio? »

Smith secoua la tête avec impatience. « Rien... je ne puis capter aucun signal, peut-être parce qu'il n'y en a aucun... Mais la question des fusils est secondaire. Le principal est... qu'allons-nous faire maintenant? »

Le Russe le regarda d'un air interrogateur. « Que veux-tu dire? »

— « Je suis entré ici pour vous parler parce que l'attaque d'aujourd'hui a confirmé un soupçon né en moi depuis quelque temps, depuis même que les premiers bandits sont passés par ici en Novembre... Avez-vous remarqué l'organisation que semblaient avoir ces « *razbóiniki* »? Ils étaient assez bien disciplinés ; ils attaquaient à partir d'un camp mobile, avec des fourgons qui emmenaient sans aucun doute leurs femmes et leurs enfants, et avec du bétail. La population de tout leur camp doit être deux ou trois fois celle de Novoselye. »

— « Et alors? Nous les avons battus. Tu as vu qu'ils allaient vers le sud ; l'hiver est trop rude pour eux, tandis que nous resterons confortablement installés dans nos maisons, tant que l'ordre sera maintenu et les rations économisées. »

— « Mais ils seront de retour au printemps. »

— « Peut-être. Dans ce cas, nous serons plus forts à ce moment. »

— « Jusqu'à quel point? Il nous reste très peu de munitions, et avant la moisson du printemps il y aura de la sous-alimentation. »

— « Les maraudeurs ont les mêmes ennuis. A Lipy, à cinquante kilomètres d'ici seulement, il y a un homme qui sait fabriquer de la poudre. »

— « Je pourrais fabriquer de la poudre, s'il ne s'agissait que de cela... mais que je sois damné si je sais où trouver du soufre... Vous êtes à côté de la question. Les signes d'organisation que nous avons vus indiquent que ces gens, d'où qu'ils arrivent primitivement, ont réussi à adopter un mode de vie nomade... une existence vagabonde. Il est hors de doute qu'ils seront de nouveau sur nous au printemps prochain. »

Bogomazov haussa les épaules avec impatience. « Bon, il y a des dangers. Je ne les perds pas de vue. Tu ferais mieux de t'occuper sérieusement d'essayer d'établir une liaison par radio. »

L'Américain dit avec chaleur. « Vous êtes toujours aveugle sur ce que ces événements signifient ! Vous... Eh bien, avant cette guerre certains de nos historiens occidentaux « bourgeois » — naturellement vous n'avez pas dû lire leurs ouvrages — ont vu l'histoire de l'humanité comme une longue lutte entre deux conceptions de vie radicalement différentes, les deux principaux fleuves de l'évolution sociale : la Civilisation et la Vie Nomade. La Civilisation est un mode de vie basé sur l'agriculture — principalement la culture des céréales — sur des endroits fixes d'habitation, sur des cadres sociaux relativement stables dont la forme la plus élevée est l'Etat. Le Nomadisme, d'autre part, a comme fondements économiques non pas les champs, mais les troupeaux ; géographiquement, il ne se fixe pas en colonies, villages, villes, cités, mais est en perpétuelle migration de pâturage en pâturage ; socialement, sa forme typique de civilisation la plus élevée n'est pas l'Etat, mais la horde.

» Depuis qu'on a commencé à écrire l'Histoire, la limite entre la Civilisation et le Nomadisme a oscillé d'avant en arrière, ou réciproquement, suivant que l'un ou l'autre prenait de l'avantage ; mais en général, durant la période historique moderne — qui est en réalité une très petite partie de tout le passé de l'humanité — la Civilisation a gardé l'offensive. La dernière grande invasion du monde nomade s'est produite au XIIe siècle... les conquêtes mongoles, qui ont déferlé à travers cette région même et ont amené cette période appelée par vos historiens celle du Joug Tartare. Au XVIIIe siècle, la contre-attaque de la Civilisation a eu tant de succès que l'historien Gibbon — un autre bourgeois que vous n'avez probablement pas lu — pouvait se réjouir de ce que « le canon et les fortifications » aient à jamais garanti l'Europe contre de telles invasions. Il semblait que le Nomadisme fût condamné et dût disparaître à jamais... Mais la Civilisation a fini par inventer les moyens de se détruire elle-même : des armes d'une terrible efficacité contre les installations fixes dont dépend la vie civilisée, mais de peu de conséquence pour les nomades sans attache.

Si vous minimisez le danger représenté par ces pillards, c'est que vous croyez vivre encore dans un monde qui vient de mourir de mort violente. Nous n'avons plus la Civilisation pour nous soutenir ; nous sommes livrés à nous-mêmes ! »

Bogomazov l'avait écouté les yeux à demi fermés, en attisant le feu. « Alors tu penses que la Civilisation est finie ? »

— « Non ! Mais je pense que ce qu'il en reste devra reculer et se regrouper. Vous et nous, les Américains et les Russes... nous avons livré notre bataille pour le contrôle de la Civilisation et, ce faisant, nous l'avons presque détruite ; mais dans les deux camps nous étions et sommes dans celui de la Civilisation. C'est ce qui compte maintenant... Qu'est notre situation ici ? D'après les rares liaisons que nous avons, il y a un certain nombre d'autres établissements comme celui-ci du haut en bas du fleuve, des semences dispersées essayant de s'enraciner à nouveau. De l'est, vers la Caspienne, il n'y a absolument aucune nouvelle, et vers

l'ouest, en Ukraine, les rapports ne parlent de rien d'autre que de bandes errantes... les maladies répandues par avions dans ces contrées y interdisent toute culture du sol pendant plusieurs années encore.

» Au printemps, les « *razbóiniki* » nous attaqueront de nouveau... et peut-être dans l'intervalle leurs groupes fragmentaires se seront-ils unis en hordes plus importantes et plus redoutables. Ayant redécouvert la technique de la vie nomade, ils seront en train de se répandre dans le vide créé par les convulsions internes du monde civilisé, comme le firent les Huns lors de la chute de l'Empire Romain... Je pense que nous n'avons rien d'autre à faire qu'à émigrer vers l'ouest dès que la moisson du printemps sera levée. Cette région ne peut plus longtemps appartenir à la civilisation ; d'abord parce qu'elle a été trop dévastée, et ensuite parce que ce n'est qu'une plaine immense, terrain naturel des nomades. La plaine Eurasienne s'étend par l'Europe Septentrionale jusqu'à l'Allemagne et la France ; nous devrions nous diriger vers le sud pour y chercher une situation géographique plus favorable. Il serait possible de s'établir en Crimée, mais il paraît que la radioactivité y est très mauvaise ; soit les Balkans, soit l'Italie, avec leurs montagnes, devraient sans doute être notre dernier but. »

Bogomazov se redressa sur son siège, fixant durement Smith. Il fronçait les sourcils. « Tu veux dire... que la Russie doit être abandonnée aux « *razbóiniki* »? »

— « Exactement. Le résultat sera le même, dans tous les cas. Je suggère que nous sauvions nos existences tant que nous en avons encore le temps. »

Les yeux du Communiste se rétrécirent, avec une lueur bizarre ; il resta immobile et silencieux durant un moment, puis il eut un éclat de rire amusé. « Tu veux faire une conférence à un Marxiste sur l'Histoire ! Je connais l'Histoire. Sais-tu que nous nous trouvons dans la région même où se sont déroulés les événements racontés dans le « *Conte de l'hôte d'Igor* » ; la région même où le Prince Dmitri Donskoi a défait la Horde d'Or? Et tu me dis de battre en retraite devant une poignée de bandits ! Sais-tu... »

— « Je ne vois pas ce que les gloires passées de la Sainte Russie ont à voir avec le Marxisme ou avec le salut de la civilisation, » interrompit sèchement Smith.

L'autre se dressa sur ses pieds, se balançant comme un ours en fureur, et fixa son regard brûlant sur la silhouette efflanquée de l'Américain. Il cria : « Tiens-toi tranquille, avant que je... »

La porte s'ouvrit brusquement, laissant pénétrer une bouffée d'air glacial, et Ivanov apparut sur le seuil, haletant. Il souffla : « Camarade Bogomazov ! Il y a deux fusils qui manquent ! »

En un éclair, Bogomazov redevint lui-même ; il prit sa veste. « Deux? Je vais enquêter, et quiconque cherche à cacher... »

— « Excuse-moi, Camarade Bogomazov, mais c'est pire que cela.

Vasya et Mishka-la-Grenouille — c'est-à-dire les citoyens Rudin et Bagryanov — sont partis avec les fusils. »

— « Les jeunes imbéciles... » Bogomazov se précipita dehors, enfilant toujours son manteau. Smith le suivit plus lentement ; lorsqu'il le rejoignit, le Communiste se trouvait au centre d'un groupe de villageois, interrogeant furieusement une vieille femme, enveloppée dans un fichu, qui pleurait amèrement.

— « Où sont-ils partis? Quelle direction? » demanda Bogomazov.

La vieille femme, mère de l'un des jeunes gens manquant, reniflait en répétant : « *Ushlí v razbóiniki*... Ils ont rejoint les brigands... »

Le Communiste lui tourna le dos avec dégoût, ses poings serrés pendant impuissants à ses côtés. Smith dit d'une voix neutre : « Vous ne les rattraperez jamais maintenant. Vous voyez là l'effet d'une autre arme de l'arsenal du Nomadisme. »

— « Au nom du diable, de quoi parles-tu? »

— « Guerre psychologique. Ces jeunes gaillards, se trouvant avec des fusils en mains et l'aventure au cœur, ont déserté la Civilisation et ses règles ennuyeuses pour une existence d'allure plus romanesque. »

Bogomazov grogna furieusement. « Ineptie idéologique ! Les Russes se sont toujours sauvés pour rejoindre les brigands. C'est dans leur nature. »

— « Exactement. Comme les gamins de mon pays se dirigeaient vers l'Ouest dans l'espoir de devenir cow-boys. Je me demande ce qui se passe dans l'Ouest américain maintenant... Les hommes ont toujours eu tendance à se rebeller contre les contraintes de la vie civilisée et à garder la nostalgie de la vie libre et pittoresque des nomades ; et lorsque les contraintes se relâchent, ils déguerpissent. »

— « Nous pouvons nous en tirer sans ces deux-là. Et quant à toi... » Bogomazov fixa durement l'Américain et s'exprima d'un ton emphatique. « Tu ne feras part de tes opinions à personne d'autre... compris? » Sans attendre de réponse, il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la « *nachál'naya izbá* ».

Smith le suivit d'un regard sombre, sachant qu'il était inutile de continuer à discuter. La décision était prise — de rester et de combattre ici.

***

Le printemps arriva, avec la débâcle tumultueuse du fleuve, et le débordement des eaux transforma la prairie en une étendue de boue ; puis la verdure repoussa partout sur les vastes plaines ondulées et, de façon moins dense, sur les champs si péniblement défrichés et ensemencés l'automne précédent.

Le printemps revint en même temps que de sombres pressentiments, croissant avec l'espoir que le retour de la végétation fait naître chez tous les vivants. Smith avait gardé ses idées pour lui ; mais les habitants de

Novoselye chuchotaient entre eux. Ceux qui avaient été citadins n'éprouvaient qu'une crainte vague et indéterminée des grands espaces balayés par les vents, du silence, des bruits nocturnes produits par les oiseaux et les créatures aquatiques le long de la rive marécageuse du fleuve ; mais les paysans voyaient leurs histoires immémoriales, surgies des profondeurs d'une tradition aussi ancienne que l'humanité, prendre une signification nouvelle et effrayante. Sur leurs têtes étaient venues puis s'en étaient allées la servitude, l'émancipation, de nouveau la servitude sous le nom de collectivisation, et finalement l'engloutissement apocalyptique du monde des villes, auquel ils n'avaient jamais entièrement accordé leur confiance... et ils se rappelaient d'autres choses.

Ils savaient que dans les anciens temps les vertes ondulations au-delà du fleuve avaient été le bord du monde, la steppe tartare, d'où les khans avaient surgi pour voir les princes russes s'humilier et payer leur tribut devant les bannières à queue de cheval. Les ouvrages grandioses, à demi terminés, du cinquième Plan Quinquennal n'étaient maintenant que des débris épars, et ils se mettaient à penser que peut-être c'était de nouveau la steppe Tartare. Ils se rappelaient les antiques malheurs des Slaves, les complaintes chantées dans les premières chroniques russes. Ils parlaient sombrement de la Horde de Mamai, qui dans le langage russe est passée à l'état de proverbe ; et des « *obry* », dont le nom signifie « ogres », mais qui, historiqument, étaient les Avars nomades qui emmenèrent leur bétail humain jusqu'au cœur même de l'Europe...

Lorsque les Communistes ne les surveillaient pas, ils étudiaient les présages dans le vol des oiseaux migrateurs et les cris des animaux nocturnes. D'une façon ou d'une autre, tous ces présages étaient mauvais.

Il y avait des raisons d'alarme plus tangibles. Il arrivait des nouvelles de colonies plus bas sur le fleuve, pillées et dévastées par des bandes errantes, dont le nombre et la férocité s'augmentaient de récit en récit. Bogomazov réussissait à supprimer ou à minimiser la plupart de ces rapports, mais pas tous, et il ne put empêcher les villageois, un bel après-midi, d'apercevoir des traînées de fumée dans le ciel vers le sud...

Bogomazov sentait la lente montée de peur superstitieuse autour de lui et il parcourait le village, le fidèle Ivanov à ses talons, grondant, rabrouant, exhortant, tout ceci sans grand effet ; combattre les terreurs des villageois, c'était comme de lutter contre une chose amorphe dans un cauchemar. Autrefois, un administrateur local aurait pu saisir son téléphone et évoquer une impressionnante caravane d'officiels du Parti dans des automobiles étincelantes, avec des uniformes, des médailles, et des manières qui auraient laissé les rustres, durant de nombreuses semaines, incapables de dire autre chose que « Oui, Camarade ». Ou bien, il aurait pu désigner les avions ronronnant dans le ciel comme des signes visibles de l'omnipotence de l'Etat Soviétique. Mais à présent il n'y avait plus de téléphone, et tout ce qui volait c'était les oiseaux migrateurs, se dirigeant vers le nord, jour après jour, comme s'ils fuyaient quelque chose de terrifiant au sud.

— « Nous sommes livrés à nous-mêmes à présent, » songeait Bogomazov, puis il jura en se souvenant que l'Américain l'avait dit.

⁂

La fin survint brusquement.

Smith était sorti avec une demi-douzaine de paysans pour voir la future moisson. Tout à coup, en levant les yeux, ils aperçurent de l'autre côté d'un champ étroit un petit groupe de cavaliers, pas plus nombreux qu'eux, qui les surveillaient, paisiblement installés sur leurs poneys à poils rudes. Comment avaient-ils fait pour arriver ainsi sans être vus ni entendus? Mystère. C'était comme si le monde s'était transformé en un univers magique où tout était possible et où des bandes armées jaillissaient de la terre elle-même.

Ces guetteurs portaient un bizarre assemblage d'armes anciennes et modernes ; certains avaient des fusils, mais des sabres de cavalerie pendaient contre leurs cuisses, et certains portaient des lances dont les pointes de fer battu brillaient au soleil.

Les deux partis restèrent immobiles à se dévisager mutuellement durant une ou deux minutes comme des étrangers venus de mondes différents. Puis les intrus tournèrent bride sans hâte et disparurent au trot derrière une colline.

— « Venez ! » dit calmement Smith, et ils rentrèrent en courant au village.

Bogomazov, le visage impassible, apprit que le danger était de nouveau sur eux. Il sortit sa clef, ouvrit la porte cadenassée de la cabane... et resta figé d'épouvante, car la cabane était vide. Quelqu'un avait employé les loisirs de l'hiver à creuser un tunnel sous l'un des murs et avait enlevé tous les fusils.

— « Qui a fait cela? » rugit le Communiste aux villageois rassemblés.

— « Pas moi, Camarade... »

— « Ce n'était pas moi, Camarade... »

Les visages des paysans revêtaient uniformément l'expression fautive de méchants enfants pris sur le fait.

— « Très bien ! » dit amèrement Bogomazov. « Vous avez tous trempé dedans. Vous avez volé les fusils, et vous les avez cachés, dans la paille, sous le plancher, peu importe. Mais maintenant, rapportez-les... vous entendez? »

Ils s'agitèrent d'un air gêné, mais ne se disposèrent pas à obéir.

— « Apparemment, » dit une voix sardonique, « la Constitution Soviétique a été amendée. »

— « Toi ! C'est toi qui étais derrière ce vol? »

— « Certainement pas, » dit Smith. « Ils n'ont pas assez confiance en moi non plus... ils ont une vague notion que je suis quelqu'un de votre espèce, l'un des chefs qu'ils haïssent mais dont ils ne savaient se passer. »

Il se retourna, et dit, sans élever la voix, aux hommes les plus proches : « Vous avez pris les fusils pour assurer votre protection... Si vous avez l'intention de les utiliser dans ce but, c'est le moment, le gros de la troupe des « *razbóiniki* » ne doit pas se trouver loin derrière le groupe d'éclaireurs que nous avons vu. Avez-vous l'intention de vous défendre, vous-mêmes, ainsi que les maisons que vous avez bâties et les champs que vous avez labourés? »

Il y eut des murmures, puis les villageois commencèrent à se disperser par groupes de deux et de trois. Ils ressortirent bientôt des huttes, portant maladroitement les fusils manquants.

Une heure anxieuse s'écoula jusqu'à ce que l'ennemi se montrât de nouveau, mais durant une bonne partie de cette heure ils entendirent le grincement lugubre de chariots roulant dans la steppe, dissimulés par les ondulations du sol. C'était un son désincarné, sans origine, semblant venir de nulle part et de partout.

Les hommes de Novoselye se réunirent en groupes et attendirent, mal à l'aise, manipulant leurs armes avec indécision. Bogomazov avait repris le commandement, donnant des ordres çà et là, mettant le village en position de défense ; ils lui obéissaient, mais à contrecœur, avec sur le visage une expression de bétail conduit à l'abattoir.

A un certain moment, il n'y avait encore pas d'autre signe de la présence de l'ennemi que le craquement des roues invisibles. L'instant d'après, une douzaine de cavaliers se dessinèrent sur l'horizon, puis disparurent dans l'océan vert de la pente herbue qui descendait vers les champs, suivis d'autres et d'autres encore, jusqu'à ce que — à des yeux clignotant de panique — toute la colline semblât glisser en une avalanche d'hommes et de chevaux.

— « Du calme ! » aboya Bogomazov. « Ne tirez pas encore... »

Brusquement, un homme laissa tomber son fusil et se détourna, en sanglotant, pour fuir ; c'était Ivanov, l'autre Communiste. Bogomazov le rejoignit en deux longues enjambées et le frappa violemment de la crosse de son revolver.

— « Debout et retourne à ton poste ! » cria-t-il, et il frappa de nouveau le visage hébété et sanglant.

Mais les villageois avaient déjà commencé à déguerpir le long de la rue, emportés par une vague de terreur qui menaçait de devenir une déroute complète.

Smith, surgissant au milieu d'eux de toute sa hauteur, cria d'une voix retentissante : « *Ne laissez pas tomber vos fusils!* Nous allons nous regrouper sur la place ! »

Il se dressa soudain à côté de Bogomazov et le saisit brutalement par le bras, le traînant, étourdi par la fureur et le désappointement, à la suite de la foule en retraite. « Venez ! Si nous pouvons garder les hommes réunis durant quelques minutes, peut-être arriverons-nous à les rallier. »

Les « *razbóiniki* » arrivaient au petit trot à travers le terrain cultivé, foulant sans pitié la moisson nouvelle. De l'autre bout de la rue un cri

s'éleva : « Les voilà par ici ! » et presque en même temps quelqu'un hurla et désigna l'autre côté du fleuve, où une troisième troupe était en vue, comme si elle avait été postée là pour rendre toute fuite impossible.

Tandis que les envahisseurs, brides et sabots claquant, pénétraient par les deux extrémités dans Novoselye, ses habitants valides se rassemblaient sur la place ; ceux qui étreignaient encore leurs armes, et ceux qui n'en tenaient plus avaient la même expression d'attente désespérée.

Les « *razbóiniki* » s'approchèrent prudemment. Leur chef, un homme trapu, basané, au large visage de Kalmouk, s'avança ; il arrêta son cheval et baissa un regard sans expression sur les habitants de Novoselye. Il dit d'une voix forte, en un russe maladroit : « Nous... nous ne voulons pas vous tuer. Vous abandonnez... Nous brûlons village, partez. Soyons en paix. » Il répéta : « Paix ! » attendant leur réponse avec un air presque bienveillant, tout en jouant avec la bretelle de son fusil — c'était son bien le plus précieux, un fusil allemand qui pouvait atteindre son but à mille mètres, et il n'avait pas l'intention de gaspiller les quelques cartouches qui lui restaient en un combat corps à corps. Un vieux sabre se balançait dans son fourreau à son côté.

Smith fit quelques pas en avant, et dit lentement et distinctement : « Nous aussi désirons la paix, entre votre peuple et le nôtre. Pourquoi combattre et gâcher des vies, quand il en reste si peu après la grande guerre. Vous êtes des voyageurs, nous cultivons la terre — seulement une petite partie — aussi il y a de la place pour nous deux. »

Il fixait l'impassible visage asiatique, guettant sa réponse. Le chef des « *razbóiniki* » réalisait-il que les villageois ne combattraient pas, que — tout au moins en ce qui concernait cet avant-poste — la résistance de la Civilisation touchait à sa fin?

— « Village... mauvais, » déclara le Kalmouk, avec des gestes inutiles. « Bâtir maisons, labourer terre... ensuite, boum ! Pas bon... » Il abandonna et, à demi tourné sur sa selle, fit signe à un jeune homme aux traits slaves. Ce dernier avança de deux pas et dit en russe avec aisance :

— « Le « *vozhd'* » veut dire qu'il est dangereux de vivre dans les villes. Si les gens vivent dans les villes, tôt ou tard les bombardiers américains arrivent, beaucoup sont tués et d'autres horriblement brûlés, avec les entrailles qui tournent en eau ; la mort souffle même à travers les steppes, et tue les animaux et les hommes... Nous ne pouvons vous permettre de vivre dans un tel danger. Aussi allons-nous brûler cette ville, et en échange de la faveur que nous vous faisons nous ne prendrons que la moitié de votre bétail, et les munitions que vous pouvez avoir convenant aux fusils que nous possédcns ; pour le reste, vous pouvez garder vos armes et vos biens transportables et aller librement où vous voulez. Quiconque désire nous rejoindre est le bienvenu. »

— « Vos conditions sont trop dures, » dit Smith fermement. « Et vous... »

Il fut interrompu. Bogomazov, pâle et décidé, le poussa de côté et

s'écria d'un ton de commandement : « Cet homme est un traître à la mère patrie ! Citoyens, suivez-moi ! »

Le revolver dans sa main claqua, mais au même moment le jeune orateur s'était couché sur le dos de son cheval. Simultanément, le chef Kalmouk se pencha hors de sa selle, et son sabre s'abattit en un éclair silencieux.

Les villageois d'un côté, les pillards de l'autre, contemplèrent immobiles l'homme abattu. Smith se pencha au-dessus de lui, presque sous les pattes nerveuses du poney du Kalmouk.

Bogomazov fit un immense effort pour se soulever, sans y parvenir. Ses yeux regardaient vaguement l'Américain ; il avait une expression d'incrédulité.

Il s'efforça de parler, le sang l'étouffait. Smith se pencha encore, et il lui sembla entendre les derniers mots du mourant, prononcés avec cette expression d'étonnement stupéfié : « *Même un Bolchevik...* »

L'orateur nomade poussa son cheval en avant, le visage empourpré, et cria farouchement : « Y a-t-il d'autres dissidents ? »

Smith se redressa et leur fit face. Le jeu était perdu et l'ennemi le savait maintenant, mais il devait encore essayer sa dernière carte. Il dit d'une voix étranglée : « Vous vous trompez. Les bombardiers américains ne reviendront plus. »

— « Comment pouvez-vous le savoir? »

— « Parce que je suis moi-même Américain. »

Il y eut un silence de mort, dans lequel Smith entendit clairement le bruit d'une gâchette de carabine. Les yeux bridés du Kalmouk se fixèrent sur lui, impénétrables. Puis l'homme sourit sous sa moustache pendante et il dit quelque chose, une suite rapide de syllabes asiatiques.

— « Le « *vozhd'* » dit : C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Pour lui vous semblez n'être qu'un homme comme les autres. »

— « Mais... » commença Smith.

— « Mais... nous ne courons pas de risques. Nous brûlons le village dans une demi-heure ; vous avez ce temps pour rassembler vos biens. Ceux qui veulent venir avec nous le montreront en se rassemblant dans le champ de l'autre côté. « *Kryshka* »... c'est tout ! »

Smith laissa ses mains retomber à ses côtés. Quelques-uns des villageois avaient déjà commencé à se diriger vers le lieu de réunion indiqué.

*
* *

A quelque distance de là, dans la steppe, s'élevait un « *kurgán* », ancien tertre funéraire bâti par quelque peuplade oubliée, maintenant recouvert d'herbe. Les civilisations, les guerres et les désastres avaient passé à côté de lui et il n'avait pas bougé. C'était le point le plus élevé à de nombreux kilomètres alentour. De son sommet, Smith contemplait les cendres rougeoyantes de la Nouvelle Colonie.

Tout autour s'étendait la plaine, immense et assombrie sous le cré-

puscule de printemps. Il faudrait des milliers de kilomètres, des mois de marche épuisante, avant d'atteindre un endroit présentant une sécurité relative et une possibilité de tout recommencer. Le temps et l'espace — un jour l'homme les avait conquis, mais à présent l'homme était un animal rare dans un monde où le temps et l'espace le raillaient. Smith se posait la question : seraient-ils reconquis lui vivant, ou durant la vie de ses petits-enfants? Bogomazov avait eu de la chance en un sens ; sa formation lui avait permis de refuser de croire ce qu'il savait pourtant être vrai, aussi n'avait-il jamais été obligé de reconnaître la signification de ce qui s'était produit... où l'avait-il été à la fin?

A l'ouest, l'horizon était vide, ou tout au moins ses yeux ne pouvaient-ils plus apercevoir contre le soleil couchant les points noirs de la horde en marche. La moitié environ des villageois déracinés étaient partis avec elle — a quelques exceptions près, c'étaient ceux qui venaient primitivement des cités, des usines ; les paysans restaient. Ils étaient campés maintenant tout autour du tertre.

Derrière Smith, une voix demanda plaintivement : « Camarade Américain... qu'allons-nous faire ? Quelques-uns d'entre-nous pensent que nous devrions aller au sud, vers... »

— « Ne m'ennuyez pas maintenant ! » dit Smith rudement ; puis comme l'homme reculait, interloqué : « Demain... Nous verrons, demain. »

Le bruit des pas en retraite se perdit sur la pente couverte d'herbe. En bas, près du fleuve, mouraient les dernières étincelles. Quelque part au loin, s'éleva dans la steppe un cri lugubre que Smith ne connaissait pas — peut-être le hurlement d'un loup. A l'Ouest, la lumière s'évanouit, et la nuit tombante ramena les ténèbres qui s'étaient levées des plaines illimitées de l'Asie.



Tu seras sorcier !

(*The Accountant*)

par ROBERT SHECKLEY

Peu d'écrivains de S. F. ont conquis aussi rapidement la notoriété de Robert Sheckley. Il y a quelques années, il n'était qu'un auteur prometteur et impublié, que « Fantasy and Science Fiction » *encouragea en faisant paraître ses premières nouvelles. Depuis, son nom est apparu régulièrement dans presque toutes les revues du genre, dans de nombreuses anthologies, ainsi que dans de grands magazines populaires ; il a obtenu récemment une consécration en voyant publié un recueil de ses nouvelles :* « Untouched by human hands ». *Les raisons de ce succès apparaissent pleinement à lire ses histoires : elles portent à la fois la marque de l'originalité et celle de la diversité. Leurs thèmes sont dramatiques ou humoristiques, ils se rattachent à la « science-fiction » ou au fantastique, mais ils ont une sorte de marque de fabrique qui les distingue du tout-venant. Vous en avez eu déjà un exemple — dans notre numéro 4 — avec* « Désirs de roi », *fantaisie à propos des voyages dans le temps. En voici un autre, avec une petite nouvelle qui est une parodie des histoires de sorcellerie.*

A noter que le nom de « Dee » n'est pas une invention de l'auteur, car il a existé jadis un fameux alchimiste écossais, nommé John Dee. Ce personnage étrange, qui pratiquait la magie, la sorcellerie et la divination (selon la légende, il voyait l'avenir dans un miroir noir), eut aussi des idées très modernes pour son époque : par exemple, il imagina à l'avance les fuseaux horaires et certaines de ses propositions pour la navigation, comme la route du grand cercle, dénotent une science mathématique inattendue.



Mr. Dee était installé dans son grand fauteuil, sa ceinture desserrée, les journaux du soir éparpillés autour de lui. Il fumait sa pipe paisiblement, conscient de ce que le monde offrait de merveilleux. Le jour même il avait vendu deux amulettes et un philtre ; sa femme, dont il entendait le remue-ménage dans la cuisine, était occupée à préparer un délicieux repas ; et sa pipe tirait de façon satisfaisante. Avec un soupir de béatitude, Mr. Dee bâilla et s'étira.

Morton, son fils, qui était âgé de neuf ans, pénétra à ce moment-là en hâte dans le salon. Il était chargé de livres.

— « Comment a marché l'école aujourd'hui? » demanda Mr. Dee.

— « Bien. » L'enfant avait ralenti son allure, mais continuait de se diriger vers sa chambre.

— « Qu'est-ce que tu as là? » s'enquit Mr. Dee, en désignant du doigt la pile de livres que portait son fils.

— « Oh ! rien... D'autres manuels de comptabilité, simplement, » répondit Morton sans regarder son père, et il disparut précipitamment dans sa chambre.

Mr. Dee hocha la tête. Le Diable savait où le gamin avait été pêcher cette idée de devenir comptable... Comptable ! Morton avait beau être bon en calcul, il faudrait qu'il oublie cette absurdité. Un plus grand destin l'attendait.

On sonna à la porte d'entrée. Mr. Dee resserra sa ceinture, rentra vivement sa chemise dans son pantalon et alla ouvrir. C'était Miss Greeb, l'institutrice de son fils.

— « Entrez, Miss Greeb, » dit-il. « Vous prendrez bien quelque chose? »

— « Je n'en ai pas le temps, » répondit Miss Greeb. Debout sur le seuil, elle se tenait les poings sur les hanches. Avec ses cheveux gris en bataille, son visage maigre au nez pointu et ses yeux rouges et perçants, elle avait absolument l'air d'une sorcière. Et ceci n'avait rien d'étonnant, car elle en était *réellement* une.

« Je suis venue vous parler au sujet de votre fils, » poursuivit-elle.

Mrs. Dee surgit de la cuisine sur ces entrefaites, s'essuyant les mains à son tablier. Elle dit avec anxiété :

— « J'espère qu'il n'a rien fait de mal? »

Miss Greeb eut un reniflement de mauvais présage.

— « Les examens annuels ont eu lieu aujourd'hui. Votre fils a échoué misérablement. »

— « Oh ! mon Diable, » dit Mrs. Dee. « Ce doit être à cause du printemps. Sans doute... »

— « Le printemps n'a rien à y faire, » interrompit sèchement Miss Greeb. « La semaine dernière, j'avais donné comme leçon la première partie des Fabuleux Sortilèges de Cordus. Vous savez à quel point ils peuvent être *faciles*. Eh bien, il n'en a pas appris un seul. »

— « Hmm, » dit succinctement Mr. Dee.

— « En Sciences Naturelles, il n'a pas la moindre idée de ce que sont les herbes magiques de base. Pas la moindre. »

— « C'est inimaginable, » reconnut Mr. Dee.

Miss Greeb ricana aigrement. « Il a également oublié tout l'Alphabet Secret qu'il avait appris l'année dernière. Il a oublié la Formule de Conjuration, les noms des quatre-vingt-dix-neuf démons inférieurs du Troisième Cercle Infernal, et le peu qu'il savait de la Géographie de l'Enfer Principal. Et qui pis est, il *refuse* tout bonnement d'apprendre ses leçons. »

Mr. et Mrs. Dee se regardèrent en silence. Le cas était vraiment

sérieux. Il était permis à un enfant, dans une certaine mesure, d'être inattentif. C'était même là une tendance qu'il ne fallait pas décourager, car elle était la marque d'un esprit libre. Mais cet enfant *devait* nécessairement étudier les notions essentielles, s'il voulait un jour devenir un sorcier digne de ce nom.

« Je vous le dis bel et bien, » ajouta Miss Greeb, « si nous étions aux temps jadis, je l'aurais recalé sans regrets. Mais notre profession se fait si rare... »

Mr. Dee hocha tristement la tête. La sorcellerie n'avait pas cessé son déclin régulier au cours des siècles. Les vieilles familles s'étaient éteintes ; leurs derniers membres avaient été enlevés par les forces démoniaques, ou s'étaient consacrés aux carrières scientifiques. Et le public inconstant ne prêtait plus la moindre parcelle d'intérêt aux charmes et aux enchantements des anciens jours.

Désormais, il ne restait plus qu'une poignée de fidèles dispersés à posséder le Vieux Savoir. Il était conservé, enseigné en des endroits tels que l'école privée de Miss Greeb pour les enfants de sorciers. C'était un héritage, un dépôt sacré.

— « C'est cette absurde histoire de comptabilité, » reprit Miss Greeb. « Je ne sais d'où lui vient pareille idée. » Elle lança à Mr. Dee un coup d'œil accusateur. « Et je me demande pourquoi elle n'a pas été étouffée dans l'œuf. »

Mr. Dee sentit le rouge de la honte lui monter aux joues.

« Mais tout ce que je sais, » continuait Miss Greeb, « c'est que tant qu'il aura *cette chose* en tête, il sera incapable de s'intéresser à la Thaumaturgie. »

Mr. Dee baissa le nez. C'était sa faute. Il n'aurait jamais dû apporter à la maison ce jouet reproduisant une machine à calculer. Et en voyant Morton s'amuser à aligner les colonnes de « Doit » et « Avoir » sur un registre, il aurait fallu qu'il brûlât celui-ci.

Mais comment aurait-il pu deviner que cette marotte prendrait les proportions d'une véritable obsession?

Mrs. Dee lissa son tablier et dit :

— « Vous avez toute notre confiance, Miss Greeb, vous le savez. Que suggérez-vous? »

—« J'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire, » répondit Miss Greeb. « La seule alternative, maintenant, est d'évoquer Boarbas, le Démon des Enfants. Mais ceci, naturellement, vous regarde. »

— « Oh ! je ne pense pas que ce soit si grave, » dit rapidement Mr. Dee. « Evoquer Boarbas est une mesure des plus sérieuses. »

— « Comme je viens de le dire, ceci vous regarde. Faites-le ou ne le faites pas, selon ce que vous jugerez bon. Mais dans l'état actuel des choses, votre fils ne sera jamais un sorcier ! » Et Miss Greeb, tournant les talons, se disposa à partir.

— « Vous ne voulez vraiment pas une tasse de thé? » demanda hâtivement Mrs. Dee.

— « Non, je dois me rendre au Congrès des Sorcières à Cincinnati, » dit Miss Greeb, et elle s'évanouit dans un nuage de fumée couleur orange.

Mr. Dee dispersa la fumée en agitant les mains et referma la porte. « Pff ! » s'exclama-t-il. « Dire qu'à l'heure actuelle elle ne se sert même pas d'un tison parfumé ! »

— « Elle n'est pas à la page, » murmura Mrs. Dee.

Puis ils demeurèrent sans parler, toujours près de la porte. Mr. Dee commençait seulement à ressentir l'émotion du choc. Il avait de la peine à croire que son fils, sa chair et son sang, refusait de continuer la vieille tradition familiale. Ce ne pouvait être vrai !

— « Après le dîner, » dit-il finalement, « je lui parlerai d'homme à homme. Je suis persuadé que nous n'aurons pas besoin d'une intervention démoniaque. »

— « Bien, » répondit sa femme. « Tu sauras lui faire comprendre, j'en suis sûre. » Elle sourit, et Mr. Dee entrevit fugitivement la lueur caractéristique des sorcières qui vacillait derrière ses yeux.

Et soudain : « Mon rôti ! » glapit Mrs. Dee, cependant que la lueur s'éteignait, puis elle s'enfuit vers la cuisine.

⁂

Le dîner fut calme. Morton, qui savait que Miss Greeb était venue, mangea en observant un silence coupable et en regardant son père à la dérobée. Mr. Dee découpa le rôti et le servit dans les assiettes, avec un air renfrogné. Mrs. Dee ne tenta même pas de rompre le silence par quelque bavardage.

Après avoir expédié son dessert, le petit garçon s'empressa de se réfugier dans sa chambre.

— « Maintenant voyons un peu, » dit Mr. Dee à sa femme. Il termina sa tasse de café, s'essuya la bouche et se leva. « Je vais discuter sérieusement avec lui. Où est mon Amulette de Persuasion? »

Mrs. Dee eut un moment d'intense réflexion. Puis elle alla jusqu'à la bibliothèque. « La voilà, » dit-elle en la sortant d'un roman à la couverture bigarrée. « Je m'en servais pour marquer mes pages. »

Mr. Dee glissa l'amulette dans sa poche, prit une profonde inspiration et pénétra dans la chambre de son fils.

Morton était assis à sa table de travail. Devant lui, se trouvait un carnet de notes, où étaient griffonnés des chiffres accompagnés de notations minuscules. Sur la table, étaient rangés six crayons soigneusement taillés, une grosse gomme, un boulier et la machine à calculer-jouet. Ses livres s'empilaient en équilibre instable sur le bord de la table ; il y avait « *L'argent* » de Rimraamer, « *Pratique de la comptabilité bancaire* » de Johnson et Calhoun, le « *Manuel d'Ellman pour le Certificat de Comptabilité Elémentaire* », ainsi que des douzaines d'autres.

Mr. Dee poussa de côté un monticule de vêtements, afin de se faire une place sur le lit.

— « Alors, fiston, comment va? » demanda-t-il de sa voix la plus aimable.

— « Très bien, Papa, » répondit avec empressement Morton. « J'en suis au chapitre IV dans les « *Principes de base de la comptabilité* », et j'ai répondu à toutes les questions... »

— « Morton, » interrompit très doucement Mr. Dee, « et ton travail scolaire? »

Morton eut l'air mal à l'aise et il traîna ses pieds sur le parquet.

« Tu sais, il n'y a pas beaucoup de petits garçons qui aient la chance d'être de futurs sorciers, à notre époque. »

— « Oui, Papa, je sais bien. » Morton détourna brusquement les yeux. Sa voix s'éleva nerveusement pour dire : « Mais... je veux être comptable... Je le veux *vraiment*... »

Mr. Dee secoua la tête.

— « Morton, nous avons toujours été sorciers de père en fils dans notre famille. Voilà dix-huit cents ans que les Dee ont la renommée dans les domaines surnaturels. »

Morton continua à regarder vers la fenêtre et à traîner ses pieds.

« Tu ne voudrais pas me désappointer, n'est-ce pas, fiston? » Mr. Dee sourit douloureusement. « Tu comprends, *n'importe qui* peut être comptable. Mais seuls quelques élus peuvent être initiés aux Grands Arts de la Magie Noire. »

Morton cessa de regarder vers la fenêtre. Il saisit un crayon, en inspecta la pointe et se mit à le tourner lentement entre ses doigts.

« Alors, mon garçon? Travailleras-tu plus sérieusement pour Miss Greeb? »

Morton fit non obstinément de la tête. « Je veux être comptable. »

Mr. Dee eut du mal à contenir le soudain accès de colère qui le remplissait. Qu'est-ce qui ne marchait pas avec l'Amulette de Persuasion? Se pouvait-il que le sortilège se fût évanoui? Il aurait dû la recharger. Néanmoins, il poursuivit.

« Morton, » dit-il d'une voix rauque, « je suis seulement un Adepte au Troisième Degré, tu sais. Mes parents n'étaient pas riches. Ils n'avaient pas de quoi m'envoyer à l'Université. »

— « Je sais, » dit l'enfant dans un souffle.

— « Je veux que tu aies tout ce que je n'ai pas eu. Morton, tu pourras être un Adepte au Premier Degré... » Il hocha pensivement la tête. « Cela nous sera difficile. Mais ta mère et moi avons mis un peu de côté, et nous économiserons pour réunir le reste. »

Morton se mordait la lèvre et tournait rapidement le crayon dans ses doigts.

« Eh bien, fiston? Tu sais, en étant Adepte au Premier Degré, tu n'auras pas à travailler dans une boutique. Tu pourras être un Agent

Direct du Grand Ténébreux. Un Agent Direct ! Qu'en dis-tu, mon garçon? »

Un instant, Mr. Dee pensa que son fils était remué. La bouche de Morton s'était ouverte et il y avait un éclat dans son regard. Puis l'enfant considéra ses livres de comptabilité, son boulier, sa petite machine à calculer...

— « Je veux être comptable, » dit-il.

— « C'est ce que nous verrons ! » hurla Mr. Dee, toute patience envolée. « Tu ne seras *pas* comptable, tu entends? Tu seras sorcier. C'était assez bon pour le reste de ta famille et par tout ce qui est damnable, ça le sera bien assez pour toi. Et c'est mon dernier mot, mon petit ami ! » Et il se rua hors de la chambre.

Immédiatement, Morton retourna à ses livres de comptabilité.

***

Mr. et Mrs. Dee étaient assis côte à côte sur le canapé du salon, sans mot dire. Mrs. Dee était occupée à nouer activement les nœuds d'une corde magique, mais son esprit n'était pas à sa tâche. Mr. Dee contemplait mélancoliquement l'endroit où le tapis commençait à montrer ses fils. Finalement, il prit la parole.

— « Je l'ai trop gâté, » dit-il. « Il n'y a plus d'autre recours que Boarbas. »

— « Oh ! non, » dit vivement Mrs. Dee. « Il est encore si jeune. »

— « Veux-tu d'un comptable pour fils? » demanda amèrement Mr. Dee. « Veux-tu le voir grandir en barbouillant des chiffres au lieu d'accomplir l'œuvre du Grand Ténébreux? »

— « Bien sûr que non, » dit Mrs. Dee. « Mais Boardas... »

— « Je sais. Je me sens déjà l'état d'esprit d'un assassin. »

Ils demeurèrent quelques instants plongés dans leurs pensées. Puis Mrs. Dee parla :

— « Son grand-père pourrait peut-être faire quelque chose. Il aimait bien le petit. »

— « Peut-être, » dit songeusement Mr. Dee. « Mais je ne sais pas si nous devrions le déranger. Après tout, le cher vieil homme est mort depuis trois ans. »

— « Oui. Mais c'est lui ou Boarbas. »

Mr. Dee fut d'accord. Si gênant que ce pût être pour le grand-père de Morton, Boarbas représentait une solution infiniment pire. Il entreprit donc sur-le-champ les préparatifs pour évoquer son père défunt.

Il rassembla les feuilles de jusquiame, la corne de licorne, la ciguë et y joignit un morceau de dent de dragon, puis il plaça le tout sur le tapis.

— « Où est ma baguette magique? » demanda-t-il à sa femme.

— « Je l'ai mise dans le sac de tes clubs de golf, » répondit-elle.

Mr. Dee alla la chercher et l'agita au-dessus des objets. Il murmura les trois mots qui déliaient les âmes et invoqua le nom de son père.

Une bouffée de fumée monta tout de suite du tapis.

— « Hello, bon-papa, » fit Mrs. Dee.

— « Papa, je suis navré de te déranger, » commença Mr. Dee. « Mais c'est le petit... ton petit-fils... qui refuse de devenir sorcier. Il veut être... comptable. »

La bouffée de fumée trembla, puis, se tassant, elle dessina un des caractères du Vieux Langage.

— « Oui, » répondit Mr. Dee, « nous avons essayé par la persuasion. Mais l'enfant reste de pierre. »

De nouveau la fumée trembla, avant de former un autre caractère.

— « Je suppose en effet que c'est le meilleur moyen, » déclara Mr. Dee. « Si tu l'effraies au point de lui faire perdre la tête une bonne fois pour toutes, il oubliera cette lubie stupide. C'est un procédé cruel... Mais c'est préférable à Boarbas. »

La bouffée de fumée acquiesça et flotta vers la chambre du petit garçon. Mr. et Mrs. Dee s'assirent sur le canapé pour attendre.

La porte de la chambre de Morton s'ouvrit violemment en claquant contre le mur, comme sous l'effet d'une gigantesque poussée de vent. Morton leva les yeux, fronça les sourcils et revint à ses livres.

La bouffée de fumée se transforma en un lion ailé à queue de requin, qui eut un hideux rugissement, s'accroupit, montra les dents et se ramassa pour bondir en avant.

Morton lui jeta un coup d'œil, eut l'air perplexe et se mit à compter une colonne de chiffres.

Le lion se changea en un lézard à trois têtes, aux flancs couverts d'un horrible sang fumant, qui s'avança vers l'enfant en vomissant des jets de flammes.

Morton termina son addition, vérifia le résultat avec son boulier et regarda le lézard.

Avec un cri d'orfraie, le lézard devint une chauve-souris géante, qui vint voleter autour de la tête du petit garçon, en poussant des plaintes et des marmottements.

Morton eut un sourire fugitif, puis se replongea dans ses livres.

Mr. Dee ne put tenir en place plus longtemps.

— « Damnation ! » hurla-t-il. « Enfin, tu n'as donc pas peur? »

— « Pourquoi? » demanda Morton. « C'est simplement grand-père. »

A ces mots, la chauve-souris se fondit en un léger panache de fumée, qui fit un signe mélancolique à Mr. Dee, s'inclina vers Mrs. Dee et disparut.

— « Au revoir, grand-père, » cria Morton. Puis il se leva et alla fermer sa porte.

***

— « Cette fois, c'en est fait, » constata Mr. Dee. « Ce gamin est par trop présomptueux. Il *faut* évoquer Boarbas. »

— « Oh ! non... » gémit sa femme.

— « Et que faire alors? »

— « Je ne sais plus, » se lamenta Mrs. Dee, au bord des larmes. « Mais tu *sais* ce que Boarbas fait aux enfants. Ils ne sont plus jamais les mêmes, *après*. »

Le visage de Mr. Dee avait la dureté du granit.

— « Je sais. Mais il est impossible de l'éviter. »

— « Il est si jeune ! Il... il en aura un traumatisme ! »

— « Dans ce cas, nous le traiterons par la psychanalyse. Il aura les meilleurs psychiatres. Mais il *sera* sorcier ! »

— « Eh bien, fais-le, » dit Mrs. Dee en pleurant ouvertement. « Mais ne viens pas me demander de t'aider ! »

Les femmes, bien toujours les même, songea Mr. Dee. Il fallait que leurs nerfs flanchent chaque fois que la force de caractère était indiquée. Le cœur lourd, il prépara l'évocation de Boarbas, le Démon des Enfants.

Venait d'abord le dessin magique aux trois figures enchevêtrées : une étoile à douze branches à l'intérieur d'un pentagone, et à l'intérieur de l'étoile une spirale sans fin. Puis les herbes et parfums, articles coûteux mais absolument nécessaires à la conjuration. Ensuite, le texte manuscrit du Sortilège de Protection, qui devait empêcher Boarbas de se libérer et de les détruire tous autant qu'ils étaient. Enfin, les trois gouttes de sang d'hippogriffe...

— « Où est mon sang d'hippogriffe? » demanda Mr. Dee en farfouillant dans la pièce de débarras.

— « Dans la cuisine, à l'intérieur du tube d'aspirine, » larmoya Mrs. Dee en s'essuyant les yeux.

Mr. Dee alla le chercher, et cette fois tout fut prêt. Il alluma des cierges noirs et se mit à chanter le Sortilège d'Evocation.

La pièce se chargea subitement de chaleur. Il ne restait plus qu'à nommer le Nom.

— « Morton, » appela Mr. Dee, « viens ici. »

Morton sortit de sa chambre, serrant contre lui un de ses livres de comptabilité, l'air très jeune et sans défense.

« Morton, je me prépare à évoquer le Démon des Enfants. Ne me laisse pas faire ça, Morton. »

Le petit garçon devint tout pâle et se recroquevilla contre la porte de sa chambre. Mais il secoua la tête avec obstination.

« Très bien, » conclut Mr. Dee, « tu l'auras voulu... BOARBAS ! »

Un coup de tonnerre assourdissant éclata et une grande vague de chaleur balaya la pièce. Boarbas apparut, aussi haut que le plafond, en ricanant sardoniquement.

— « Aaah !... » rugit-il d'une voix qui secoua les murs. « *Un petit garçon !* »

Morton demeura bouche bée, la mâchoire pendante, les yeux exorbités.

— « Un *méchant* petit garçon, » continua Boarbas en riant. Et il s'avança, secouant toute la maison à chaque enjambée.

— « Qu'il s'en aille ! » cria Mrs. Dee.

— « C'est impossible, » murmura Mr. Dee d'un ton mal assuré. « Il n'y a plus rien à faire jusqu'à ce qu'il ait fini sa besogne. »

Les grandes mains squameuses du démon s'abaissèrent vers Morton. Mais celui-ci tint ouvert devant lui son livre de comptabilité. « Au secours ! » hurla-t-il.

A cet instant, un immense vieillard terriblement maigre apparut. Son corps était couvert de vieilles plumes à écrire et de feuilles de registre; ses yeux étaient deux larges zéros vides.

— « *Zico Pico Reel!* » psalmodia Boarbas, en essayant de lutter avec le nouveau venu. Mais le vieillard éclata de rire et déclara :

— « Juridiquement, un abus de pouvoir entraîne la nullité du contrat. »

A ces mots, Boarbas fut précipité en arrière, brisant une chaise dans sa chute. Il se remit sur pied en s'accrochant aux murs, rouge comme une braise sous l'effet de la rage, et entonna le Maître-Sortilège : « VRAT, HAT, HO ! »

Mais le vieillard fit à Morton un rempart de son corps et cria les paroles de la Dissolution : « Expiration, Abrogation, Renonciation, Délaissement et Mort ! »

Boarbas poussa un cri d'agonie et se retira précipitamment, tâtonnant dans l'air jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'Issue pour se dématérialiser. Il y plongea et disparut.

L'immense vieillard maigre se tourna vers Mr. et Mrs. Dee, qui s'étaient tapis affolés dans un coin, et leur tint ce discours :

— « Sachez que Je suis *Le Grand Comptable*. Et sachez en outre que cet enfant a signé un Pacte avec Moi, pour entrer en apprentissage à Mon Service. Et en retour, Moi, Le GRAND COMPTABLE, je lui apprendrai à obtenir la Damnation des Ames, en les prenant dans le Piège maudit des Chiffres, des Formulaires, des Dommages et Intérêts. Voici Ma Marque sur lui ! »

Le Grand Comptable saisit la main de Morton et montra la tache d'encre qui ornait le troisième doigt.

Se tournant vers Morton, il dit d'une voix plus tempérée : « Demain, jeune homme, nous étudierons quelques aspects de la fraude à l'impôt sur le revenu comme voie vers la Damnation. »

— « Oui, *Maître,* » répondit Morton avec empressement.

Sur ce, en jetant un dernier regard aigu aux Dee, le Grand Comptable disparut à son tour.

Il y eut un silence qui dura de longues secondes. Puis Mr. Dee regarda sa femme.

— « Eh bien, » prononça-t-il, « si le petit a tellement envie de devenir comptable, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai... »



La pêche est son péché...

(*Visitors from Venus*)

par T. S. WATT

Nous vous présentons dans ce numéro un conte tiré de « Punch » : « La bouteille à l'espace ». *En voici un autre, où ce magazine humoristique célèbre, support essentiel de l'empire britannique, s'attaque à une question de la plus haute actualité :* Les soucoupes volantes ont-elles atterri ?

On sait qu'un Mr. Adamski, marchand de sandwiches sur les pentes du mont Palomar, prétend avoir parlé avec des habitants de la planète Vénus, débarqués en soucoupe de ce monde lointain. S'il faut en croire Mr. Watt, des visiteurs de ce genre sont communs en Angleterre! A tel point, qu'il faut parfois les remettre à leur place...



JE dois reconnaître que j'ai été plutôt surpris de la vive curiosité et des nombreuses hypothèses suscitées par la récente nouvelle d'une rencontre avec un groupe d'explorateurs venant de la planète Vénus. Il semble que cette affaire soit indubitablement considérée comme quelque chose sortant tout à fait de l'ordinaire, et c'est pourquoi il se peut que le récit d'une expérience similaire faite par un vieux pêcheur à la ligne ne soit pas dénué d'intérêt.

Il y a eu deux ans en juillet dernier, je passai quelques jours au bord de la Hawther, rivière à truites saumonées située dans le nord du pays. Un soir, comme je longeais la rive avec un ami, je fus extrêmement surpris de voir, planant au-dessus du trou d'eau dans lequel nous allions pêcher, un grand objet circulaire, d'une forme tout à fait analogue à celle d'une toupie à musique pour enfants. Cet objet avait un éclat métallique et, tout en planant, émettait un bourdonnement assourdi assez semblable à celui d'une abeille.

— « C'est peut-être une de ces soucoupes volantes? » dis-je à Walters.

— « Quoi que ce soit, » répondit Walters, « nous ne ferons pas grand-chose de bon par ici maintenant. Je vais continuer plus loin. »

Je décidai, néanmoins, de rester sur place. D'abord, parce que c'était là mon lieu de pêche favori et, ensuite, parce que je sentais que cela ne serait pas un mal de garder l'œil sur quiconque pouvait se trouver dans cet étrange appareil. Je n'ai rien du « chien du jardinier », mais il y a des gens qui s'imaginent qu'ils peuvent lancer une mouche ici, là et partout sans avoir accompli la formalité de prendre une licence ou un permis, et qui se trouvent souvent sur le chemin de pêcheurs comme moi-même qui ont payé de leur bon argent pour être en règle.

C'est pourquoi, lorsque Walters, ayant jeté un coup d'œil irrité sur l'étrange objet qui flottait au-dessus des eaux tranquilles, fut parti en aval de la rivière, je m'arrêtai court et entrepris de préparer ma ligne. J'étais juste en train de relâcher la boucle par-dessus la tête de la mouche, tenant soigneusement son corps entre mon pouce et mon index, lorsque je remarquai que le bourdonnement croissait de volume. Levant les yeux, je vis que l'appareil se dirigeait vers moi. Il passa à une dizaine de mètres au-dessus de ma tête, puis un câble s'en détacha, le long duquel l'instant suivant se laissa glisser un personnage qui traversa la prairie dans ma direction.

— « Bonsoir, » dit-il. « Nous venons de Vénus. »

— « Excusez-moi une minute, » répondis-je.

J'ai un jour laissé échapper une truite magnifique à cause d'un nœud mal fait. Cela ne m'arrivera plus jamais. Je resserrai la boucle, tirai fortement sur la mouche et coupai avec mes ciseaux un bout de fil qui dépassait.

« Voyons, » dis-je. « Désolé de vous avoir fait attendre. Moi, je viens de Shrewsbury. Je m'appelle Carter. »

Le type était vêtu d'un complet veston ordinaire, peut-être un peu criard pour la campagne, et tout ce que je remarquai d'étrange en lui, c'est que son gilet avait deux boutons déboutonnés au lieu d'un, et que ses yeux étaient placés verticalement dans son visage et non horizontalement.

— « Corp, » dit-il.

— « Je vous demande pardon? »

— « Mon nom est Corp. »

— « Enchanté... » dis-je.

Une chose que j'ai apprise au bord de la rivière, et qui provient d'une amère expérience, est d'éviter d'engager la conversation avec des étrangers. Si j'ai entendu la phrase « Je n'aurais jamais la patience » une fois, je l'ai entendue dix mille fois. Je tirai de nouveau ma mouche d'un coup sec, mis mes ciseaux de côté et bouclai le rabat de ma musette. « Eh bien... » commençai-je.

— « Que faites-vous donc tous? » demanda-t-il.

— « Nous ne sommes que deux, » répondis-je, « et nous ne faisons que commencer. Hier tout était complètement mort. »

— « Toutes ces querelles et tous ces combats, » dit-il. « Bien sûr, n'est-ce pas, c'est tout simplement un minutieux camouflage? Et plutôt enfantin d'ailleurs, si vous me permettez de vous le dire... Nous avons réalisé il y a longtemps que c'était la seule explication possible. Mais quel est votre véritable plan? Vers quel but tendez-vous tous? »

— « Je crains de ne pas vous suivre, » dis-je. « Walters et moi demeurons tous les deux à l'hôtel, et tout y est fort paisible, à l'exception d'un stupide vantard du nom de Tupman. »

Il cligna de son œil du bas. Je dois dire que cela semblait extraordinairement bizarre. « Je suppose que vous avez raison d'être prudent, »

déclara-t-il. « Pourtant, nous avions espéré glaner quelque chose. J'ai emmené une merveilleuse équipe avec moi et nous avons eu ensemble quelques petites expériences assez sinistres. Nous avons dû écouter votre radio pendant six mois pour apprendre l'anglais. »

— « Oui, oui, » répondis-je. (Je ne voulais pas me montrer grossier à l'égard du type, mais le soir tombait et chaque instant comptait.) « Eh bien, peut-être vous verrai-je plus tard à l'hôtel. Remontez simplement la rivière sur un kilomètre environ. Vous ne pouvez pas vous perdre. Il faut vraiment que je m'y mette maintenant. Le crépuscule, vous savez. Une heure vraiment mortelle. » Et là-dessus je l'abandonnai.

Je pêchais depuis vingt minutes à peine lorsque Masters, le garde-pêche, arriva.

— « Ces messieurs avec la machine, Mr. Carter, » dit-il. « Sont-ils avec vous? »

— « Quels messieurs, Masters? » demandai-je. (J'avais eu un poisson au bout de ma ligne juste après avoir commencé et je dois reconnaître que j'avais complètement oublié ces types.)

— « Je n'ai parlé qu'à un seul, » dit Masters, « un monsieur fort laid en costume rouge vif. Les autres étaient dans la machine. »

— « Oh ! ceux-là, » répondis-je. « Non, ils ne sont pas avec moi. Ils disent qu'ils viennent de Vénus. »

— « Ils ne sont pas membres de l'Association des Pêcheurs, Mr. Carter. »

— « Non, je sais. Et ils ne demeurent pas non plus à l'hôtel. »

Masters est un bon type, mais il manque d'initiative. Je me rendais compte qu'il ne savait que faire.

— « Si j'étais vous, Masters, » repris-je, « je leur dirais juste bien poliment que le bord de la rivière est réservé aux pêcheurs. Nous ne voulons pas qu'ils s'en aillent faire les idiots à Plane Tree et ennuyer Mr. Carter, n'est-ce pas? Il écrirait de nouveau au secrétaire. S'ils font des histoires, demandez à voir leurs permis. »

A peine avais-je fini de parler que j'eus une bonne touche, et dans l'heure et demie qui suivit je pris huit poissons dont le plus lourd approchait des trois livres — le meilleur panier que j'aie jamais récolté sur la Hawther. Cela chassa toute autre préoccupation de mon esprit, et je ne comprenais plus de quoi parlait Masters lorsque je le revis plus tard à l'hôtel et qu'il me dit : « Ils sont bien partis. Ils m'ont dit qu'ils comprenaient très bien. » Je me souvins alors de l'étrange petite aventure et je la notai dans mon journal de pêche. Ce fut une journée remarquable pour moi, et je serais très surpris qu'il me soit donné de faire une pêche aussi fructueuse avant longtemps, avec toutes ces pollutions des rivières dont il est question de nos jours.



Quelle planète étrange !...

par DANIÈLE LUCAIRE

« Fiction » *a déjà publié de jeunes auteurs... mais Danièle Lucaire bat tous les records, sans d'ailleurs l'avoir voulu! Cette jeune personne de 13 ans est en effet élève de cinquième (moderne) au cours complémentaire de filles de Montbéliard, et le petit texte que vous allez pouvoir lire n'est autre qu'une rédaction faite par elle en classe!*

Il y a quelque temps, ce devoir nous était envoyé par son professeur de français, Mme Antoinette Husser, fidèle lectrice de « Fiction », *comme en témoignait le sujet de rédaction fort original donné par elle à ses élèves :* « Un Martien rentré chez lui, après un séjour clandestin sur la Terre, essaie de faire à sa femme le portrait des Terriens qu'il a rencontrés. » *Mme Husser (qu'elle nous permette de la complimenter pour une initiative sortant à ce point de la routine!) nous précisait que ses petites élèves ne connaissaient bien sûr pratiquement rien des thèmes de S. F., sinon par exemple par les échos sur les soucoupes volantes, et qu'elle avait seulement indiqué que les êtres de planètes différentes n'étaient pas forcément identiques... Elle nous adressait la meilleure copie en espérant qu'il nous amuserait de la lire...*

...Cela nous amusa assez, en fait, pour que nous lui demandâmes par retour du courrier l'autorisation de la publier. Elle nous fit part en réponse de « l'acceptation enthousiaste » de sa jeune élève, et ajoutait : « Votre désir de publier ce devoir a révolutionné la classe et secoué l'apathie inhérente à la province! » Ceci l'incitera-t-il à continuer à sortir des sentiers battus? A quand une rédaction sur le sujet « Un Terrien raconte ses impression sur les Martiens »?...

Excusons-nous maintenant auprès de Danièle Lucaire de lui faire une place dans cette revue de grandes personnes (« pour adultes bien formés, possédant un jugement sain », *ainsi que l'écrit à notre sujet un bulletin sur la moralité des lectures), au milieu d'histoires qui ne l'intéresseraient pas. Et espérons que nos lecteurs seront sensibles, comme nous l'avons été, à la gentille ironie de son petit essai.*

Mme Husser nous écrivait qu'elle était une enfant « spirituelle et fine ». Elle a aussi beaucoup d'imagination. Partant résolument de l'idée que les deux races planétaires n'ont rien de commun, elle nous offre un portrait de Terriens vus par un Martien qui ne comprend rien *ni à leur aspect physique et leurs faits et gestes. La façon dont il décrit cet aspect et interprète ces faits et gestes est à la source de toutes les trouvailles du texte... trouvailles tellement inattendues qu'il faut parfois s'y reprendre à deux fois pour les comprendre! Vous allez pouvoir en juger par ces trois tableaux où l'on voit successivement un Terrien marcher sur une route et rentrer*

chez lui pour manger, un autre Terrien à la chasse pénétrer dans une forêt, et un troisième se livrer aux douces joies de la pêche...

Spécifions pour finir que nous n'avons pas *modifié ce texte, sinon pour y pratiquer quelques coupures et préciser un ou deux mots, après l'avoir pourvu d'un titre. Vous avez pratiquement sous les yeux le devoir original. Quelle note lui auriez-vous mise ?*



« ...Alors, à ce moment... » (à grands renforts d'attouchements des antennes, Olibrius décrit à sa femme la Martienne les merveilles qu'il a vues au cours de son voyage clandestin sur la terre) « alors, surgit un Terrien géant qui avance à l'aide de deux barques jaunes. Dans ces barques apparaissent des palmes qui se prolongent par deux bâtons. Les bâtons se rassemblent, grossissent et forment un tonneau surmonté d'une boule. Celle-ci, terrifiante, est montée sur roulement. Elle tourne dans tous les sens. De chaque côté pend une feuille. Au milieu, un triangle mou tient par miracle et le Terrien le frotte souvent avec un carré blanc. Plus bas, un four préservé par de la chair rose est armé d'une barrière tranchante. De ce trou sortent des bruits bizarres. Au-dessus de cette boule grimaçante, de nombreux fils noirs sont réunis en un épais fourré. De chaque côté du tonneau, un autre bâton moins long, terminé par cinq bâtonnets, s'agite en cadence.

Le Terrien s'arrête devant un cube énorme, percé de nombreuses ouvertures et recouvert d'un pan rouge d'où s'échappe un nuage. Il pousse une planche qui grince. Un autre Terrien et des Terriens miniature encerclent sa boule avec leurs bâtons et la mordent. L'être n'a pas peur et ne semble pas souffrir. Chose inouïe ! Il se casse soudain en deux et s'assied sur un cercle que soutiennent quatre pattes. Devant lui sont posées de petites soucoupes volantes. Il se sert d'objets bizarres, en particulier de trois manches, terminés : par quatre pointes, par une lame brillante et par un petit récipient. Un Terrien lui sert des aliments qu'il enfouit dans son four et qui partent je ne sais où. Quand il a fini, il pousse un grognement épouvantable ; les petits grimpent sur ses bâtons, lui tirent ses feuilles et ses fils.

Dans une autre partie de la planète, je vis un Terrien qui portait un long tube noir. Soudain il le dirigea vers le ciel où se mouvait une chose noirâtre. Un bruit, un peu de fumée et la chose tomba. Une bête munie de quatre pattes et de feuilles tombantes alla la chercher. Le Terrien ouvre son four, montre sa barrière, et sa boule s'épanouit. Il disparaît dans un endroit où s'entassent une autre sorte de Terriens qui sont bruns ; leurs bâtons sont multiples. Leurs fils sont pointus et verts.

Ailleurs, dans un creux, coule un ruban brillant où un Terrien se mire. Il tient dans ses tentacules un long bâton flexible terminé par un grand fil et un crochet où remue un petit morceau de chair rouge. Il lance le bâton dans le rubain agité. Il attend longtemps. Brusquement, il tire et au bout du crochet frétille un Terrien tout petit. Le Terrien l'examine et frotte ses tentacules l'un contre l'autre. Puis il le met dans une petite cage et continue son étrange occupation.

Gageons que la femme d'Olibrius aura dû éprouver une bien grande perplexité devant la description de ces êtres extraordinaires! Avouerons-nous que nous l'avons presque un peu imitée, au premier abord? Avez-vous eu les réactions plus vives et su faire sur-le-champ la transposition en remplaçant « palmes » par « pieds », « feuille » par « oreille », « triangle mou » par « nez », etc. ?... C'est presque un travail de traduction!



■ « Bizarre » renaît de ses cendres...

C'est avec plaisir que nous enregistrons la reparution de la revue **« Bizarre »**, qui fit l'an dernier une trop courte carrière en nous présentant deux numéros extrêmement intéressants. La revue paraîtra tous les deux mois et chaque numéro sera composé de 128 pages. Le premier numéro de cette nouvelle série, sorti fin avril, est consacré en majeure partie à l'humour sous toutes ses formes. Signalons au sommaire : une pièce inédite d'Eugène Ionesco, *« Le maître »*, une revue *inédite* d'Alphonse Allais, des contes ou études de Lise Deharme, Claude Accursi, Saki, Ambrose Bierce, J. M. A. Paroutaud, Jehan Mayoux (sur *« Les machines célibataires »* de Michel Carrouges), Michel Laclos, Pierre Bailly, Ado Kyrou, A. Gilliard *(« Le Major J. Randolf et les mythes interplanétaires »)*, etc.

Pour l'avenir, sont déjà prévus des numéros spéciaux sur l'Epouvante, l'Erotisme, le Cinéma, Jean Ray, Raymond Roussel.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER, IGOR B. MASLOWSKI et ALAIN DOREMIEUX

Le grand événement du mois est la parution, chez Amiot-Dumont, de l'ouvrage de Willy Ley : « *Vers la conquête des mondes* ».

Willy Ley est l'ancien vice-président de la Société Allemande d'Astronautique. Il quitta l'Allemagne lors de l'arrivée au pouvoir de Hitler et se fit naturaliser aux U. S. A. où il réside en ce moment. C'est l'homme au monde qui connaît le mieux les questions d'astronautique. Son ouvrage est le meilleur qui existe sur la navigation interplanétaire et les fusées en général. Que ce soit sur le plan historique, le plan technique ou le plan humain, Willy Ley a toujours le détail qui rend la technique compréhensible, l'anecdote qui rend le récit vivant.

Ce maître incontesté de la vulgarisation a écrit d'autres livres que nous voudrions voir traduire : « *Le poisson grimpeur et la licorne* », « *Rêves d'ingénieur* », en particulier.

Signalons aussi, chez Amiot-Dumont, « *Maria la Tempête* », par George R. Stewart, l'auteur du « *Pont sur l'abîme* ». Ce roman, dont l'héroïne est un cyclone (les météorologues américains donnent des prénoms de femmes aux cyclones), est un des livres les plus étonnants qui existent.

La nouvelle collection « Science-Jeunesse », de Plon, publie un excellent Gamow : « *Lune, escale vers l'infini* ». Comme tout ce qu'écrit Gamow, c'est spirituel et exact.

Quand se décidera-t-on à traduire « *Un, deux, trois... l'infini* », du brillant physicien russo-américain ?

Nous avons essayé plusieurs fois de faire un compte rendu des « *Fantômes devant la science* », de Pierre Devaux (Magnard). Les bras nous en sont tombés de découragement à chaque coup.

Que Pierre Devaux nous laisse d'abord dire toute l'admiration que nous avons pour ses autres ouvrages, aussi bien de vulgarisation que de science-fiction. Ceci étant dit, comment un auteur si sérieux peut-il publier un ouvrage si fantaisiste ? Comment peut-il ignorer que tous les grands médiums sans exception ont été démasqués et leur imposture abondamment prouvée ? Comment ne sait-il pas que les fameux fantômes de Bodley Rectory étaient une mystification montée de toutes pièces par l'investigateur Harry Price lui-même ? Faire croire au lecteur qu'il y a un seul cas de fantômes ou de médium scientifiquement prouvé n'est réellement pas sérieux (1).

Sur ce plan du « surnaturel », nous recommandons au lecteur « *Gilles de Rays, une grande figure diabolique* », de Roland Villeneuve (Denoël). L'étrange figure de l'homme qui donna naissance au conte de « *Barbe bleue* » et dont C. L. Moore a si bien dépeint les traits dans « *Shambleau et autres contes horribles* » (à paraître chez Gallimard) y est étonnamment décrite.

⁂

A un moment où l'on commémore le cinquantenaire de la mort de Jules Verne (25 mars 1905), voici un ouvrage qui vient à son heure : « *Voyage au monde de Jules Verne* », par René Escaich (Editions Plantin), préfacé par Claude Farrère, de l'Académie Française. René Escaich, qui est un admirateur averti de Jules Verne, s'attache à mettre en lumière l'œuvre singulièrement riche du père spirituel du capitaine Némo et de Michel Strogoff. Son étude est aussi vivante que la plupart des *Voyages extraordinaires* qui y sont analysés.

L'auteur a volontairement laissé de côté tout ce qui touche à la biographie de Jules Verne, ainsi que la fameuse question de ses *anticipations*. René Escaich repousse même le terme, car, d'après lui, Jules Verne, doué d'un

(1) Nous tenons à rappeler que les opinions exprimées par nos collaborateurs n'engagent qu'eux-mêmes (N. D. L. R.)

instinct scientifique hors pair, a su prévoir essentiellement l' « avenir de la science ».

Il classe les *Voyages extraordinaires* d'abord chronologiquement, puis géographiquement et par genres. Dans l'œuvre de Jules Verne, il évoque tour à tour l'érudition et l'imagination, les thèmes et le paysage, la précision et l'humour. Il définit le héros vernien dont les qualités dominantes sont celles du capitaine Némo : confiance en soi, calme, énergie et courage.

Au cours de cette étude, René Escaich a fait une malicieuse découverte. Il a comparé la fameuse page qui a inspiré à Chateaubriand, dans « *Atala* », la description des chutes du Niagara, avec le même sujet traité par Jules Verne dans « *Une ville flottante* ». Et l'auteur d'estimer que, dans cette comparaison, Jules Verne l'emporte nettement sur celui qui écrivit les « *Mémoires d'outre-tombe* ».

Il ressort également de ce livre que Jules Verne fut un passionné de la liberté et un adversaire déterminé de tout ce qui se rapporte au despotisme. Pressentant les cataclysmes des deux dernières guerres, il a émis des doutes à la fin de sa vie sur les bienfaits continus du progrès. Aussi ses derniers livres marquent-ils un pessimisme de plus en plus accentué.

Cet ouvrage reste l'étude la plus complète comme la plus instructive de l'œuvre du « grand romancier de la science » et il est peu probable qu'on puisse y ajouter des éléments nouveaux.

Dans sa pertinente préface, Claude Farrère note que certainement beaucoup plus de Français ont lu « *Le tour du monde en quatre-vingts jours* » que « *Candide* », ajoutant, non sans humour : « *Je trouve, pour ma part, le premier de ces deux ouvrages considérablement moins ennuyeux que le second, n'en déplaise aux voltairiens convaincus.* »

J. B.

●

Notre ami Jean Birgé a la main heureuse. Depuis qu'il a assumé la direction de la « Série 2.000 », il a réussi à « découvrir » une bonne demi-douzaine d'excellents auteurs français d'A. S. et, d'après ce qu'il nous a dit, il en a autant en réserve. Souhaitons que tous ceux à venir aient écrit des ouvrages de la qualité des trois récemment parus.

« *Chute libre* », d'Albert et Jean Crémieux (Ed. Métal), est une satire que nous avons lue non seulement avec plaisir, mais encore avec le sourire. Le thème est simple. Des « découvreurs » de la « planète 54 » viennent sur Terre et enlèvent — afin de les « étudier » — cinq représentants significatifs de notre humanité, laquelle, semble-t-il, poursuit des cycles de 18.000 ans, chacun aboutissant régulièrement à un retour à l'âge de pierre. Sont ainsi transportés sur « 54 » un commerçant, un général, un avocat, un médecin et un poète (qu'accompagne son chat). Leurs aventures à bord de l'astronef, puis sur « 54 », sont décrites avec beaucoup d'humour et non sans férocité. (Les auteurs semblent surtout en vouloir aux commerçants.) Le côté scientifique est intéressant, le côté psychologique très juste, le style, empreint d'une naïveté voulue, séduisant. Chose importante, le volume ne nous a jamais semblé monotone. Un roman bien français, qui n'est pas sans faire songer à certains contes philosophiques du XVIIIe siècle et qui est non seulement à lire, mais aussi à méditer.

« *Marée jaune* », de Francis Didelot (Ed. Métal), est un « espionnage » d'anticipation, plein de rebondissements, écrit d'une main sûre et dans une langue impeccable. Son héros, l'inspecteur-juge Ives Domino, est en fait un véritable as du S. R. chargé de lutter au nom de l'Eurafrique contre les agissements des espions de l' « Empire Jaune », cependant que la Panamérique observe un isolationnisme prudent.

Il élimine l'un après l'autre les agents ennemis, mais aura-t-il le temps de découvrir leur chef, alors que l'Orient est sur le point d'envahir le monde blanc et noir ? Le côté S.-F. du roman (qui fut, croyons-nous, publié en feuilleton dans le temps mais qui, depuis, a été révisé et modernisé) est fort bon; quant aux aventures de Domino, elles nous tiennent constamment en haleine. Infiniment supérieur aux productions américaines de même genre.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire plus d'une fois tout le bien que nous pensions des romans *policiers* de Michel Lecler. Le voilà qui se lance à son tour dans l'A. S. et qui nous donne, avec « *Rêves interdits* » (Ed. Métal), un recueil de nouvelles de classe internationale. Il y en a sept, allant de la très courte — cinq pages — à la véritable novelette de soixante-dix pages. Cette dernière, « *Triniton* », empreinte d'un humour sarcastique, est celle qui nous a paru la mieux venue. Mais il y a aussi le charmant et poétique « *Il va pleuvoir* » et le spirituel « *No man's land* », où l'on voit Arsène Lupin se matérialiser et « posséder », si l'on ose dire, un magnat de la publicité. Michel Lecler, voilà un nom qui aura très certainement dépassé, dans quelques années, les frontières nationales.

« *Commandos de l'espace* », de Jimmy Guieu (Fleuve Noir), est la suite d' « *Opération Aphrodite* » et de « *L'homme de l'espace* », mais il s'en distingue par l'absence complète d'hommes. Ses héros sont, en effet, des habitants d'autres planètes, les uns représentant le Bien, les autres le Mal, et le thème de l'ouvrage est la lutte qu'ils se livrent pour la domination de l'Univers. La fin laisse prévoir que ce n'est pas encore achevé et que nous assisterons bientôt à d'autres combats entre Polariens et Denebiens. Bien écrit comme d'habitude et se laissant lire très facilement, voici un roman d'A. S. qui fait passer deux bonnes heures de détente.

Nous avons plus d'une fois exprimé le souhait de connaître des ouvrages d'A. S. soviétiques. Ce souhait aurait-il trouvé un écho chez un éditeur ? Mystère. Toujours est-il que, grâce aux Editions L. I. R. E., nous voici en présence du premier roman « fantastique-scientifique » (comme on les appelle en russe) made in U. R. S. S. et ayant pour auteur l'illustre écrivain Alexis Tolstoï, à qui l'on doit entre autres le célèbre « *Pierre-1er* ». « *Le déclin de Mars* » est intéressant à plus d'un titre; il nous indique notamment — bien qu'il ne soit pas très récent — la tendance générale de la S. F. soviétique.

La question purement scientifique n'est pas son élément essentiel, puisque Tolstoï développe davantage le côté psychologique et social. Quant au sujet, il est fort simple : deux Russes parviennent sur Mars où règne une civilisation assez avancée, mais avec des relents de féodalité. Menacés de mort, les astronautes s'allient aux ouvriers révoltés.

Chose curieuse, on y trouve plus d'un point commun avec « *Les Atlantes du Ciel* », de Y. F. J. Long (Ed. Métal), que nous avons analysé en son temps, en particulier la théorie selon laquelle il y aurait eu des relations très étroites entre Terriens et Martiens du temps de l'Atlantide.

Ce que nous souhaiterions maintenant, c'est connaître des spécimens de l'A. S. russe de ces dernières années.

***

En ce qui concerne les romans de terreur et d'angoisse, au nombre de quatre, c'est « *Chauffeur de morts* », de R. Egasel (Ed. de la Corne d'Or), qui nous semble mériter la première place. C'est la suite du « *Cycle épouvantable* », du même auteur, mais nous ne pouvons vous en donner de résumé, car ce serait en déflorer l'intérêt. L'ouvrage, en tout cas, nous a paru plus solide, mieux charpenté que « *Cycle épouvantable* », plus raffiné aussi dans son horreur.

« *L'œil était dans la tombe* », de B. R. Bruss (Fleuve Noir), est un roman du remords. Son héros, Patrick Gallaghan, a commis par sadisme, par cruauté ou par désir, un certain nombre de crimes, et le voilà condamné à vivre dans la crainte, à côtoyer les morts, à assassiner une seconde fois des gens qu'il avait déjà tués. Véritable cauchemar, l'ouvrage est correctement écrit, mais son côté grandguignolesque est parfois trop accentué pour nous convaincre tout à fait.

« *Le château de l'horreur* », de François Blachère (Ed. de la Corne d'Or), se déroule en Auvergne, en 1900, et a pour héros un savant, sa femme et son collaborateur. Le savant a trouvé le moyen de se rendre dans l'au-delà, mais ceci, on s'en doute, provoque des complications imprévues et le roman se termine par un véritable holocauste. Malgré quelques pages assez atmosphériques, ici et là, « *Le château*

de l'horreur » est loin d'atteindre son but, qui est de nous faire peur.

« *Le fantôme aveugle* », de Patrick Svenn (Fleuve Noir), est, au fond, plus « policier » qu' « angoisse ». Une jeune femme revient après la guerre à Paris pour apprendre que son mari, qui travaillait pour la Résistance, a mystérieusement disparu. A-t-il été déporté, exécuté ou assassiné par un de ceux à qui il avait fait confiance ? Elle se livre à une enquête et finit par découvrir le coupable. Il y a, dans ce volume, un petit côté surnaturel, mais l'énigme et la détection en constituent l'élément essentiel. Eût gagné à être plus ramassé et plus *suspense*.

I. B. M.

●

LITTERATURE FANTASTIQUE

« *Malpertuis* », par Jean Ray (Denoël).

Vis-à-vis de ce livre extraordinaire, il y a deux attitudes possibles : la perplexité ou l'admiration qui vous laisse bouche bée. Les lecteurs non « prédisposés » à s'abandonner à l'ivresse qu'il procure ne dépasseront pas le premier chapitre... ils le refermeront avec consternation et le fuiront avec la stupeur que vous inspirerait un animal d'une autre planète ! Avis par conséquent à ceux qui, même amateurs de fantastique, tiennent à voir conservée dans les conséquences d'un postulat une certaine part de rigueur logique — mais pourquoi le fantastique aurait-il à se soucier de logique ? Celui de « *Malpertuis* » échappe aux mesures, prolifère avec une exubérance de jungle vénéneuse, coupe tous les liens avec le réel, le monde diurne, la vérité concrète. Il vous plonge dans une nuit peuplée de monstres inédits, où toutes les terreurs peuvent arriver, où l'impossible est possible, où le cauchemar vous guette à chaque détour comme les apparitions dans les « trains-fantômes » des foires. C'est hallucinant, irrespirable ; on en émerge comme d'une plongée dans un bain de soufre... Bref, c'est magnifique.

Il n'y a que Lovecraft qui vous donne pareille sensation de démesure, qui vous communique à ce point le vertige. Il est significatif à ce propos que ce soit la collection « *Présence du Futur* » qui, après nous avoir révélé le grand auteur américain, « lance » enfin Jean Ray dans notre pays où il était scandaleusement ignoré, sinon de quelques amateurs. Le courage paie encore ! Les lecteurs de « *Fiction* », eux, auront pu le découvrir en « avant-première », grâce à « *La ruelle ténébreuse* »; et ils trouveront dans le présent numéro une autre de ses histoires les plus célèbres (1). On a souvent dit que le genre fantastique n'était viable que sous forme de nouvelle; on pouvait le croire une fois de plus, à voir Jean Ray porter à un tel degré de perfection cette formule qui est sa préférée. Mais « *Malpertuis* », que nous n'avions pas lu (bien que l'édition belge date de plus de dix ans), apporte la preuve du contraire. Ce *roman* fantastique est une de ses réussites les plus étonnantes, ce qui n'est pas peu dire.

L'ouvrage porte en sous-titre : « *Histoire d'une maison fantastique* ». Discrète allusion à la cascade de phénomènes qui déferlent d'un chapitre à l'autre sur un rythme percutant ! Malpertuis est plus qu'une maison hantée; c'est le lieu géométrique où convergent toutes les forces maléfiques issues d'un autre plan. L'auteur parle quelque part d'un « *pli dans l'espace expliquant la juxtaposition de deux mondes d'essence différente, dont Malpertuis serait un abominable lieu de contact* ». On reconnaît là une de ses données familières, déjà suggérée dans « *La ruelle ténébreuse* ». La nature de ce « second monde » nous est précisée dans les derniers chapitres. Ces explications laisseront peut-être certains lecteurs réticents. Pour nous, elles ont une simplicité dans l'évidence qui est un trait de génie. Elles referment le cercle, elles bouclent la boucle; et pourquoi ne seraient-elles pas admissibles, dès le moment qu'on a pris le parti de *tout* admettre (il le faut bien !) ?

Si les divers recoupements proposés aboutissent enfin à faire jaillir une

---

(1) Rappelons également que deux autres récits de Jean Ray ont été antérieurement publiés dans « *Mystère-Magazine* » : « *La main de Gœtz von Berlichingen* » (n° 41), en juin 1951; et « *Le dernier voyageur* » (n° 57), en octobre 1952. (N. D.L.R.)

lumière, on pourra quand même faire un léger reproche à l'auteur : à propos de l'obscurité un peu hermétique du début. Tout le roman est d'ailleurs présenté comme un assemblage de plusieurs manuscrits en apparence étrangers les uns aux autres, mais dont les données s'entrecroisent (toujours comme dans « *La ruelle* »). Au lecteur d'avoir la tête assez solide et la résolution assez ferme pour s'aventurer dans ces méandres. Bien vite, d'ailleurs, il n'aura plus le temps de réfléchir; il sera emporté dans le maelstrom des épouvantes qui se déchaînent sur la sinistre maison de Malpertuis — et là, on est trop passionné pour se donner seulement la peine d'essayer de comprendre ! Quant aux explications finales déjà mentionnées, elles ont le mérite de résoudre les énigmes presque comme dans un roman policier... tout en nous faisant basculer dans un fantastique à l'échelle cosmique (mais sans rapports avec celui de Lovecraft).

A le considérer de plus haut, le roman apparaît comme une synthèse de l'œuvre de Jean Ray, un « concentré » de son univers. Jamais son imagination n'a été plus fulgurante, ni le climat créé par elle plus saisissant. Ce climat, dont l'irréalité sue l'inquiétude et vous prend à la gorge, il fallait tout le talent de l'auteur pour nous imposer sa présence avec tant de force. Il faut lire les évocations du hideux Malpertuis, de ses spirales d'escalier, de ses labyrinthes de couloirs, de son jardin pareil à un puits... Dans ce décor parfaitement *impensable* — au sens littéral — se meuvent des personnages aussi insolites que les silhouettes qui, dans les dessins de Gustave Doré, semblent partir à l'assaut d'un burg géant sous la lune. Ils sont incompréhensibles, mais fascinants; leurs faits et gestes semblent être autant de symboles ordonnés en une figure dont la clé ne se dévoile que par bribes. On se sent comme entré par erreur dans un rêve qui ne vous concerne pas et obligé de le vivre.

Quant au style, on n'en finirait pas de louer ses ressources suggestives. Ce monde irrationnel ne nous est rendu parfaitement acceptable que grâce à une langue qui s'y adapte comme par mimétisme et nous en restitue l'envoûtement. Cette langue ruisselle, étincelle, charrie des pépites; les phrases y éclatent comme des bourgeons sous trop de sève.

Il est difficile d'en dire davantage, car un tel livre ne se raconte pas. Du moins espérons-nous avoir fait sentir quelle place exceptionnelle il occupe, à une hauteur illimitée au-dessus du niveau standard des collections dites « d'épouvante » ! Au firmament du fantastique, il brille comme un météore.

A. D.



DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE MENSUELLE

L'abondance des matières d'une part et le nombre limité d'ouvrages nouveaux à annoncer ce mois-ci dans le genre qui nous intéresse, nous ont conduit à reporter cette rubrique habituelle à notre prochain numéro.

Nous voulons néanmoins signaler tout de suite une petite erreur qui s'est glissée dans notre « Documentation bibliographique » du mois dernier (page 118). — Les deux recueils suivants de contes fantastiques : *« Sept contes gothiques », par Irak Dinesen (Stock)*; *« Trois contes fantastiques », par Louis Tieck (P. U. F.)*, ne sont pas spécialement « pour les jeunes », comme indiqué par erreur dans une note de renvoi. Celle-ci concernait le roman de science-fiction suivant : *« Rois de l'Espace », par Captain Johns (Presses de la Cité)*, mentionné plus haut. — C'est également par erreur que, dans cette liste, le roman « *Le sérum du Docteur Valderas* » (Sélection L. I. R. E.) a été attribué à Alexei Tolstoï. L'auteur de ce livre est Laguine.

D'un roman à un film

« MARIANNE DE MA JEUNESSE » OU LA NOSTALGIE DU « GRAND MEAULNES »

par *ALAIN DORÉMIEUX*

Le cinéma est un art — ou une industrie — qui fait des victimes : en général, parmi les auteurs. Dernier exemple : Peter de Mendelssohn, qui écrivit « *Douloureuse Arcadie* », le roman dont vient d'être tiré le film de Julien Duvivier : « *Marianne de ma jeunesse* ». Ce fut une étrange aventure que la sienne : avoir fait à vingt ans un livre qui était une simple transposition — discrète, délicafe — des rêves de l'adolescence, l'oublier soi-même tout autant qu'il tombait dans l'oubli, et le voir, un quart de siècle plus tard, placé sous les feux des projecteurs dans un battement de tambour, devenir le prétexte d'une vaste entreprise commerciale, être livré en pâture aux foules comme la grande œuvre romantique du moment !

Le film semble déjà promis au succès. Le roman réédité par Stock (après être passé inaperçu en 1935) va donc se vendre avantageusement. Hélas ! la comparaison *a posteriori* lui sera fatalement défavorable... et ce sera injuste, car le livre, à le considérer séparément, est ravissant; mais comment demander au lecteur moyen d'oublier le spectacle qu'il vient de voir et qui a tellement plus de séductions extérieures ? Ce spectacle qui, en outre, est la plus infidèle des adaptations : infidèle à l'esprit, sinon à la lettre...

Peter de Mendelssohn a dédié la nouvelle édition du roman à son metteur en scène et son producteur, « *avec toute sa reconnaissance* ». Est-il sincère et aveugle ? Aveugle, on peut penser pourtant que non, car il a augmenté cette édition de commentaires importants, d'abord sur la genèse de l'ouvrage, puis surtout sur les circonstances de son passage à l'écran ; et, à propos de ce dernier point, il a fait preuve de clairvoyance et aussi d'une franchise inattendue.

Il est vrai qu'il fait dans ces commentaires beaucoup d'éloges à Duvivier, à son « génie créateur », etc. Mais il ne s'en est pas moins rendu compte — et il l'avoue — de l'équivoque fondamentale qui présidait à cette adaptation. Duvivier *voulait* faire un film d'après « *Le grand Meaulnes* », mais n'avait pu obtenir les droits. « *C'est ainsi que* », note Peter de Mendelssohn, « *cherchant un sujet qui se rapprochât du roman d'Alain Fournier, il était tombé sur mon petit livre.* »

Mendelssohn ne connaissait pas « *Le grand Meaulnes* » en écrivant « *Douloureuse Arcadie* ». Il y a effectivement une certaine parenté entre les deux histoires. Mais cette parenté est toute de surface. Dans « *Le grand Meaulnes* », tout est centré sur le romantisme, le sortilège, le mystère de la rencontre merveilleuse, etc. Dans « *Douloureuse Arcadie* », il n'y a d'autre romantisme et d'autre sortilège que ceux des jeux passionnés de l'enfance; et la « rencontre », puisqu'il y en a une également, n'y joue qu'un rôle très secondaire et peu énigmatique.

En appliquant la formule « *Grand Meaulnes* » à « *Douloureuse Arcadie* », Duvivier allait transformer une histoire d'enfants qui jouent aux hommes en un conte d'amour magique. Bien plus, alors que le sujet du « *Grand Meaulnes* » dévie en définitive vers le réalisme, il n'allait en garder que le climat merveilleux. Citons encore l'auteur : « *Duvivier avait fini par fondre complètement les deux histoires. Il avait donné à* « Douloureuse Arcadie » *une fin tirée du* « Grand Meaulnes ».

Il avait fait reculer la maison hantée dans ce domaine entre le rêve et la réalité où se dressent « les Sablonnières ». La veille encore, Augustin Meaulnes traversait les salles du château et voyait Yvonne de Galais au piano ; le lendemain, il ne retrouve plus trace du château, du parc ni de la jeune fille. Ont-ils vraiment existé ? Il n'y a qu'un instant, Vincent se voyait brutalement arraché du côté de Marianne et jeté dehors par le valet boiteux ; maintenant, la maison est abandonnée. Du valet, du chevalier, de Marianne, plus de trace. Les avait-il donc rêvés ? »

C'est ainsi que, en fin de compte, un roman qui avait tout à fait « les pieds sur terre » s'est métamorphosé en ce film au romantisme soigneusement irréel et au fantastique calculé. Duvivier a laissé quelques repères permettant au spectateur cartésien de penser que Marianne n'est pas un fantôme, qu'il n'y a pas de mystère, etc. Mais à part cela, il semble nous inciter à croire au fantastique. Et même, il en rajoute : voir par exemple le pouvoir magique du héros sur les bêtes, qui est une invention de son cru.

On ne saurait donc trop conseiller de lire le roman avant de voir le film. On pourra ainsi l'apprécier tel qu'il est, comme un reflet limpide du monde de la prime adolescence. Et on goûtera sa fraîcheur et sa poésie, sans risquer de les trouver dévalorisées par rapport aux attraits plus spectaculaires qui se déploient sur l'écran.

Ces attraits, quant à eux, expliquent le succès du film, aussi bien auprès du public que des critiques. Il y a un climat romantique et un cadre plus beau que nature (ce lac, ces bois et de château comme hors de la terre), et les extérieurs occupent les trois quarts de l'action; la photo est admirable, bien qu'un peu trop « léchée » pour être « honnête »; dialogues et musique (celle-ci de Jacques Ibert) témoignent à la fois de raffinement et de sentimentalisme; les biches, qu'on voit sans arrêt, sont bien dressées et non moins photogéniques que la blonde et diaphane Marianne Hold, qui porte le prénom de l'héroïne qu'elle incarne; et enfin l'intrigue en elle-même est une belle histoire d'amour tout autant qu'un subtil conte irrationnel. Les goûts de tout le monde sont satisfaits, depuis l'exégète jusqu'au spectateur des dimanches.

En fait, malgré la façon dont son film tranche sur la production courante, on pourrait presque dire que Duvivier a fait sciemment une œuvre commerciale. Car le public est avide de merveilleux quand les vamps et les mitraillettes lui en laissent le temps : voir le triomphe jadis de « *L'éternel retour* » et de « *La Belle et la Bête* ». Mais, si l'on peut préférer rétrospectivement ces deux derniers films à « *Marianne de ma jeunesse* » (car Cocteau, lui, est un authentique magicien qui se meut dans le magique comme un poisson dans l'eau), ne boudons quand même pas notre plaisir : si le cinéma nous offrait toujours du « commercial » de cette classe, nous n'aurions pas à nous plaindre.

La mise en scène est élégante et élaborée, dans ce style appuyé, un peu expressionniste et, en général, efficace, qui est propre à Duvivier (mais qui aboutit, quand il ne se surveille pas, à la grandiloquence baroque d'un film comme « *L'affaire Maurizius* »). C'est un compliment de lui dire qu'il aurait sans doute fait quelque chose d'attachant avec « *Le grand Meaulnes* ».

Et le souvenir de ce dernier est toujours présent en filigrane sur l'écran. Les deux camarades qui sont la charnière de l'action — celui qui raconte et reste en dehors et celui qui a pénétré dans le domaine interdit et confie à l'autre, qui l'admire, le récit de ses découvertes — nous les connaissons bien : ce sont François Seurel et Augustin Meaulnes... ou leurs frères jumeaux (rien de tout cela au contraire dans le roman où les rapports psychologiques des deux garçons sont exactement l'inverse). Les deux expéditions de Vincent à la « maison hantée » ont toute la valeur d'irréalité de celle de Meaulnes aux « Sablonnières »; la barque qui l'y mène est l'équivalent de la calèche et le lac marque la frontière invisible entre les deux mondes; Marianne enfin, présentée avec un naturel si familier dans le livre, apparaît ici comme une créature enchantée, immatérielle, le double de l'idéale Yvonne de Galais.

(*Voir la fin de cet article en page* 123.)

La cinquième et dernière séance de la saison du

“ MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB ”

créé par « Mystère-Magazine » pour les amateurs de films policiers ou mystérieux, aura lieu le

SAMEDI 4 JUIN 1955, à 17 h. 15

au Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, PARIS-7e

(**Métro :** Duroc — **Autobus :** 28, 39, 75, 82, 92)

Nous rappelons qu'au cours de cette saison le “ MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB ” a présenté les films suivants :

LA GRANDE HORLOGE — MIDI GARE CENTRALE
UNE FEMME DISPARAIT — DANS L'OMBRE DE SAN FRANCISCO

Nos lecteurs seront avertis en temps utile de la reprise des séances à la rentrée.

*

Cotisation *(donnant droit à la séance)* : **150 francs.**

*Sur présentation de leur dernière bande d'abonnement, les abonnés à “ Mystère-Magazine ” et à “ Fiction ” bénéficieront d'une réduction de 10 % sur cette cotisation. Pour les étudiants (sur présentation de leur carte), cotisatian réduite à **100 francs.***

*

Maurice Renault, Directeur de « Mystère-Magazine » dirigera le débat qui suivra la projection de :

LE PAYS SANS ÉTOILES

Un film de Georges LACOMBE, d'après le roman de Pierre VERY

avec **Gérard PHILIPE — Jany HOLT**
Pierre BRASSEUR et J. MARKEN

*

Prendront part au débat de nombreuses personnalités de la littérature policière, de la critique cinématographique et de l'interprétation à l'écran de films policiers, notamment Pierre VERY, auteur du film.

MAIS OÙ SONT LES VAMPIRES D'ANTAN ?...

par F. HODA

Je profite d'un mois creux pour revenir à l'inventaire des thèmes du cinéma d'épouvante (1). Cette fois, je parlerai des vampires. Le cinéma leur doit un ou deux de ses « classiques », sans compter quelques films honorables. Mais d'abord présentons cet habitant de la galerie des monstres.

« *C'est de ce nom qu'on gratifie dans nos temps modernes les plus redoutables des revenants, de vrais corps de décédés dont le privilège est de ne point pourrir dans la terre; chez eux toute source de vie n'est pas entièrement tarie; ils l'alimentent avec du sang humain qu'ils boivent par la succion aux veines des personnes endormies. De préférence, ces mornes et affreux habitants des cimetières s'attachent aux seins de neige d'une jeune fille au cœur brûlant, d'un adulte dans la fraîcheur de la santé, et surtout aux gens de distinction, aux riches, toujours bien nourris !* » Voilà ce qu'on peut lire, entre autres, sous la plume de Denne-Baron dans le « *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* » (1839), qui nous apprend encore que les victimes deviennent à leur tour vampires, que le seul moyen de neutraliser le monstre est d'enfoncer un pieu dans son estomac, etc. (Plus tard, avec Bram Stocker et le cinéma américain, il s'agira d'un poignard enfoncé dans le cœur.) « *Superstition non moins effrayante que poétique* », conclut Denne-Baron.

Les légendes concernant les vampires remontent aux âges les plus reculés. Dès la haute antiquité, on relève des allusions à des cas de vampirisme, notamment dans les tablettes assyriennes et chaldéennes. Cette superstition est ensuite ressuscité avec la Lilith juive d'Isaïe, que saint Jérôme traduit par Lamie. Dans les légendes grecques, les lamies étaient de belles jeunes femmes qui ensorcelaient les hommes jusqu'à la mort. On retrouve ensuite des légendes de vampires en Angleterre, puis dans tout le continent européen. Le vampire est donc une sorte de revenant, de « goule »; mais il dépasse en effroi tous ses proches parents. Le cinéma l'a utilisé de très bonne heure : « *The vampire* » (1915) est un film dont on ne sait pas grand-chose et « *Les vampires* » (1915), de Feuillade, ne sont nullement des revenants.

Mais, en 1922, le monstre acquiert droit de cité au cinéma grâce à F. W. Murnau, avec « *Nosferatu le vampire* », adaptation assez libre du roman de Bram Stoker : « *Dracula* ». Ce film, que la Cinémathèque repasse régulièrement, n'a rien perdu de sa puissance, malgré ses trente-trois ans d'âge. Les nombreux commentaires que lui consacrent les histoires du cinéma me dispensent de me lancer dans une longue description. Presque entièrement tourné en extérieurs, l'impression d'épouvante y est créé par l'utilisation même du cadre : rochers menaçants, maisons étranges, etc. La nature participe au drame : l'élan des vagues annonce l'approche du vampire; les chevaux, pris de peur, galopent dans la nuit; le vampire, maigre et aux oreilles pointues, se déplace avec son cercueil sur l'épaule; les cortèges macabres défilent dans les rues de la cité, etc. Le drame se développe crescendo ; mais l'amour finit par vaincre le maléfique personnage et, tandis que les amants sont réunis, le vampire se dissout dans l'air, aux dernières images du film. Le même thème se retrouve dans le premier film parlant de C. T. Dreyer : « *Vampyr* », que l'on peut revoir dans les ciné-clubs. Il s'agit d'une adaptation de la nouvelle de Sheridan Le Fanu : « *In a glass darkly* », où l'on retrouve d'ailleurs des épisodes d'une autre nouvelle du même auteur : « *Carmilla* ». Ici aussi le film se déroule

---

(1) Voir nos 10 et 11.



La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
RAID SUR DELTA
J. G. VANDEL
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

presque entièrement en extérieurs. La photographie de Rudolf Maté est excellente. Tout au long du film on ne voit qu'une lumière grise. Ce n'est qu'à la fin, quand le vampire est définitivement vaincu, que le soleil apparaît. Dreyer, au lieu de fatiguer le spectateur avec un déploiement de bric-à-brac macabre, préfère suggérer l'horreur et l'épouvante. Il convient également de souligner l'importance de la partition musicale écrite par Wolfgang Zeller. Les effets sonores sont toujours utilisés avec efficacité.

Par la suite, les films de vampire se sont contentés d'insister sur un fantastique purement extérieur et, il faut l'avouer, l'agitation devant les yeux du spectateur des grosses ficelles grandguignolesques invite plutôt au rire. Même un film comme le « *Dracula* », de Tod Browning (1931), ne restitue pas les qualités de « *Nosferatu* » et de « *Vampyr* ». Le scénario se base plus sur la pièce tirée du roman que sur le livre de Stoker. Il résulte que le dialogue prend une trop grande importance (c'est le silence qui fait peur !...) et beaucoup d'épisodes se déroulent en dehors de l'écran. Pourtant « *Dracula* » reste le meilleur film américain de « vampires » et contient d'admirables photos dues à la caméra de Karl Freund qui devait lui-même réaliser par la suite pas mal de films d'épouvante.

La nécessité de reproduire les « règles » du vampirisme (la terre natale dans le cercueil qui accompagne le vampire, le poignard dans le cœur, etc.) a vite dissipé la nouveauté; ces conventions trop étroites n'arrivent plus ni à retenir l'attention du public ni à lui faire peur.

Quoi qu'il en soit, depuis 1931, on compte pas mal de films où l'acteur Bela Lugosi tente de recréer son personnage de Dracula ou laisse la place à de pâles imitateurs : « *The vampire bat* » (Frank Strayer, 1933), « *The mark of the vampire* » (Tod Browning, 1935), « *Dracula's daughter* » (Lambert Hillyer, 1936), « *The devil bat* » (Jean Yarbrough, 1941), « *Son of Dracula* » (Robert Siodmak, 1942), « *Dead men walk* » (Sam Newfield, 1943), « *The return of the vampire* » (Lew Landers, 1943), « *House of Dracula* » (Erle C. Kenton, 1944), « *The vampire's ghost* » (Lesley Selander, 1945), « *Devil bat's daughter* » (Frank Wisbar, 1947), et une comédie : « *Mother Riley meets the vampire* » (John Gilling, Angleterre, 1952).

Pour donner une idée de la bêtise de beaucoup de ces films, je citerai quelques synopsis. Dans « *Dead men walk* », le frère d'un médecin de campagne s'adonne à la magie noire; il meurt un jour, mais revient immédiatement en vampire (pourquoi ?) pour terroriser toute la campagne. Le médecin dépiste son défunt frère. Ils en viennent aux mains dans une grange. Une lampe tombe, tout flambe et les deux frères périssent dans l'incendie (à moins que des scénaristes en mal de sujet ne s'avisent de les ranimer...). Dans « *The vampire's ghost* », on voit un vampire diriger les bas-fonds d'une ville, tandis que dans « *The return of the vampire* », il s'attaque aux pensionnaires d'un sanatorium. « *Son of Dracula* », malgré les efforts de Siodmak, sombre dans l'ennui : un jeune aristocrate tombe sous l'influence du mystérieux comte Alucard (qui n'est autre que le propre fils de Dracula, vampire comme son père). Tué accidentellement par sa fiancée, le jeune homme devient aussi vampire. Finalement, le sinistre Alucard n'est vaincu que grâce à l'influence combinée de la religion et du... feu !

On reste perplexe devant de tels films. Qu'en penser ? Tout simplement qu'ils sont mauvais. Ils ne comportent aucun intérêt artistique et ne font qu'agiter un fantastique conventionnel et mécanique pour essayer de cacher leur pauvreté. On est vraiment loin de « *Nosferatu* » et l'on me permettra, devant ce déluge de bandes de série B, C, D, d'éprouver de la nostalgie pour... les « bons vieux vampires » d'antan. En attendant, gageons que les sous-scénaristes d'un certain fantastique conformiste songent à ressusciter le père, la mère, les ascendants, les descendants et tous les collatéraux du « pauvre et malheureux » « *Dracula* ». Après quoi ils nous donneront sans doute : « *Le valet de Dracula* », « *Le coiffeur de Dracula* », « *L'épicier de Dracula* », « *La cuisinière de Dracula* », etc. Et pourquoi pas ? La loi de Gresham s'applique plus au cinéma qu'à la finance : le mauvais film chasse le bon.

Un disciple de Jules Verne

ANDRÉ LAURIE et la « science-fiction » d'hier

par J.-J. BRIDENNE

Il y aurait, croyons-nous, une part d'injustice à laisser passer la célébration du cinquantième anniversaire de la mort de Jules Verne sans rappeler quelque peu l'attention sur celui qui fut, à l'époque, son meilleur disciple français, Paschal Grousset dit André Laurie. André Laurie, dont la face lourde barrée d'une forte moustache s'oppose à la barbe floconneuse et au visage allongé de Verne, comme l'écrit M. Jean de Trigon (1).

Né en 1845 à Corte, où son père était principal de collège, Paschal Grousset vint faire sa médecine à Paris, mais l'abandonna pour la presse. D'abord chroniqueur de vulgarisation dans une feuille bonapartiste où il signait Dom Blazius, il se lia avec Rochefort, le suivit à la fondation de « *La Marseillaise* » et devint l'un des opposants journalistiques les plus en vue à l'Empire. Une polémique l'ayant opposé à Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III, Paschal Grousset lui envoya ses témoins sur qui le prince fut amené à faire feu, blessant mortellement l'un d'eux. Leurs virulents articles, qui faillirent déchaîner l'émeute, valurent à Grousset et Rochefort d'être internés jusqu'au jugement de Pierre Bonaparte, qui bénéficia d'un scandaleux acquittement en 1870. Quelque temps après, Paschal Grousset s'engageait comme chasseur à pied pour la défense de Paris et, après le 4 septembre, dirigeait trois journaux éphémères. Membre de la Commune, il y fut délégué aux Affaires Extérieures et passe pour avoir tenté de fuir sous un déguisement féminin lors de la défaite de l'insurrection parisienne. Il paraît que, en réalité, il se réfugia *in extremis* chez une amie et fut pris par les Versaillais alors qu'il était caché dans sa garde-robes, d'où cette légende. Condamné par un Conseil de guerre à la déportation à perpétuité, il fut relégué en Nouvelle-Calédonie, s'évada en 1874 avec Jourde et Henri Rochefort, passa en Australie, puis aux Etats-Unis, enfin en Angleterre. Sous le pseudonyme de Philippe Daryl, il devint correspondant de publications parisiennes où il donna les récits et reportages inspirés par sa vie errante, qui formeront sa série intitulée « *La Vie partout* ». Au début de 1881, l'amnistie lui permit de rentrer en France et, sous la signature d'André Laurie, il se mit à publier au « *Magasin d'Education et de Récréation* », d'une part des sortes de romans pédagogiques, d'autre part des romans d'aventures et d'anticipation. Fervent du progrès social, de l'éducation physique et technique, admirateur de Jules Verne, il collabora avec celui-ci pour « *L'épave du* Cynthia » et il passe — à tort ou à raison — pour l'avoir officieusement aidé dans la rédaction d'œuvres de vieillesse, alors que le père des « *Voyages Extraordinaires* » était devenu presque aveugle. Ses activités pédagogico-littéraires n'avaient d'ailleurs pas fait renoncer Paschal Grousset à la politique militante, puisqu'il fut député de Paris de 1893 à 1909, année où il succomba à une crise d'urémie (1).

Tous les connaisseurs en littérature pour enfants ont salué et saluent encore la valeur des volumes d'André Laurie qui constituent « *La vie de collège dans tous les pays* ». Malheureusement, il faut avouer que le même

(1) J. de Trigon : *Histoire de la littérature enfantine* (Hachette).

(1) Présenté après la Commune comme une sorte d'effroyable voyou politique, Paschal Grousset était, en réalité, un homme aussi cultivé que distingué, d'une virile élégance, marqué d'éducation britannique et qui, de fait, fut très bien accueilli par la *gentry* lorsqu'il habita Londres. Adversaires comme amis rendirent hommage à sa courtoisie et à sa tolérance (manifeste dans ses ouvrages pour la jeunesse).

talent ne se retrouve guère dans les romans d'aventures scientifiques écrits par cet auteur pour la jeunesse du temps. C'est que, d'abord, sans plagier Jules Verne, André Laurie n'a pour ainsi dire jamais su se dégager d'un effort constant et peu adroit en vue d'égaler ce dernier. Cependant, s'il a repris certains thèmes de son maître, il en a ajouté d'autres et s'est toujours attaché à faire montre d'originalité. Son « *Tour du globe d'un bachelier* » n'a rien à voir avec « *Le tour du monde en* 80 *jours* » et ne supporte d'ailleurs pas le rapprochement. Dans « *Les exilés de la Terre* », des aventures africaines, opposant la science européenne à la sorcellerie égyptienne, conduisent à un séjour des héros sur la Lune, l'aller et retour s'effectuant au reste par un procédé scientifiquement dérisoire, même en principe. « *Atlantis* » anticipe sur le bathyscaphe et fait ainsi retrouver la grande serre qui est le suprême vestige de l'Atlantide (progressivement enfoncée sous les eaux) et où survivent deux descendants du légendaire royaume d'Atlas. Le thème de grandes civilisations disparues dans un lointain passé se retrouve avec « *Gérard et Colette* » (Afrique) et « *Le secret du Mage* » (Perse). « *L'héritier de Robinson* » fait retrouver dans une île du Pacifique le corps merveilleusement conservé et le trésor du « vrai » Robinson Crusoe. « *De New-York à Brest en sept heures* » nous ramène au machinisme contemporain dans le cadre du feuilleton quasi-policier : pour démasquer un criminel, le héros traverse l'Atlantique en pipe-line ! « *Le rubis du Grand Lama* » utilise le thème de la fabrication synthétique des pierres précieuses et celui de la conquête des airs qu'André Laurie, dès 1892, voit réalisée grâce à l'aéroplane mû par machine à vapeurs de pétrole. « *Le maître de l'abîme* » rappelle « *Vingt mille lieues sous les mers* » et surtout « *Face au drapeau* », mais apparaît « bâclé » dans le fond et dans la forme. En revanche, « *Spiridon le muet* », paru l'année même où André Laurie mourut, tend à sortir des cadres du roman d'aventures enfantin et ne manque point de puissance originale, car nous nous y trouvons en présence du thème de la « montée » d'une race animale. Son héros découvre une ville de fourmis intelligentes, télépathes, de taille presque humaine, manque d'y être disséqué, puis fait visiter son monde à l'un de ces grands insectes civilisés (à leur façon). Il y a sans doute là des réminiscences de Cyrano et de Swift, mais aussi l'annonce de bien des « science-fictions » actuelles, sinon d'authentiques préoccupations de biologistes.

L'ennui est que, en règle générale, André Laurie étale ses intentions éducatives et que, en même temps, il bêtifie volontiers. Aussi, à l'encontre de Jules Verne, qui pourtant écrivait en principe pour le même public, il n'est guère lisible que par les écoliers (lesquels semblent même l'avoir bien délaissé). Les notions géographiques et techniques qu'il met en jeu sont valables et, comme on a pu s'en rendre compte, les extrapolations qu'il en tire sont parfois heureuses et ont toujours au moins des airs de vraisemblance; mais le style est banal, l'action ne tient pas toujours en haleine, même le jeune lecteur. Aujourd'hui, on dirait qu'André Laurie manque terriblement de *suspense*. Un certain don du merveilleux moderne semble d'ailleurs lui faire défaut, ce don qui immortalise Jules Verne, fût-ce vis-à-vis du lettré. Il est même curieux d'observer que lui qui connut bien plus l'Aventure que tant d'autres romanciers d'aventures (Verne y compris) ne l'ait pas mieux rendue et que, témoignant par ailleurs d'une profonde finesse pédagogique, il n'ait pas eu davantage l'art de retenir ses lecteurs et de les instruire sans y paraître. Il est quand même légitime de rappeler que, naguère, ces romans d'André Laurie furent goûtés des amateurs de la collection Hetzel et que l'un d'entre eux au moins (« *Spiridon le muet* ») oblige à se demander si l'auteur, eu égard à l'époque et à son rôle, n'a pas éteint en lui de plus audacieuses et plus poétiques envolées d'imagination scientifique. Quoi qu'il en soit, Grousset-Laurie a contribué, dans l'ombre de Jules Verne, à former les générations qui ont réalisé la conquête des airs, des profondeurs marines et souterraines, des vestiges de cités défuntes et que berce, pour leur plaisir et leur angoisse, le genre aujourd'hui majeur de l'anticipation.

BIBLIOGRAPHIE

Romans d'aventures scientifiques d'André Laurie

1884. L'héritier de Robinson.
1886. L'épave du Cynthia (en collaboration avec J. Verne).
1888. Les exilés de la Terre (Selené-Company Limited).
1889. De New-York à Brest en sept heures.
1890. Le secret du Mage.
1892. Le rubis du grand lama.
1895. Atlantis.
1903. Le géant de l'azur.
1905. Le maître de l'abîme.
1909. Spiridon le muet.

N. B. — S'y ajoutent : Gérard et Colette, Le capitaine Trafalgar, *la série* Vie de collège dans tous les pays (*comportant* Le tour du globe d'un bachelier), *une étude sur le yachting et une sur la bicyclette, tous ouvrages signés André Laurie. « Philippe Daryl » a signé le recueil* La vie partout, Histoire de deux enfants de Londres *et* En yacht. *Sous son vrai nom, Paschal Grousset a laissé deux ou trois ouvrages politiques dont l'un (en collaboration avec Jourde) sur son séjour de déporté en Nouvelle-Calédonie.*

■ *Une anticipation peu connue de Jules Verne.*

Nous parlons par ailleurs dans ce numéro des principales manifestations prévues pour le cinquantenaire de la mort de Jules Verne. Au moment où la plupart des journaux évoquent les célèbres et multiples anticipations du grand auteur, qu'on nous permette également d'en rappeler une qui — chose extraordinaire ! — est à peu près ignorée du public. Il s'agit de ce curieux récit intitulé *« Journée d'un journaliste américain en 2889 »,* trop long malheureusement pour que nous puissions envisager sa publication, et où se trouvent d'étonnantes vues imaginatives. On y voit New York devenue capitale du monde sous le nom d'Universal City. Le pays est sillonné d'autostrades larges de cent mètres et flanquées d'un bout à l'autre de gratte-ciel ayant trois cents mètres de hauteur. Grâce au conditionnement scientifique des climats, on peut récolter le blé au pôle Nord. Dans le ciel, la publicité lumineuse est projetée sur les nuages. Le journal du héros de l'histoire est le *« Earth Herald »* (Journal de la Terre), qui tire à quatre-vingt millions d'exemplaires. Ses correspondants sur Mars, Jupiter ou Vénus transmettent les nouvelles de ces planètes par télévision, directement au domicile des abonnés. Etc.

Une fois de plus, Jules Verne avait montré là ses ressources dans l'art de l'anticipation.

Fin de l'article " MARIANNE DE MA JEUNESSE " *(Voir page 115).*

Reste à déterminer si ce film tissé de merveilleux est vraiment « fantastique » au sens propre du mot. Au spectateur d'en juger selon son plus ou moins grand degré de rationalisme; comme nous l'avons dit, Duvivier fournit une explication, mais se garde de conclure de façon précise. En tout cas, cette œuvre séduisante et belle d'un bout à l'autre mérite d'être vue, et plaira à ceux qui aiment croire au rêve, à la féerie et à l'irréel.

Quant à « *Douloureuse Arcadie* », son dernier avatar est consommé : la nouvelle édition a supprimé le titre original pour celui de « *Marianne de ma jeunesse* », et la publicité présente le roman comme « un nouveau Grand Meaulnes »... Dans le fond, victime, Peter de Mendelssohn l'est surtout d'Alain Fournier !

COURRIER DES LECTEURS

A propos de la nouvelle « Le ballet »

Nous avons reçu de M. Michel Perrin, à Paris, la lettre suivante, à propos de la nouvelle « Le ballet » *publiée dans le numéro 17 de* « Fiction ». *Rappelons que Michel Perrin est l'auteur de plusieurs ouvrages, en particulier. Il nous fournit ici des détails qui nous ont paru dignes de curiosité.*

Je viens de lire avec grand plaisir, dans le dernier numéro de « *Fiction* », la nouvelle d'Alain Dorémieux : « *Le ballet* ». Je suis très frappé que Dorémieux ait choisi pour thème de cette histoire magique le « *Boléro* » de Ravel, considéré comme une œuvre magique par beaucoup d'occultistes, notamment Vivian du Mas, qui disait à ce sujet (dans une conférence prononcée en novembre 1931 et publiée en 1932 dans la revue « *Orbes* ») :

« *Le* « Boléro » *de Ravel... est une œuvre d'art magique... C'est vraiment une œuvre d'envoûtement, une œuvre de magie noire. Réuni avec des êtres ouverts à la réalité de l'occulte et avec des profanes ne manifestant aucune volonté critique agressive, j'ai fait jouer le* « Boléro » *dans une ambiance appropriée, en pleine nature et après avoir formé le cercle magique nécessaire pour que les auditeurs soient le mieux ouverts et le plus possible entraînés par le tourbillon de vie qui naît de ce morceau de musique, et pour qu'ils en deviennent les participants. Au bout d'une heure, mes compagnons avaient atteint une sorte d'hypertension, un état second dans lequel jouaient ou leur subconscience ou leur hyperconscience, suivant les individus. Ils étaient sortis de leur monde physique et ils étaient entrés dans ce monde astromental de magie noire que traduit le* « Boléro ». *Ils étaient plus ou moins envoûtés et, pour certains, l'envoûtement a persisté plusieurs jours.* »

(Vivian du Mas : « *L'occultisme dans l'art de Francis Picabia* ». Revue « *Orbes* », dirigée par Jacques-Henry Lévesque et Olivier de Carné, n° 3, printemps 1932.)

Tout cela n'est-il pas troublant ?

●

Il est amusant de souligner qu'Alain Dorémieux, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous a déclaré avoir éprouvé depuis toujours — tout en ignorant les références citées par Michel Perrin — une impression semblable vis-à-vis du « Boléro », *impression (avoue-t-il) d'où a découlé tout naturellement son histoire quand il a eu à en construire le thème.*



Nous rappelons encore une fois que malgré l'intérêt que peuvent présenter certaines lettres qui nous parviennent pour cette rubrique **nous ne pouvons les prendre en considération si elles sont anonymes ou simplement signées d'initiales.** (Bien entendu, si tel est le désir de nos correspondants leur anonymat est respecté dans les lettres que nous publions.) Nous prions donc **M. A. R. (?) du Bourget** de vouloir bien préciser ces indications s'il désire que nous lui répondions.

LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE JULES VERNE

« *Fiction* » — ce qui s'imposait pour une revue servant l'anticipation ! — a fêté avec un an d'avance le cinquantenaire de la mort de Jules Verne en publiant la série d'articles de J.-J. Bridenne sur le thème : « *Jules Verne, père de la science-fiction ?* » (voir nos nos 6 à 8). Nous nous contenterons donc maintenant, à l'occasion de cet anniversaire fêté avec ampleur, de rappeler quelques-unes des manifestations prévues pour les mois à venir et qui intéresseront certainement beaucoup de nos lecteurs parisiens :

— Un grand gala international d'inauguration, le 25 mai, au Palais de Chaillot, en présence du Président de la République et de nombreuses personnalités, avec la première européenne du film tiré, sous la direction de Walt Disney, de « *Vingt mille lieues sous les mers* »; ce film s'annonce d'ores et déjà comme un des plus importants et des plus brillants de la saison prochaine.

— Une exposition dont le vernissage aura lieu le 4 juin au musée de la France d'Outre-Mer. On y verra réunies, dans une première salle, les machines d'anticipation de Jules Verne, notamment l'obus de la terre à la lune, l'*Albatros* de Robur le Conquérant; le salon du *Nautilus* sera reconstitué, ainsi que la chambre dans laquelle Jules Verne avait coutume de travailler; à côté de ces « machines » verniennes seront également exposés nombre de maquettes, instruments de l'époque de Jules Verne, ainsi qu'une importante iconographie. Une autre salle sera consacrée à Jules Verne, à sa vie, à ceux qui l'ont entouré; elle réunira des photos et des portraits de Jules Verne et de sa famille, de ceux qu'il a aimés, des « bleus » de ses yachts et un très grand nombre de souvenirs intimes. Une troisième salle sera consacrée à la bibliographie des œuvres de Jules Verne. On y verra les éditions Hetzel, la collection des « Magazines d'Education et Récréation », les éditions modernes et les traductions dans toutes les langues.

— Des ouvrages de grand luxe, qui seront mis en vente au cours de l'exposition et du gala. L'un, le catalogue, présentera l'exposition; il comprendra un très grand nombre de photos de Jules Verne, de l'exposition, et des reproductions des illustrations des éditions Hetzel. L'autre, le programme, mis en vente pour le gala, confrontera par des photos la vision de Walt Disney et des illustrateurs de Hetzel. Dans le catalogue, on trouvera aussi un article sur Jules Verne, de l'un de nos plus grands écrivains français, et un hommage intitulé « *La voix du monde* », où seront groupées les opinions sur Jules Verne des plus grands écrivains de tous les pays.

— Des conférences, qui se poursuivront pendant toute la durée de l'exposition à raison d'une par semaine (il y en aura 12); elles se proposeront d'éclairer à la fois les différents aspects de l'œuvre de Jules Verne, sa vie et sa pensée; elles seront confiées aux personnalités les mieux désignées par leur talent, tels : M. Ananoff, le duc de Broglie, MM. Norbert Casteret, Bernard Frank, Maurice Genevoix, le duc de Lévis Mirepoix, le professeur Piccard, MM. Roger Vercel, Jean-Jules Verne, Paul-Emile Victor.

La photo de Jules Verne, qui orne notre couverture, nous a été aimablement communiquée par la Maison Hachette. Elle figure sur la couverture de l'ouvrage « Jules Verne, sa vie, son œuvre », *qu'Allotte de la Füye a consacré à son aïeul.*

Dépôt légal : 3ᵉ *trimestre* 1955. — *Le Gérant* : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14ᵉ.

EXTRAIT DES STATUTS DU « CLUB MYSTÈRE-FICTION »

ARTICLE I

Entre les adhérents aux présents statuts est créée une association libre, sous la dénomination de : CLUB DE MYSTERE-FICTION.

ARTICLE II

L'Association a pour objet de grouper tous ceux qui apprécient les activités intellectuelles, esthétiques et pratiques, touchant le domaine de la littérature Policière, de Mystère et de Science-Fiction, qui y trouvent un délassement de qualité et sont désireux d'en favoriser le développement.

ARTICLE VIII

Tout membre peut se retirer du « CLUB MYSTERE-FICTION » à son gré, et sans aucune charge vis-à-vis de l'Association. Les démissions doivent être formulées par écrit.

ARTICLE XII

L'activité du Club est purement intellectuelle et littéraire et sans aucun but commercial. Les fonctions de membres du Comité de Direction et de membres du Bureau sont gratuites. Toutefois, pour couvrir les frais d'administration, de fichier et de correspondance, une contribution minime fixée chaque année par le Comité Directeur est demandée à chaque membre, sous la forme d'une cotisation annuelle de :

Membre participant	300 fr.
Membre honoraire	600 fr.
Membre bienfaiteur	2.000 fr.

(Le texte intégral des statuts sera publié dans le n° 1 de « **Cellules grises** », bulletin du « CLUB MYSTERE-FICTION ».)

A DETACHER SUIVANT LE POINTILLE

BULLETIN D'ADHÉSION AU CLUB MYSTÈRE-FICTION

Je soussigné *(en lettres capitales)* :

NOM : .... Prénoms : ....

Profession *(facultatif)* : ....

Adresse : ....

....

désire adhérer en qualité de membre participant ; honoraire ; bienfaiteur.

(Rayer les mentions inutiles.)

COTISATION	
Membre participant	300 F
— honoraire	600 F
— bienfaiteur	2.000 F

Je joins à ce bulletin le montant de ma cotisation pour 1955, soit : .... F.

(Les versements peuvent être faits soit par mandat ou chèque bancaire au nom du Club ou par virement au C.C.P. CLUB MYSTÈRE-FICTION PARIS 1848.38.)